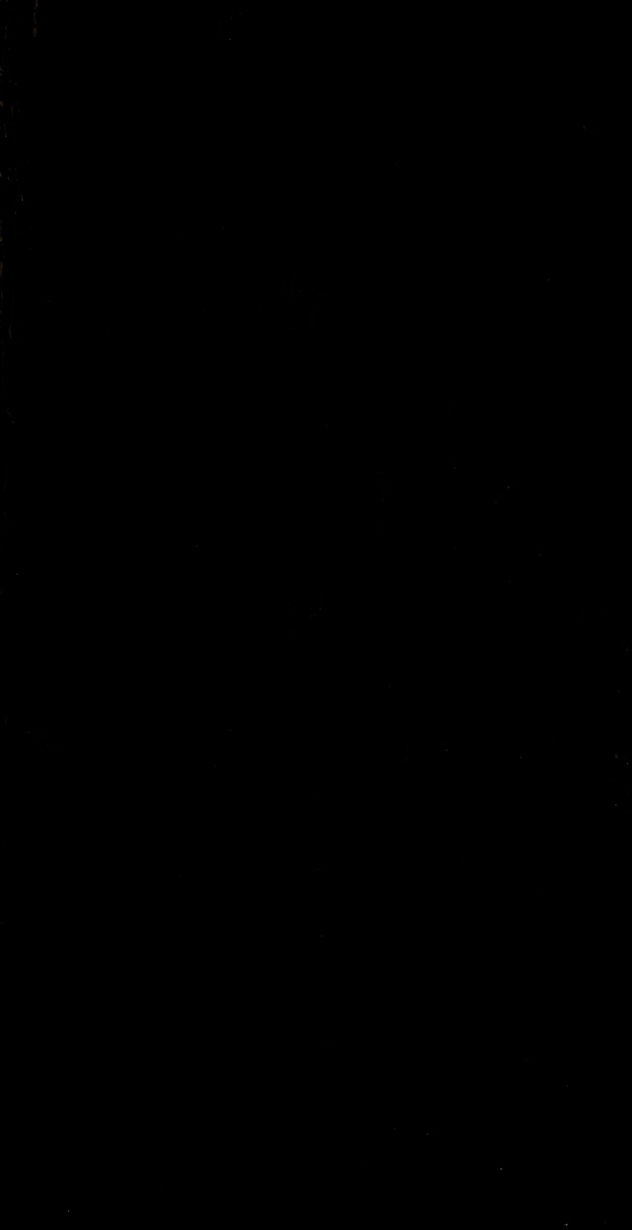






THÉATRE
DES
BOULEVARDS,
OU
RECUEIL
DE
PARADES.
TOME TROISIEME.



A MAHON,
De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS, à l'Enseigne de l'Etrille.

M. DCC. LVI.

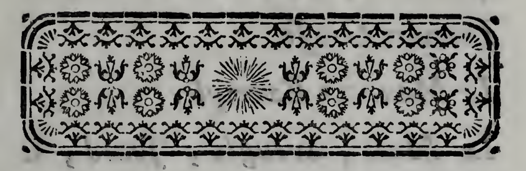


TABLE DES PIECES

Contenues dans le troisieme Tome.



LE BON

LE

BON-HOMME
CASSANDRE
AUX INDES.

PARADE.

ACTEURS.

LE BON-HOMME CASSANDRE.

ISABELLE, *Fille de Caſſandre.*

ARLEQUIN, *Valet de Caſſandre.*

LEANDRE, *Amoureux d'Iſabelle.*

LE MAGICIEN.



LE

BON-HOMME *CASSANDRE* AUX INDES.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul.*



ON, je ne dois point différer, par le délai d'un retardement fâcheux, le voyage que je dois faire dans les Indes Orientales d'Occident;

mon frere m'écrit qu'il eſt mort (Dieu veuille avoir ſon ame), & par cette raiſon, il me prie inſtamment de venir recueillir ſa ſucceſſion, qui ſe monte à plus de ſix cens livres de ce pays-là, qui en valent bien deux cens de celui-ci..... Une fortune de cette importance mérite bien que j'y faſſe attention. Je m'en vais donc m'embarquer & piquer des deux juſqu'à la parfin de mon arrivée; mais avant tout, z'il eſt de la prudence d'un homme prudent de mettre ordre à ſes affaires, & d'ordonner ſa maiſon par un ordre qui ne puiſſe être dérangé par aucun dérangement. Hola, ho, Arlequin.

SCENE II.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

ARlequin, Arlequin.

ARLEQUIN *dans la maiſon.*

On y va, un peu de patience. . . .

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Viendras-tu. (*à part*) Je veux lui parler ſur toutes choſes de ma fille. Eh bien veux-tu venir ?

ARLEQUIN *dans la maiſon.*

Attendez donc, ventrebleu, je crains qu'elle ne s'enfuie.

CASSANDRE.

Qui, ma fille ?

ARLEQUIN.

Eh non, Monſieur, la marmite.

CASSANDRE.

Si tu me fais aller après toi, je te ferai bien avancer. (*Arlequin entre.*) Viens ici. Tu m'as fait peur, je croyois que tu me parlois d'Iſabelle.

ARLEQUIN.

Oh que nenni, Monſieur, je viens de la couvrir.

CASSANDRE.

Quoi, ma fille ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, la marmite.

CASSANDRE.

Laiſſe-là ta marmite, quand je te parle de ma fille.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, c'eſt qu'elle avoit le feu au cul.

CASSANDRE.

Iſabelle?

ARLEQUIN.

Et non, non, non, de par tous les diables, la marmite, la marmite.

CASSANDRE.

Coquin, maraut, pendart, je te déferai de tes deux oreilles, ſi tu ne ceſſes de me parler de marmite.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt fait, Monſieur; à l'égard de Mamſelle votre fille... elle eſt pleine; je veux dire la marmite.

CASSANDRE.

Encore marmite, traître, il faut que je t'aſſomme.

(Il veut battre Arlequin & tombe; Arlequin tombe auſſi, & fait pluſieurs lazis pour relever Caſſandre.)

Ceſſe une bonne foi tes plaiſantes plaiſanteries, écoute-moi.

ARLEQUIN.

De quoi s'agit-il ?

CASSANDRE.

Dans le deſſein où je ſuis de partir tout à l'heure pour le voyage des Indes, je ſuis bien aiſe de t'expliquer mes volontés t'à l'égard de ma fille.

ARLEQUIN.

Vous partez pour les Dindes, Monſieur ?

CASSANDRE.

Oui, mon cher z'Arlequin ; mais je crains fort de ne me pas bien porter ſur la mer.

ARLEQUIN.

Je crois que vous ne vous porteriez pas mieux ſur la fille.

CASSANDRE.

Tu y as été, toi, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN.

Sur l'une & ſur l'autre, & j'ai toujours gagné gros.

CASSANDRE.

Je vais gagner la ſucceſſion de mon frere; & je veux pendant mon abſence laiſſer ma fille ſous ta conduite, z'en un mot que tu ſois le maître dans ma maiſon.

ARLEQUIN.

Je ſerai le maître dans la maiſon ? En ce cas partez vîte, & demeurez aux Dindes toute votre vie, ſi vous voulez.

CASSANDRE.

Il s'agit ſur-tout qu'elle ne faſſe aucune accointance avec les Godelureaux, & d'avoir ſoin qu'elle ſoit extrêmement reſſerrée.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire, je ne lui ferai manger que des œufs durs.

CASSANDRE.

Tu ne m'entens pas, je te dis qu'il faut la tenir le plus étroitement que tu pourras.

ARLEQUIN.

Eh bien je l'enfermerai dans une armoire où elle sera comme entre deux planches.

CASSANDRE.

Ce n'est pas cela, je veux dire qu'il faut z'empêcher qu'elle ne sorte pour aller courailler avec les Muguets de la ville, c'est ce qui signifie la garder étroitement : une fille z'a toujours envie de s'élargir.

ARLEQUIN.

Vous avez raison ; mais reposez-vous sur moi, je vous la rendrai aussi étroite que vous me la donnée.

CASSANDRE.

Je prétens qu'elle t'obéisse comme à moi-même.

ARLEQUIN.

Elle fera donc souvent ses volontés.

CASSANDRE.

Il faut être toujours ſur ſes talons.

ARLEQUIN.

Je ne lui quitterai pas les côtés ni jour ni nuit.

CASSANDRE.

Je ſçais comment les amoureux ſéduiſent les jeunes filles, & dans le tems de mon jeune âge, j'en ai attrapé plus d'une.

ARLEQUIN.

Oh diable ! elles étoient bien attrapées.

CASSANDRE.

Je me ſouviens que lorſque je devins amoureux de Madame Caſſandre, elle avoit toujours été ſévérement gardée par Madame Gratecul, ſa tante. J'étois comme un homme galant toujours planté comme un piquet, & droit comme un I. devant la porte de ma maîtreſſe, j'épiois le moment que Madame Gratecul ſortiroit de la maiſon. Un jour je la vis dehors du logis, j'entrai ſubtilement ; je montai à la chambre de ma Divinité qui s'occupoit toute ſeule à

tricoter, elle fut charmée de ma bonne mine; l'occaſion fit le larron, elle conſentit ſur le champ à me rendre l'homme du monde le plus fortuné. Ah quel plaiſir! Ah quelle félicité! Ah, ah, ah, quels tranſports raviſſans! Je ne ſçaurois encore y penſer ſans être tout en eau.

ARLEQUIN.

Voilà de la beſogne bien faite.... Allons; Monſieur, remettez-vous.

CASSANDRE.

Je ne retrouverai plus un ſi doux moment. Elle m'écrivit trois jours après qu'elle étoit groſſe; mon raviſſement ne ſe peut comprendre, mais au bout de ſix ſemaines, elle eut le malheur de faire une fauſſe-couche dont eſt venue la charmante z'Iſabelle, ma fille. Dans la crainte que l'honneur de Madame Caſſandre n'en fût vilipendé, je me réſolus à l'épouſer. Tu vois qu'il ne faut pas de grandes machines pour venir à bout d'une jeune fille.

ARLEQUIN.

Assurement, Monsieur, & celle-là s'étoit laissée prendre à fort peu de chose. Au reste, Monsieur, je ne suis chargé de la sagesse de Mamselle votre fille que d'aujourd'hui ; & si elle alloit faire une fausse couche dans six semaines ? Que le diable vous emporte, & que la peste vous creve, si je croyois que ce fût ma faute.

CASSANDRE.

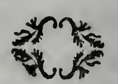
Quelque chose qu'il en vienne, fais la moi venir, je suis bien aise de lui commander de t'obéir devant toi-même.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas mal dit pour un sot.

(*Il va à la porte & crie*)

Hola, Isabelle, Isabelle.



SCENE III.

ISABELLE, CASSANDRE, ARLEQUIN.

ISABELLE *en entrant donne un ſoufflet à Arlequin.*

VOyez un peu cet inſolent qui m'appelle z'Iſabelle, comme on appelle un chien Citron.

ARLEQUIN.

Voilà un beau commencement d'obéiſſance! Dame, Mamſelle, c'eſt Monſieur votre Pere.

ISABELLE *lui donnant deux ou trois ſoufflets.*

Mon Pere, gueux de faquin; ſi tu me raiſonnes, je te donnerai, de mon Pere, ſur les oreilles.

ARLEQUIN.

Monſieur, voilà Mamſelle votre fille qui me paroît diſpoſée à avoir du reſpect pour moi.

CASSANDRE.

Oh ! je l'ai bien élevée. Or ça, ma chere enfant, je ſuis obligé de partir pour les Indes, & je te laiſſe z'Arlequin qui aura ſoin de toi.

ISABELLE.

Mon cher Pere, vous me trouverez toute ma vie dans la z'obéiſſance d'une fille qui a de la conſidération pour ſon Pere ; & puiſque c'eſt votre opiniâtreté de partir, je ne m'aviſerai pas de m'y z'y oppoſer : pour ce qui eſt d'en cas de z'Arlequin, fiez-vous t'à moi, je le ferai bien charier droit.

CASSANDRE.

Entendons-nous, ma fille, je prétens que ce ſoit z'Arlequin qui ſoit le maitre dans la maiſon, & c'eſt ſous ſa direction que je te laiſſe.

ARLEQUIN.

Entendons-nous, Mamſelle, Monſieur votre Pere ne prétend pas que ce ſoit vous qui ſoyez ſur moi, il veut que ce ſoit moi qui ſois ſur vous, il ſçait la régle.

ISABELLE.

Comment vous voulez, mon cher Pere, que j'obéiſſe à z'un valet qui ſe fichera de moi toute la journée, & qui n'eſt pas tant ſeulement digne de me décroter mes ſouliers ?

CASSANDRE.

Oui, ma fille, je lui donne mon autorité paternelle.

ARLEQUIN.

Oui, Mamſelle, ſon autorité paternelle, maternelle, fraternelle, tanternelle, & ſempiternelle.

CASSANDRE.

La bienſéance veut qu'une fille ſoit ſous la direction de quelques-z'uns de raiſonnable.

ARLEQUIN.

Sous une protection déraiſonnable.

CASSANDRE.

Pour éviter la chronique ſcandaleuſe.

ARLEQUIN.

La colique.... Comment dites-vous ?

CASSANDRE.

Et confier à une fille ſon propre honneur, c'eſt renfermer cette précieuſe liqueur dans un vaſe trop fragile.

ARLEQUIN.

Fragile. Il eſt vrai, il y a toujours quelque trou par où le pot s'enfuit.

ISABELLE *lui donne un ſoufflet.*

Tiens inſolent, mets cette piece-là à ton pot, vla comme je réponds aux raiſonneurs.

ARLEQUIN *donne des coups de bâton à Caſſandre.*

Tenez, Monſieur, voilà comme elle répond aux raiſonneurs.

CASSANDRE *en colere.*

Ah! je vois bien que la zizanie de la diſcorde s'emparera de ma maiſon, & qu'il vaut mieux que je ne parte pas pour mon voyage ; mais la belle, vous payerez plus cher qu'au marché votre peu de ſoumiſſion pour un Pere, qui ne ſonge qu'à vous amaſſer de quoi.

ISABELLE.

Mais auſſi, mon Pere, eſt-il juſte que j'aie de la ſujetion pour z'un domeſtique.

CASSANDRE.

N'en parlons plus, n'en parlons plus, je reſterai, mais par la Carcagnote de mon grand-pere, tu t'en repentiras.

ISABELLE *à part.*

J'ai tort de ne point laiſſer t'aller, mon Pere, aux Indes, j'aurai t'encore moins mon libre arbitre. (*haut.*) Mon Pere, je vous demande pardon, & je le ferai de bon cœur, puiſque vous le voulez.

CASSANDRE.

Ah, voilà parler çà !

ARLEQUIN.

La bonne piéce.

ISABELLE.

Il ne s'agit point z'ici de faire de frimes, & tu peux compter, mon cher z'Arlequin, que puiſque mon Pere l'exige, je t'obéirai comme z'à lui-même.

CASSANDRE.

Sur ce pied-là, je vais donc partir tranquillement pour les Indes.

ISABELLE.

Ah, mon cher Papa, quand je songe que vous allez si loin, je ne sçaurois retenir les larmes de ma douleur ; je suis prête z'à m'évanouir ; si vous allez t'être malade !

ARLEQUIN.

Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas de maréchaux dans ce pays là ?

CASSANDRE.

Và, mon enfant, ne pleures pas, car tu me ferois aussi pleurer ; & sans doute z'Arlequin pleureroit, aussi-bien que toute l'honorable assemblée.

ISABELLE *se met à genoux devant son Pere.*

Avant de partir, mon Pere, je vous prie de me donner votre bénédiction.

ARLEQUIN *se met à genoux derriere Isabelle.*

Oui, Monsieur, votre bénédiction.

(Arlequin pousse Isabelle, qui pousse son Pere, & ils tombent tous trois.)

CASSANDRE.

Peste soit du mal-adroit ! Adieu ma fille, je te donne ma bénédiction. Adieu Arlequin, songe à régaler d'importance les amoureux qui pourroient venir.

ARLEQUIN *le met dehors par les épaules.*

Laissez-moi faire, bon soir. Oh ça, Mamselle, commençons par régler ensemble.

CASSANDRE *revenant du côté d'Isabelle, lui dit :*

Il faut que je te baise avant que de partir, ma chere enfant.

ARLEQUIN *donne des coups de bâton à Cassandre.*

Comment baiser un homme ? Ah je vous apprendrai.

CASSANDRE.

C'est moi, c'est moi ; à qui diantre en as-tu ?

ARLEQUIN *le poursuit jusque hors du Théâtre.*

Tirez, tirez.

SCENE IV.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE *seule.*

JE suis bien heureuse que mon pere se soit z'en allé! Je suis t'une fille qui n'a pas t'encore eu un quart d'heure de bon tems. Tant que dure le jour, je suis-là dans ma chambre les jambes croisées à ne rien faire. Il est vrai que depuis peu l'aimable Liandre me lorgne ; mais je ne l'y ai pas encore dit z'une parole ; & je voudrois bien sçavoir si c'est z'un Gentishomme qui put m'aller, faudra que je l'essaie, dans une conversation entre nous deux. Mais voici z'Arlequin. Que veut donc dire ce fou, est-ce que tu ne reconnois pas mon pere ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oui, oui, vous m'en ferez paſſer ; votre pere eſt bien loin, s'il court toujours. Allons, rentrez dans la maiſon.

ISABELLE.

Sçais-tu bien, maître ſot, qu'une fille comme moi n'eſt pas faite pour être ta ſervante, & que c'eſt z'aſſez que tu me le commandes pour que je ne le faſſe pas.

ARLEQUIN.

En ce cas là, Mamſelle, je vous ordonne de coucher en ville.

ISABELLE.

Ne me raiſonne pas, car j'y coucherois pour une épingle ; je prétens avoir une honnête liberté.

ARLEQUIN.

Pour de la liberté, néant. On ne vous en montrera pas plutôt un pouce que vous en voudrez avoir un pied.

ISABELLE.

Tu veux donc faire le z'olibrius ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'ordre de votre pere.

ISABELLE.

Je ſuis du Regiment de Champagne, je me fiche de l'ordre.

ARLEQUIN.

Oh, je ne prétens pas moi lui deſobéir, il me donneroit cent coups de bâton t'à ſon retour.

ISABELLE.

Et moi, pour que tu n'y perdes rien, je vais te les donner tout-à-l'heure.

(Elle lui arrache ſa batte, & le pourſuit à coups de bâtons autour du Théâtre.)

ARLEQUIN.

Aye, aye, aye. (*à part.*) Ah! ſi je puis la tenir ſous la clef! (*haut.*) Vous avez donc envie de paſſer la journée dans la rue?

ISABELLE.

Oui z'inſolent.

ARLEQUIN.

Allez donc chercher une coëffe.

ISABELLE.

Va me la querir.

ARLEQUIN *entre & revient aussi-tôt.*

Je ne sçais où vous l'avez mise, voyez vous-même.

ISABELLE.

Je t'en casse, je m'en passerai.

ARLEQUIN *à part.*

Elle ne rentrera pas. (*haut.*) Qu'est-ce que j'entends? (*il entre & sort.*) Mamselle; & vîte, le feu est dans votre cheminée.

ISABELLE.

Va l'éteindre.

ARLEQUIN *à part.*

Elle ne rentrera pas, elle ne rentrera pas.

ISABELLE.

Viens ici m'attacher la ceinture de mon cotillon.

ARLEQUIN.

Voyons.

(*Il la prend au travers du corps & l'emporte dans la maison.*)

Ah par ma foi vous rentrerez.

ISABELLE.

[*Elle fait des efforts pour le battre.*]

Traitre, ſcélerat, yvrogne, &c.

SCENE V.

LEANDRE *ſeul.*

JE viens de z'apprendre que Monſieur le Bon-homme Caſſandre vient de partir pour aller ſuccéder t'à la mort de ſon frere ; & très-aſſurément rien ne pouvoit z'être plus heureux pour moi, vû l'amour que jai l'honneur de porter à Mamſelle la charmante z'Iſabelle : car ſans doute par le moyen de cette affaire, je pourrai parvenir t'à parler à Mamſelle ma Maîtreſſe, & lui z'y dire l'amoureux reſpect que je brûle pour elle ; je lui z'ai déja z'envoyé bien des œillades qui z'ont z'été z'autant de bien perdu, il faut que je lui parle une bonne fois pour toutes ; c'eſt pour cela que je me ſuis habillé proprement, je ne doute pas que je

ne lui plaiſe, par rapport à cet habit : elle conviendra ſûrement qu'il y a peu de gens qui le portent auſſi beau que moi.... Mais qui vois-je ſortir de ſa maiſon? Examinons un peu z'en cachette.

(Il ſe retire dans un coin du Théâtre.)

SCNEE VI.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.

(Il ſort avec une chaiſe, un fuſil, une bouteille.)

J'Ai fermé toutes les avenues de notre Maitreſſe, la porte de derriere eſt à couvert, il ne s'agit que de garder le devant. Voici des fortifications, de l'artillerie & des munitions de bouche, enfin de quoi ſoutenir un ſiége vigoureuſement.

(Arlequin fait pluſieurs lazis pour former une fortification avec ſa chaiſe, range ſes armes, après quoi il boit & mange en faction.)

LÉANDRE.

Ah! ce n'eſt qu'Arlequin ; il faut que je l'aborde, & que je le mette dans l'intérêt de ma paſſion. Ecoute, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Aux armes, aux armes, Caporal hors de la garde ; Sentinelle à moi, à moi au feu, au voleur : Qui va là ? Verdoc, halte-là ,. ſi tu tues je te branle.

(*Il le couche en joue.*)

LEANDRE.

Qu'as-tu donc z'Arlequin, ne reconnois-tu pas Monſieur le beau Liandre, qui a l'honneur d'être de tes anciens amis ?

ARLEQUIN.

Il faut que cette amitié-là ſoit plus t'ancienne que moi, car je ne m'en ſouviens pas. Que me voulez-vous ?

LEANDRE.

Ce n'eſt pas t'à toi que j'en veux ; je voudrois tant ſeulement en faveur de l'ancienne

connoiſſance, que tu me donnât l'entrée de Mamſelle z'Iſabelle.

ARLEQUIN.

Juſtement je m'en vais vous donner la ſortie. Allons, allons point de quartier ; tue, tue, tue ; en joue ; tirez ; la bourſe, ou la vie.

LEANDRE.

Attendez donc, s'il ne tient qu'à ma bourſe, je te donnerai cent piſtoles pour z'avoir le plaiſir de voir Mamſelle z'Iſabelle.

ARLEQUIN.

(Il jette ſes armes & vient vite.)

Cent piſtoles, je vous prens au mot ; où ſont-elles ? Expliquez-vous ; parlez vîte ; vous ne dites mot.

LEANDRE.

(Il cherche dans ſes poches.)

J'ai laiſſé mon argent chez moi : mais mon cher z'Arlequin, je te les promets, & tu peux compter ſur la parole d'un Gentishomme d'honneur.

ARLEQUIN.

(Il remonte ſur ſa chaiſe & reprend ſon fuſil.)

Sur votre parole ! Aux armes, aux armes, feu par-tout ; faites jouer la mine, la contremine, la contreſcarpe, la contre-batterie, la contrôlerie, la conciergerie.

LEANDRE.

(Se jette ventre à terre de frayeur.)

Doucement, la vie : (*à part.*) Je dois faire ſemblant d'avoir peur. (*haut.*) Ecoute, Arlequin, j'ai vingt z'écus ſi tu les veux.

ARLEQUIN *de deſſus ſa chaiſe.*

Montrez votre Paſſeport.

LEANDRE *montrant ſa bourſe.*

Les voilà, es-tu content ?

ARLEQUIN *s'approchant.*

Donnez vîte & comptons.

LEANDRE.

(Lui comptant dans la main.)

Tiens, dis comme moi : Dis un, dis deux,

deux, dis trois, dis quatre, dis cinq, dis ſix ? dix-ſept, dix-huit, dix-neuf & vingt.

ARLEQUIN.

Il compte avec Leandre juſqu'à vingt, puis recomptant tout ſeul, il n'en trouve que dix ; Leandre recompte avec lui ; ce qui fait un lazi, après quoi Arlequin dit :

Quelle chienne d'Ariſzemetique! Je n'y comprens rien. Donnez toujours...... Que voulez-vous de moi maintenant ?

LEANDRE.

Que tu me procures la grace du plaiſir de voir la charmante z'Iſabelle.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. (*il rentre.*)

LEANDRE.

Quoique j'aie donné tout mon bien, je ne m'en plains pas, parce que z'un homme amoureux doit dépenſer tout ſon argent avec les filles quand il a z'une maîtreſſe.

ARLEQUIN *revient tenant Isabelle par les deux mains, il la fait passer pardevant Leandre, & la referme dans la maison.*

LEANDRE *sans ôter son chapeau.*

Mamselle.... où vas-tu donc z'Arlequin ?

ARLEQUIN *revient.*

Eh bien, Monsieur, vous l'avez vue ; c'est elle au moins ; foi d'honnête homme je ne voudrois pas vous tromper d'une obole.

LEANDRE.

Mais je ne lui z'ai point parlé tant seulement z'une parole.

ARLEQUIN.

Cela n'étoit point dans le marché, à moins que vous ne me donniez du surplus ; n'avez-vous rien dans vos poches ?

LEANDRE.

Fouillez plutôt.

ARLEQUIN.

Il fouille dans les poches de Leandre & y trouve,

Un livre à apprendre à lire.

Une tabatiere de papier.
Un livre de civilité puérile & honnête.
Un cadran ſolaire avec une chaîne.
Une boëte à mouche de fer blanc.
Un peigne d'écurie.
Un gand de peau.

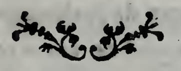
(*Arlequin fait pluſieurs lazis.*)

Tout cela ne vaut pas grand choſe ; mais faites moi votre billet de dix écus, & je vous ferai parler à notre maîtreſſe.

(*Lazis pour le billet : il fait faire une croix à Leandre ſur une adreſſe, & il va chercher Iſabelle.*

LEANDRE.

Je m'en vais lui z'y faire un petit compliment étudié en impromptu.



SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

LEANDRE *sans ôter son chapeau.*

MAmselle, l'admiration de votre beauté a rempli mon cœur d'amour pour vos beaux yeux ; & si vous aviez du réciproque pour votre très-humble serviteur, il n'y a pas de plus t'heureux homme sur la terre, que je le serois dans tout l'univers.

ISABELLE.

Monsieur, on ne sçauroit trouver z'un compliment avec de la fleurette plus galante ; & je vous dirai naturellement sans tourner z'autour du pot, que tant par rapport à votre magniere de parler z'avec de l'esprit, que pour à l'égard de votre corporance qui est bien bâtie, vous seriez t'assez, comme il me faudroit pour un serviteur ; mais qui gni a qu'une petite minucie qui n'est qu'une

bagatelle, c'eſt que je ſuis fâchée que vous ayez la galle.

LEANDRE *toujours le chapeau ſur la tête.*

Mamſelle je vous aſſure que je ne l'ai plus, elle m'a quittée drès l'âge de ſeize ans. Ça ſerai beau vraiment z'à un Gentilhomme d'être galeux.

ISABELLE.

Monſieur, j'ai l'honneur de vous dire que j'ai vû par ma fenêtre que vous me reluquiez, & vous me faiſiez les yeux doux; je m'étois t'aviſée qu'il y auroit de la bienſéance que j'euſſe de l'amour pour vous, mais j'ai remarqué queuque choſe qui me rebrouſſe ma tendreſſe; enfin ſi ce n'eſt pas la galle que vous avez, il faut que ce ſoit la teigne.

LEANDRE *le chapeau ſur la tête.*

Si c'étoit z'un homme qui me fit une pareille z'avanie, je lui couperois le viſage; mais comme c'eſt vous, Mamſelle, le reſ-

pect que je dois t'avoir pour mes amours, fait que je vous respecte.

ISABELLE *faisant la reverence à Leandre.*

Adieu, Monsieur, âne je vous ai trouvé, âne je vous laisse.

ARLEQUIN.

Mamselle, cela ne doit pas rompre le marché.

ISABELLE *revient, & fait encore la reverence à Leandre.*

Ane je vous ai trouvé, & âne je vous laisse.

ARLEQUIN *rit, & contrefait Isabelle.*

Ane je vous ai trouvé, & âne je vous laisse.



SCENE VIII.

LEANDRE *seul.*

QU'est-ce que cela veut dire? me voilà tout confondu. Ah Ciel! je n'ai pas t'ôté mon chapeau, me voilà perdu z'à jamais pour toujours... Est-il possible que moi qui ôterois mon chapeau à z'un chien, je ne l'aye point z'ôté à ma charmante Maîtresse! elle ne voudra plus t'avoir de correspondance pour moi. Je suis dans une fureur qui me met dans le plus grand chagrin... je n'ai plus qu'à m'aller noyer; & si j'avois du poison tout près, je crois que je me passerois mon épée z'au travers du corps.



SCENE IX.

LE MAGICIEN, LEANDRE.

LE MAGICIEN.

Mirelababi, ſerlababo, mirelababibotette. Serrelabababi, mirelababo, ſerelababorito.

LEANDRE.

Qu'eſt ce que ce fantôme de ſpectre que j'apperçois ? Je tremble de frayeur quand je vois des eſprits inviſibles.

LE MAGICIEN.

Je ſuis le grand Abracadabra, Magicien du Pays de la magie, qui vient pour te ſecourir dans ton malheur.

LEANDRE.

Ah, Monſeigneur Cacadabra, ayez pitié du pauvre Monſieur Leandre, qui après avoir dépenſé tout ſon bien pour voir ſa maîtreſſe, lui a fait l'inſolence de garder ſon

chapeau ſur la tête, & de ne lui pas t'ôter.

LE MAGICIEN.

Je ſçais tout cela par cœur, tu n'as qu'à m'attendre. *Il ſort.*

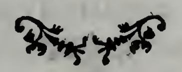
LEANDRE.

Ah ciel je ſuis le plus heureux homme du monde, ſi j'ai le bonheur d'être l'homme du monde le plus heureux.

LE MAGICIEN *revient avec un plat couvert.*

Tiens, pour que ta Maîtreſſe ſoit à toi, tu n'as qu'à mettre ce plat ſur le pas de ſa porte, mais ne t'aviſe pas d'y regarder; car par le grand diable, monſtre, ſouffre, bouffre, il t'arriveroit que tu verrois... qu'il s'enſuivroit... que tu ſerois... ſerviteur.

Il ſort.



SCENE X.

LEANDRE *seul.*

J'Aurois bien z'envie de sçavoir ce qui est dans ce plat; mais je n'oserois contrevenir z'à la magie, c'est z'apparemment quelque chose qu'il faut qu'Isabelle mange pour m'aimer, & c'est sans doute un de ses siffres amoureux avec quoi les sorciers donnent de l'amour z'aux filles : c'est z'un grand bonheur que ce Magicien que je n'ai pas l'honneur de connoître, me soit venu secourir.

Je vais faire tout de même comme il me l'a dit, & me retirer z'à l'écart jusqu'à tems que z'Isabelle soit z'en état de m'aimer.

Il pose le plat à la porte & s'en va.



SCENE XI.

ARLEQUIN *sort en chantant.*

TAlarera, talaleri. [*il fait la culbute par dessus le plat*] Peste soit des voisins de mettre des pierres devant not' porte. Depuis que not' Maîtresse a vû ce Leandre, elle a résolu de ne plus sortir : Je n'ai pas trop mal fait de lui montrer. Il y a comme cela je ne sçais combien de filles, qui quand on les met à même, disent. Quoi ce n'est que cela ! Il faut aussi que cet amoureux soit passablement imbécille, pour ne pas sçavoir que quand on est près d'une fille, il faut commencer par se découvrir. Mais que vois-je devant notre porte ? Comment ventrebleu, quelque Rotisseur aura laissé tomber ici sa marchandise, parbleu rien n'est de si bonne prise que ce qu'on trouve, il faut en profiter.

ARLEQUIN *va prendre le plat couvert*

qu'il apporte dans un coin ſur le devant du théâtre, il s'aſſit par terre & fait pluſieurs lazzis pour s'apprêter à manger : il découvre enfin le plat, & voit la tête du bon homme Caſſandre, il fait la culbute & des lazzis de frayeur.

Ouf, c'eſt le diable... que vois-je... la tête de mon pauvre Maître... Ah maudit Chaircutier d'enfer, à qui diable a-t-il vendu le reſte de ſa vieille carcaſſe ? Que vais-je faire de ceci ? Recouvrons cette vieille hure, & allons la porter à ſa pauvre fille... Oui c'eſt bien dit. Mais non, laiſſons-là plutôt ici. Je ne voudrois pas qu'on trouvât ceci dans la maiſon. Courons avertir Iſabelle.

Il ſort après avoir mis le plat de l'autre côté du Théâtre.



SCENE XII.

LEANDRE, ARLEQUIN, ISABELLE.

LEANDRE *ſeul.*

ON a déplacé le préſent du Magicien. Obſervons tout ce que ceci veut dire.

Il ſe retire au fond du Théâtre.

ISABELLE *en entrant.*

Mon pere eſt mort.

ARLEQUIN.

Hélas, oui Mamſelle, il étoit allé aux Dindes, il a pris le plus long, il y eſt allé par l'autre monde.

ISABELLE.

Et de qui ſçais-tu cette déſagréable nouvelle ?

ARLEQUIN.

Oh il n'y a rien de ſi ſûr, je le ſçais de lui-même, Mamſelle.

ISABELLE.

De lui-même! hélas mourir dans les antipottes: encore si ç'avoit été ici, j'aurois conservé son cœur pour avoir le plaisir d'être plus affligée.

ARLEQUIN *découvre la tête.*

Eh bien, Mamselle, voilà sa tête, nous la ferons fumer pour la conserver.

ISABELLE.

Ah Ciel! soutiens-moi z'Arlequin, le cœur me souleve, je crois que je vais me trouver mal.

ARLEQUIN.

Je n'en doute pas, Mamselle, Monsieur votre pere m'a toujours fait mal au cœur.

LEANDRE *s'approche & ôte son chapeau.*

Mamselle, j'ai pour cette fois-ci l'honneur de vous saluer. Qu'est-ce donc que vous avez charmante z'Isabelle? vous me paroissez toute chose.

ISABELLE.

Ah ce n'est rien, Monsieur, c'est que je

pleure un inconvénient qui vient de m'arriver.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, voilà la tête de Monſieur ſon pere qui eſt revenue des Indes, nous attendons le reſte par le premier ordinaire.

LEANDRE.

Eſt-il poſſible que cela ſoit certainement ſûr ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais le recouvrir de crainte qu'il ne s'enrhume.

ISABELLE.

Attends un peu, qu'eſt-ce qu'il a dans la bouche ?

ARLEQUIN.

Vraiment c'eſt peut-être ſon teſtament dont il nous a épargné le port. Non, c'eſt une lettre [*il lit*] A Mamſelle, Mamſelle ma fille, demeurant de l'autre côté de la rüe au troiſieme étage par bas.

Ma très-honorée fille, je vous ordonne

comme la Reine le fait au Roi, & comme le Sergent le fait à la Reine, d'épouſer auſſitôt la préſente reçûe, Monſieur le Gentishomme Leandre. Ne vous oppoſez point à la derniere volonté de votre pere. Je ſuis en attendant le plaiſir de vous voir,

Le B. H. CASSANDRE.

Au diable, au diable, nous ne ſommes pas preſſez de t'aller trouver.

LEANDRE.

Mamſelle, j'ai bien de l'obligation z'à Monſieur votre pere, & je crois que vous ne lui refuſerez pas la petite grace qu'il a l'honneur de vous demander.

ISABELLE.

Non, charmant Liandre, je ſuis charmée de tout ce qui s'eſt paſſé, car vous avez toujours t'été mes inclinations, c'eſt ce qui fait que je vous épouſerai tout-à-l'heure ſans répugnance.

LEANDRE.

Entrons donc chez vous pour faire la nôce.

ISABELLE

ISABELLE.

Allons toi z'Arlequin, ſuis nous pour nous verſer à boire.

ARLEQUIN.

Et pour mettre des draps blancs.

SCENE XIII.

CASSANDRE *ſeul.*

ENfin graces t'à la fortune & z'à la deſtinée, me voilà de retour de mon périlleux voyage, dans lequel je me ſuis enrichi comme un petit Creſus; je vais retrouver ma chere fille toute telle que je l'ai laiſſée, la pauvre enfant ſera ſans doute bien-aiſe de me revoir, & le baume de ma préſence va guérir la playe toujours ſaignante que mon abſence avoit tenue ouverte: pour la conſoler plus efficacement, je vais lui annoncer le mariage que j'ai réſolu de faire avec le bon homme Stocolin qui m'a accompagné à mon retour des Indes, c'eſt un

homme qui a de l'expérience dans les femmes, il eſt veuf de la ſixieme, & n'ayant jamais pû avoir d'enfant, il eſpere qu'Iſabelle lui en donnera.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

ARLEQUIN *yvre.*

Il tient une bouteille & un verre.

MA foi je voudrois que tous les jours fuſſent des nôces. Mon nouveau Maître eſt pourtant difficile à ſervir ; il vient de m'ordonner de défoncer un muid de vin & de le boire ; j'enrage, je tâche de lui obéïr, & je ne ſuis encore qu'à la moitié ; allons, courage mon cher Arlequin, quand tu devrois crever. *Il boit.*

CASSANDRE *à part.*

Comment défoncer le ſeul tonneau qui

me reftoit ! Ah le traître, on ne m'attendoit pas fi-tôt.

Caffandre fe met derriere Arlequin & boit le vin qu'Arlequin fe verfe, qui fe trouve fans bouteille & fans verre, croyant toujours les tenir, & il reconnoît Caffandre & veut s'enfuir, Caffandre le retient.

ARLEQUIN *yvre.*

Oui, Monfieur, oui da : hors la tête vous avez affez l'encolure de notre ancien maitre.

CASSANDRE.

Hors la tête.

ARLEQUIN.

A quelle voyrie avez-vous acheté cellelà, attendez je vais querir la vôtre.

CASSANDRE.

Tu ne m'échapperas pas gibier de galere, où eft z'Ifabelle ?

ARLEQUIN.

Ifabelle, elle n'y eft plus ; mais fi vous voulez Madame Leandre.

CASSANDRE.

Quoi ma fille a reçû Leandre dans la maiſon pendant mon abſence ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, dans la maiſon, dans ſa chambre, dans ſon cabinet, dans ſon....

CASSANDRE

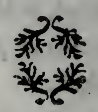
Elle veut l'épouſer ſans doute, mais j'empêcherai bien qu'elle ne le faſſe.

ARLEQUIN.

Je ne ſçais pas ſi vous empêcherez qu'elle ne le faſſe dorénavant; mais vous êtes venu trop tard pour empêcher qu'elle ne l'ait fait.

CASSANDRE.

Nous l'allons voir, coquin, hola Iſabelle, Iſabelle.



SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN, CASSANDRE.

ISABELLE *voyant son pere veut s'enfuir.*

AH!

ARLEQUIN *la retient.*

Ne craignez rien, Mamſelle, c'eſt Monſieur votre pere.

LEANDRE.

Revenez, Mamſelle, car il eſt z'impoſſible que cela ſoit faiſable.

ISABELLE.

Véritablement ſe pourroit bien z'être un phantôme déguiſé avec la peau de mon cher pere.

CASSANDRE.

Je vais bien vous montrer que c'eſt moi-même. Premierement, Mamſelle ma fille vous êtes z'une effrontée.

ISABELLE.

Que veut dire cet insolent-là qui a la z'hardiesse de contre-faire mon cher pere.

CASSANDRE *à Leandre.*

Pour vous, Monsieur, vous êtes un suborneur.

LEANDRE.

Je ne sçais point répondre des malhonnêtetés à z'un étranger ; si vous étiez le bon homme Cassandre, pere de Mamselle, je vous donnerois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Vous avez raison tous deux ; Monsieur Cassandre n'étoit pas tout-à-fait si bête que cet animal-ci.

CASSANDRE *à Arlequin.*

Pour toi je te ferai pendre.

ARLEQUIN *le rossant.*

Ah tête de bouc, face de singe, barbe de chevre, tu veux donc faire du bruit?

CASSANDRE.

Quoi je ne suis pas son pere ?

ARLEQUIN.

Non vieux pénard, tu ne le ferois pas même quand tu ferois le bon homme Caffandre. Tu as beau dire, nous ne te reconnoîtrons pas, à moins que tu n'approuve le mariage que j'ai fait.

ISABELLE.

Oui, mon pere, car je vous déclare que je me pafferai plutôt d'un pere que de Monfieur Leandre.

LEANDRE.

J'ai l'avantage de vous dire, Monfieur Caffandre, que fi vous voulez avoir l'honneur d'être le pere de Mamfelle, il faut que je fois le gendre de mon beau-pere.

ARLEQUIN.

Et nous vous féliciterons d'être pere & même grand pere.

CASSANDRE.

Quoi j'aurois la fatisfaction d'être grand pere ?

LEANDRE.

Il y a lieu de croire qu'il y a toute apparence.

ISABELLE.

Je m'en flatte mon pere:

ARLEQUIN.

Ils n'ont pas perdu de tems.

CASSANDRE.

Je consens à tout, & ne souhaite plus que de voir bien-tôt mon petit-fils.

ARLEQUIN.

Si elle tient de Madame Cassandre, vous aurez ce plaisir là dans six semaines.

Fin de la Piece.

DIVERTISSEMENT.

LEANDRE *chante.*

Sur l'Air : *Du bout du monde.*

AVEC la beauté qui m'engage ;
Quel plaisir de faire voyage,
De courrir du matin au soir
Sur la Terre & l'Onde,

Et

Et lui faire voir
Le bout du monde.

ISABELLE.

Avec Leandre en vain j'eſpere,
D'arriver un jour à Cythere,
Faut-il à l'eſpoir le plus cher,
Que rien ne réponde,
Quand je crois toucher
Le bout du monde.

CASSANDRE.

On doit permettre à la jeuneſſe
D'aller, venir, courir ſans ceſſe,
Peres ſoyez de mon avis;
Voit-on que je gronde
Quand ma fille a pris
Le bout du monde.

ARLEQUIN.

Aux agrémens de nos ouvrages
Si vous refuſez vos ſuffrages,
Meſſieurs nous nous en paſſerons.

Qu'un critique fronde,
Nous le renverrons
Au bout du monde.

FIN.

LEANDRE AMBASSADEUR,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *Pere d'Isabelle.*

ISABELLE, *Fille de Cassandre.*

LEANDRE, *Amant d'Isabelle.*

ARLEQUIN, *Valet de Cassandre.*



LEANDRE AMBASSADEUR, *PARADE.*

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *ſeul.*



ERTAINEMENT je ſuis heureux, tout comme on n'a point le bonheur d'être fortuné. Drès les plus jeunes années de mon enfance, j'ai toujours eu envie de m'avancer. Arlequin..... mais graces à Dieu...... Arlequin...... ſes nouvelles ſont ſi bonnes aujourd'hui..... Arlequin..... que je n'aurai bien-tôt plus rien à déſirer.

SCENE II.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

ARlequin, Arlequin, ce maraut me fait toujours écrailler la gargamelle après lui.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Arlequin, Arlequin; le diable vous emporte, Monsieur, on ne sçauroit dormir ici vingt-quatre heures en repos.

CASSANDRE.

Viens, j'ai un secret à te dire tout bas en particulier. Monsieur Jean Broche, mon bon ami, vient d'arriver de son grand voyage, il m'a dit comme tout est en Perse.

ARLEQUIN.

Eh bien votre tonneau y est, votre fille voudroit y être. Est-ce que je ne sçavois pas cela avant lui?

CASSANDRE.

Tu te trompes ; la Perſe eſt une Iſle. Tu ſçais bien ce que c'eſt qu'une Iſle ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, je vais ſouvent à l'Iſle d'Amour qui eſt un cabaret ici près.

CASSANDRE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; mais il ſuffit que je te diſe, que je prétens y marier ma fille. Tu ſçais que depuis quarante ans j'écris les nouvelles à la main, & je n'ai jamais manqué de dire du bien du Roi de Perſe : j'ai appris qu'il étoit victorieux de celui qui vouloit le déſentrôner ; & comme il eſt veuf par la mort de toutes ſes femmes que la peſte a emportées, je veux l'aller trouver & lui préſenter ma fille ; ſa reconnoiſſance la lui fera accepter, & nous voilà tous heureux tout du premier coup.

ARLEQUIN.

Diable ! je ne croyois pas que la peſte, qui vous crêve, fut bonne à quelque choſe ; ma fortune ſera donc faite auſſi ?

CASSANDRE.

Sans doute, tu ne te repentiras pas de m'avoir ſuivi.

ARLEQUIN.

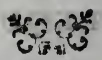
Non vraiment, Monſieur, vous ſçavez auſſi que faute de mieux, je vous ai toujours été fort attaché, & ſi vous ne m'avez pas donné un ſol.

CASSANDRE.

Tes gages ont toujours couru.

ARLEQUIN.

Oui, de par tous les diables; ils ont couru ſi fort, que je n'ai jamais pû les attraper. Auſſi toutes les fois qu'on a voulu vous faire enrager, on s'eſt toujours adreſſé à moi; & ſi on ne m'avoit pas donné d'argent pour cela, je vous aime trop pour que je m'en fuſſe mêlé.



SCENE III.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Vous venez fort à propos, j'ai une chose à vous apprendre.

ISABELLE.

Vous n'avez qu'à parler, mon cher pere, je verai si cela me convient, & vous verrez toujours en moi la parfaite z'obéissance d'une fille bien apprise à son pere.

CASSANDRE.

Bon, ma fille, vous êtes fort bien embouchée, ça me charme; car je vous l'ai toujours dit, & c'est vrai, l'obéissance est le parti que doit prendre z'une fille bien née, quand son pere la gêne point.

ISABELLE.

Pour ce qui est de ma fantaisie, je le fais toujours fort aisément.

CASSANDRE.

Ah ça, parlez-moi tout de même comme à Monſieur votre Confeſſeur. Vous connoiſſez Monſieur Liandre?

ISABELLE.

Je l'ai vû une fois à Vaugirard, & pour le tems que je l'ai entretenu, il m'a paru aſſez adorable; il a des manieres fort agriables, certainement c'eſt un fort biau Gentishomme.

CASSANDRE.

Eſt-ce que vous l'aimeriez?

ISABELLE.

Quand je vous dis qu'il me rôdoit, vous me dites qu'une fille eſt un trebuchet qu'il faut qu'il s'ouvré aux amans qui z'ont de quoi. Ah Dame, comme il eſt Archer de l'Ecuelle & qu'il a quarente-cinq ſols par jour à dépenſer, je vis bien qu'il falloit que le trebuchet s'ouvraſſe pour lui: c'eſt pourquoi drès la premiere fois, je me laiſſai tourner ſans rien dire; & quand il me gliſſa quelque choſe de fiançailles, ça fit qu'il in-

ſinua tout ce qu'il voulût ſans que je m'y oppoſiſſe, parce que la z'obeiſſance pour votre permiſſion.....

CASSANDRE.

Fort bien, mais qu'arriva-t-il? *(à part.)* Je ſuis troublé de la peur qui m'effraye.

ISABELLE *à part.*

Je vois bien qu'il faut que je mente à mon cher pere.

CASSANDRE.

Répondez donc, qu'en arriva t-il?

ISABELLE.

Il me jura qu'il m'aimoit beaucoup & qu'il étoit bien-aiſe de ce qu'il n'y avoit pas long-tems que j'étois pucelle, parce qu'il vouloit être mon époux.

CASSANDRE.

Je ſuis fort aiſe qu'il n'ait pas été plus avant.

ISABELLE.

Ah, mon cher pere! Monſieur Liandre eſt fort reſpectueux auprès des Dames; c'eſt pourquoi moi qui ſuis une pauvre fille toute

innocente, je ſçais bien ce qu'il a, je ne ſçais pas ce qui lui manque ; ainſi ſi c'eſt votre bon plaiſir, je lui prendrai fort bien dans l'état où il eſt.

CASSANDRE.

Comme vous avez la conception fort aiſée, j'ai toujours craint, s'il venoit ici queuqu'amant, qu'il n'y parût ; mais puiſqu'il n'y a rien de fait, quand M. Liandre reviendra, il faudra lui fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Eſt-ce que vous me défendez de le voir ?

CASSANDRE.

Non vraiment, il ne faut plus lui parler de votre vie, & vous ne manquerez pas de lui dire, tout auſſi tôt que vous le verrez, qu'il eſt un impoſteur, que ce n'eſt pas pour lui que votre four chauffe. Le Roi m'attend à Hiſpaham, je veux vous y établir.

ISABELLE *pleurant.*

Mon cher pere, eſt-ce qu'on vous a mal parlé de mon comportement que vous voulez m'envoyer au Miſſiſſipi ? Encore ſi quel-

qu'un ſe plaignoit de moi ; mais je n'ai jamais fait de l'eſcandale, j'ai toujours tricoté dans ma chambre.

CASSANDRE.

Fort bien ; mais dans cinq ou ſix jours nous ſerons aux Antipodes, il n'y a qu'un pas de-là à Iſpaham ; quand nous ſerons arrivés, Arlequin, vous & moi, je vous mennerai au Sophi ; je ne vous dis rien encore. Adieu, je m'en vais tout arranger pour le départ de notre voyage..

SCENE IV.

ISABELLE *ſeule.*

JE crois qu'il nous faut z'attendre que la fleure des feves ſoit paſſée, pour que mon cher pere ne tourmente plus nos amitiés. Je ne ferai ſemblant de rien. Mais non z'il vaut mieux que j'aille me conſeiller d'abord avec Monſieur le biau Liandre. Je le vis la derniere fois à Vaugirard, c'eſt un Gentis-

homme des plus aimables ; comme je ne l'avois vû qu'un moment, il ne put me dire que trois mots & une bredouille. J'appréhendai de me pas retrouver avec lui, c'eſt ce qui fit que je lui fis faire une promeſſe de mariage ſous le ſceau du privé, & j'ai grand intérêt que ſa teigne.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

QUeu petit inconvegnient vous eſt-il donc arrivé, charmante z'Iſabelle ? Eſt-ce que vous vous êtes levée le cul le premier ?

ISABELLE.

Ah biau Liandre ! ſecourez-moi dans mes afflictons ! Je ſuis une pauvre fille dont ſon cher Pere veut tourmenter les affections ; il veut me mener en Perſe.

LEANDRE.

Je vous y mettrai bien ſans qu'il s'en

mêle ; il ne faut pas le croire, charmante z'Isabelle, & j'espere que vous n'hésiterez pas sans aucun doute.

ISABELLE *soupirant.*

J'aimerois cent fois mieux tomber avec vous, que d'être droite sur mes pieds avec un autre.

LEANDRE.

Je remercie tous les jours mon bon Ange de l'envie qu'il me fit avoir de vous violer à Vaugirard ; car il est vrai charmante z'Isabelle, que sans un bonheur aussi favorable, je n'aurois peut-être jamais profité de votre bienveillance.

ISABELLE.

Vous portez une corporance si avenante ;

LEANDRE.

Je compte que mon petit sçavoir faire sera bien mieux à votre point, quand nous aurons la commodité d'un mariage, & nous ferons bien des petits enfans qui nous ressemblerons à tous deux, parce qu'ils seront fort aimables.

ISABELLE.

Je crois, charmant Liandre, que je ſerai aſſez heureuſe, pour vous donner bientôt cette petite marque de mon eſtime; j'ai eu mal au cœur depuis deux jours; mais auſſi j'ai une grande tribulation de la part de mon cher pere qui m'ennuye furieuſement; car il m'a défendu de vous voir, parce qu'il veut me marier par cet endroit que je vous ai dit.

LEANDRE.

Queuque choſe qu'il diſe, je veux qu'il en ait le démenti: peut-être qu'il voudroit vous donner à queuque vieux radoteux, tout comme lui qui z'auroit la fleume à la bouche, & la roupie au nez, il ne connoît pas votre portée au contraire d'avec moi, je vous donnerai tous vos beſoins. Vous pourrez avoir la gale ſi vous voulez; mais morbleu des pâles couleurs, comptez que vous n'en aurez de votre vie. Ah ça charmante perſonne, donnez-moi votre main, & venez avec moi; & ſi vous voulez,

ſez, je lui ferons la même niche que je lui zi fimes t'à Vaugirard.

ISABELLE.

Ça ne ſeroit pas de refus, biau Liandre, n'étoit la z'honnorable compagnie à qui nous devons donner une image d'un parfait modele d'amour, & puis la modeſtie.......

LEANDRE.

Pourquoi être modeſte mal-à-propos ? un bon mariage payera tout.

ISABELLE.

Oui le nôtre..... vrayement il eſt aſſez avancé, ſi mon cher pere n'avoit pas des rats. Nous avons déja un enfant de fait; c'eſt toujours dequoi entrer en ménage.

LEANDRE.

Je ne ſuis pas d'humeur à négliger un ſi grand avantage ; nianmoins ſi Monſieur votre cher pere veut encore faire le z'Olibrius, ça m'embarraſſe morbleu, je voudrois qu'il fût pendu, je vous épouſerois toute à cette heure.

ISABELLE.

Pour moi je penſe tout autrement ; je ne voudrois pas que cette bagatelle que vous dites fût arrivée à mon cher pere.

LEANDRE.

Qu'eſt-ce que ça fait, ça ne me dégouteroit pas davantage de vous. Au fond, il faut pourtant ſonger à faire changer le bonhomme de vouloir. Eh bien, ſera-ce z'aſſez d'une volée de coups de bâton.

ISABELLE.

Il faut le réſerver pour le dernier, car ça l'irriteroit un peu contre nous. J'ai bien peur que je ne vous verrai plus ſi ſouvent.

LEANDRE.

Vla tout droit ce qui me fâche. J'ai déja z'aſſez de peine à vous voir ; & ſi on vous reſſerre davantage, je ne le pourrai plus faire...

ISABELLE.

Ah mon cher Liandre, ſi on alloit caſſer en deux notre z'himenée.

LEANDRE.

Mort non d'un diable, Mamſelle, vous me rendez furieux quand j'y penſe; mais ſacré choux, puiſque je ſuis ſur la bête, on ne m'en fera pas deſcendre ſi aiſément : j'aimerois mieux têtebieu, faire d'Arlequin, de vous & de Monſieur votre pere, une fricaſſée aux chiens dans le ruiſſeau.

ISABELLE.

Voilà z'un z'emportement bien tendre mon cher Liandre, & je ſuis ſûre que vous ne voudriez pas me laiſſer enceinte, comme je ſuis dégoutée que je ne puis plus rien manger; mais je ſouffre tout à cauſe de votre amour; & quand je me ſens de la répugnance, je me dis d'abord comme ça, que c'eſt vous qui me faites mal au cœur.

LEANDRE.

Vous me faites bien de l'honneur, Mamſelle.

ISABELLE.

Adieu, charmant Liandre, je m'en vais éplucher quelques aricots pour notre ſou-

per ; mais comptez qu'avec vous je les aimerois cent fois mieux qu'un bon plat de morue avec un autre.

LEANDRE.

Quelqu'un vient.

ISABELLE.

C'eſt z'Arlequin le valet de mon pere, il faudroit lui confier nos chagrins, & le prier de ſervir la paſſion de notre amour, car il a de l'eſprit comme une peinture.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, ah, voici le chat bien près du fromage. Allons, Monſieur, tirez vos chauſſes ; Monſieur Caſſandre a défendu à Mamſelle de déviſager les hommes ; & tant que j'y ſerai, elle n'en verra pas la queue d'un.

LEANDRE.

Sans que j'ai beſoin de toi, tu ſerois un maraut à qui je donnerois vingt coups de plat d'épée z'au travers du corps. Mais mon cher z'Arlequin, il ne s'agit point de ça, & il faut que tu me ſerves dans mon amour.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous voudriez que je le fis à votre place ?

LEANDRE.

Tu ne m'entens pas; tiens voilà une piece de douze ſols pour acheter une petite fourberie pour achever le mariage que nous avons commencé Mamſelle & moi.

ARLEQUIN.

Votre mariage eſt commencé, Mamſelle.

ISABELLE.

Nous avons déja par devers nous ce qu'il y a de plus principal, & puis Monſieur m'a fait écrire une promeſſe de mariage ſous les charniers.

ARLEQUIN.

Je vous entens, oh ça, Monſieur, vla douze ſols, promettez-m'en encore autant, je me charge de vous faire épouſer Mamſelle, & Monſieur ſon pere ſi vous voulez.

LEANDRE.

Pour Monſieur ſon pere, ça ne ſe pourroit pas à cauſe de l'alliance que j'ai t'avec Mamſelle; mais je me contenteray de la charmante z'Iſabelle.

ARLEQUIN.

Soit d'abord, Mamſelle, rentrez dans la maiſon, car moi & Monſieur Liandre, nous avons à nous dire des choſes qu'il ne faut pas qu'une honnête fille entende.

ISABELLE.

Ah je m'en vas vîte, je ne ſçais pas ce que je n'aimerois pas mieux faire que d'entendre des vilainies.



SCENE VII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PRimo, Monſieur, après y avoir bien rêvé, mon avis eſt que vous vous griſiez, qu'on enyvre le bon homme Caſſandre, & que je me ſoule.

LEANDRE.

Et tu crois que cela nous mettroit d'accord enſemble.

ARLEQUIN.

Il n'y a que le vin, Monſieur, pour tout accorder, & je ſuis ſûr que ſi l'on tenoit le congrès au cabaret, la paix ſeroit bientôt faite. D'ailleurs notre vieux Roquentin m'a dit ſon ſecret & j'en profiterai, j'ai beſoin ſeulement que ſa cervelle ſoit un peu brouillée. Mais le voici, laiſſez-moi ſeul avec lui.

SCENE VIII.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

JE ſuis tranſporté de joye, les nouvelles ſe confirment, mon cher ami, & je viens de cauſer au Luxembourg avec le compere l'Empeigne notre Cordonnier, qui eſt un des premiers nouvelliſtes; il m'a raconté toutes les nouvelles de Perſe, le Roi a mis tous ſes ennemis en capilotade, il leur a pris ſur mer quatre cens mille hommes de Cavalerie, priſonniers de guerre, fait pour plus de quinze cens francs de butin, & tous les morts ont été bleſſés.

ARLEQUIN.

Diantre ces morts-là ſouffriront beaucoup!

CASSANDRE.

Il a empalé lui-même l'uſurpateur. Allons, allons vite, vîte ma fille, que nous allions le trouver.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, il faut lui mener promptement, tandis qu'il eſt entrain d'empaller.

CASSANDRE.

Tiens voilà la derniere feuille des nouvelles que je ferai ; fais en faire vite des copies ; dans la joye où je ſuis je ne ſçais ce que j'ai mis dedans.

ARLEQUIN.

Voyons, vous aurez eu de la peine d'être plut ſot qu'à votre ordinaire.

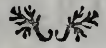
Arlequin lit la feuille des nouvelles à la main qui eſt faite ſur le champ, ad libitum.

CASSANDRE.

Cela eſt mieux, va vite & fais moi venir Iſabelle.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur *(à part)* allons en même tems chercher notre amoureux : Au diable les beaux Leandres, ce ſont des gens qu'il faut toujours pouſſer par le cul.



SCENE IX.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

ISabelle, Iſabelle, d'où vient ne deſcendez-vous pas quand on vous appelle, Mamſelle l'impertinente ?

ISABELLE.

Dame, c'eſt que je faiſois notre lit, mon cher pere.

CASSANDRE.

Je n'ai donc rien à vous dire. Vous faites bien de vous occuper à ça, il faut que vous veniez avec moi à Hiſpaham. J'ai pris quatre livres dix ſols dans ma poche, de la ſorte que pendant la route du voyage, nous pourrons nous donner toutes nos petites commodités fort au large.

ISABELLE.

Mon cher pere, à quoi ſongez-vous ; car

encore ſi cet endroit là z'étoit dans le voiſinage, je ferois plutôt deux mille lieues pour y arriver; mais c'eſt un éloignement qui eſt ſi loin...

CASSANDRE.

Quand je ferons la bas je vous donnerai tant de piſtoles en mariage....

ISABELLE *à part.*

Je ne ſçai que devenir, ſi mon cher pere continue à faire comme ça le Jupiter: veuve ſans avoir eu de mari avec un enfant de reſte, c'eſt un trop grand inconvénient pour une fille qui z'a de la vertu & ſon honneur à garder.

CASSANDRE.

Que dites-vous là ſi haut, que vous ne voulez pas que je vous entende? Je ne ſçai ce que c'eſt, mais je vous marie au Roy de Perſe.

ISABELLE.

Tenez, mon cher pere, il faut de la proportion à tout, car quand un mari eſt comme ça un ſi gros Monſieur, il ſe tient

tout glorieux, & puis ça ne fait jamais que de la douleur à une femme, si j'allois en mourir.

CASSANDRE.

Vous mourriez d'une belle mort, je m'en consolerois tout à l'heure.

ISABELLE.

Je sçavois bien que ces gens-là qui sont dans l'ambition, n'étoient pas plus Chrétiens que des Turcs.

CASSANDRE *à part.*

Elle est si jolie quand je la regarde? non il n'y a point de grand Seigneur si au-dessus d'elle, qui ne voulût l'être encore un peu plus. Je me doute de quelque micmac avec son Leandre; mais je vais la mettre sous la garde d'un homme de confiance qui n'en sortira pas; car il ne feroit pas plutôt dehors, que Leandre seroit dedans. Allons, suivez-moi.

ISABELLE *à part s'en allant.*

Hélas! ô Ciel! grand Dieu! juste Ciel

est-il possible ! ô Dieux, qu'est-ce que c'est que tout ceci.

SCENE X.

LEANDRE *seul.*

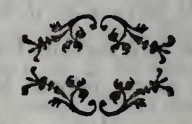
JE suis plus infortuné que la grêle ; d'avoir à faire à un bon homme aussi bête que Monsieur Cassandre ; mais pourtant quand je considere mon malheur, si grand que je l'aye, je vois bien que celui de la charmante z'Isabelle l'est encore davantage ; mais il ne faut pas jetter la fortune après la coignée, & Arlequin m'a promis de faire jouer la machine d'un ressort qui réussira s'il a du succès. Il faut, m'a-t il dit, que je tâche d'avoir le bon homme Cassandre pour le corrompre en ma faveur. Mais le voici.

Il se met à l'écart.

SCENE XI.

CASSANDRE *seul.*

L'Homme sage a beau être fou, quelque prudent qu'il soit, il a beau s'arranger; des projets pour le passé, tant beaux soient-ils, son chose est toujours trop court. Il compte blanc, il vient gris, c'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui, j'ai trouvé une lettre chez moi qui me ruine. On m'avoit mal instruit, le pauvre Prince a eu plus de coups de bâton qu'un petit chien n'a de puces. Il est à présent dans le serrail, & Dieu sçait ce qu'il a perdu.



SCENE XII.

CASSANDRE, LEANDRE.

LEANDRE.

AH bon jour, Monſieur le bon homme Caſſandre, ſi le diable ne m'en porte pas, la peſte vous creve, je ſuis votre ſerviteur bien vîte. Parbleu vous avez là une figure ſi triſte, que ça me porte au cœur la gayeté d'une auſſi grande joye que j'aye jamais eue.

CASSANDRE.

Monſieur Leandre, ſçavez-vous que vous êtes un mal appris de venir inſulter z'un vieillard à qui il eſt arrivé des infortunes auſſi malheureuſes comme à moi.

LEANDRE.

Je puis vous aſſurer que je n'en ſçavois rien; mais puiſque vous me le dites, je m'en réjouis de tout mon cœur.

CASSANDRE.

Ah, ah, vous le prenez comme ça? Eh bien je sçais que vous soupirez aux environs de la charmante Isabelle, ma fille.

LEANDRE.

C'étoit bon pour z'autres fois, car aujourd'hui dans la fatigue où je suis de ne pouvoir rien faire, je vous respecte infiniment & toute la famille; mais pour la charmante Isabelle, je m'en soucie comme de la boue de mes souliers.

SCENE XIII.

CASSANDRE, LEANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah coquin de chien de misérable, c'est donc comme ça que tu te gausses d'une pauvre fille que tu as abusée pour la laisser après tout de même comme un paquet de linge sale.

LEANDRE.

Taiſez-vous, charmantte Iſabelle, vous avez les airs du viſage trop effrontés, vous faites la réſolue comme la poupée à Jeanneton, tandis que vous ſçavez bien ce qui vous pend à l'œil. Je vous ai z'aimé à la vérité; mais mon amour ne va plus que d'une feſſe; & la conſidération que j'ai pour Monſieur votre pere, fait que je vous verrois dans la boue que je ne vous ramaſſerois pas. (*bas à Iſabelle.*) Ne voyez-vous pas que je lui fais avaler des lanternes pour des veſſies.

CASSANDRE.

Rentrez petite fille.

SCENE XIV.

CASSANDRE LEANDRE.

LEANDRE.

Pour en revenir au chagrin de votre affliction, s'il eſt bien grand, il n'y a rien de

ſi bon à ça que de s'en yvrer un peu ; pour moi je n'ai point diné depuis tantôt midi ; c'eſt pourquoi je mangerois fort bien un morceau ; & ſi c'étoit que ça vous fit de la peine, nous nous en irions à la tête noire.

CASSANDRE.

Payerez-vous ?

LEANDRE.

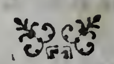
Je le veux bien.

CASSANDRE.

En ce cas-là volontiers, car je boirois avec le Roy, pourvû qu'il paye pour moi. Mais ferez-vous bien les choſes ? A combien le boirons-nous, à ſix ou à huit ?

LEANDRE.

Oui, tout comme vous voudrez, car il ne faut jamais épargner l'avoine quand on a beſoin du cheval



SCENE XV.

CASSANDRE, LEANDRE. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en Cabaretier.*

A La fraîche, à la fraîche, qui veut boire.

LEANDRE.

Fi au diable, le vendeur de tiſanne.

ARLEQUIN.

Moy de la tiſanne; vous vous trompez, Meſſieurs, c'eſt moi qui tiens la Tête-noire. Je vens du vin en gros, & je le bois en détail.

CASSANDRE.

Qu'eſt-ce que vous nous donnerez notre hôte?

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous plaira, une tronchinade

par exemple, ſi vous voulez, avec une bouteille de vin à la broche.

CASSANDRE *riant.*

Ah, ah, ah, du vin à la broche.

ARLEQUIN.

Oui, tête d'âne, une bouteille de vin cuit, que t'importe comment je le faſſe cuire.

LEANDRE.

Mais il nous faudroit autre choſe.

ARLEQUIN.

Attendez, ne vous mettez pas en peine; je vous donnerai avec cela une ſalade de coups de bâton. Entrez Meſſieurs.

SCENE XVI.

ISABELLE *ſeule.*

JE ne ſçai ſi mon cher Leandre n'eſt point un perfide; mais je ſuis comme chiant lit, je m'en doute, le voilà à ſe ſouler avec mon pere ſans me faire l'honneur de me

mettre dans la partie, & ſans ſçavoir ſi je ſuis au monde, j'ai un pere qui eſt d'une z'avarice craſſeuſe ; & quoiqu'il aime le cabaret, z'il ne me donneroit pas tant ſeulement un verre d'eau de-vie le matin pour me refaire le cœur. *(on chante)* écoutez les vilains yvrognes, ils vont faire une belle ventrée, & puis faudra porter mon pere par les pieds & par la tête à not' chambre qui ſera faite demain comme une étable à cochons, je voudrois qu'il y eut de la poiſon dans leur vin ; & puis mon pere viendra me dire, que pourvû qu'on boive en bonne compagnie, ça eſt honnête.

SCENE XVII.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE *à moitié yre.*

Je ne ſçai ce que ſont devenus Landre & le Cabaretier ? mais après m'avoir en-

tonné pinte dans le gosier, ils s'en sont en allez... (*à Isabelle.*) Ah vous voilà, Monsieur Leandre, encore un petit coup, attendez-moi, parbleu mangez de cela si vous m'aimez.

ISABELLE *à part.*

Monsieur Leandre l'a bien pensé, & si il n'a gueres usé son étrille.

CASSANDRE *à Isabelle.*

Vous faites les choses avec une noblesse digne de la grandeur d'un homme qui seroit d'une qualité.... tenez je ne bois que de l'eau, mais pour du vin cuit...

ISABELLE.

Mon pere redressez-vous.

CASSANDRE.

Taisez-vous, petite fille, vous voudriez je crois apprendre à votre pere à faire des enfans.

ISABELLE.

On frappe à la porte, je m'en vais voir qui c'est. *Elle s'en va.*

CASSANDRE *seul.*

Oui, qu'on apporte encore bouteille.

Il chante.

Il ne faut qu'une croutelette pour boire cent brocs de vin.

ISABELLE *revenant.*

Préparez-vous, mon pere, c'eſt le ſot fils du Roy de Perſe qui vous envoye un Ambaſſadeur, ils ſont venus ſur deux locatis, & les voilà qui vont entrer.

CASSANDRE *yvre.*

L'Ambaſſadeur de Perſe? Je ne me ſens pas de joye. C'eſt pour t'épouſer ma fille, il t'épouſera par ſon Procureur la cuiſſe dans le lit, & vive la joye.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce que vous dites, mon cher pere; ne faites pas ſemblant d'être ſou en préſence de Monſieur l'Ambaſſadeur.



SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN, *déguisés ridiculement en Persans.*

LEANDRE.

Est-ce là Monsieur Cassandre ?

CASSANDRE.

Oui, Monsieur, de pere en fils nous sommes les bon-hommes Cassandre.

ARLEQUIN *fait faire la pirouette à Cassandre.*

Allons, la révérence à M. l'Ambassadeur, & non comme cela...

CASSANDRE.

Ahi, ahi, voilà une maudite façon de saluer.

ARLEQUIN.

Comme je suis l'interprête, le Sécretaire de l'Ambassadeur & le Maître des Cérémonies, laissez-vous conduire.

LEANDRE.

LEANDRE.

Le Sophi m'a envoyé pour vous parler.

ARLEQUIN.

Tournez-lui le cul quand il vous parle.

CASSANDRE.

Je lui ſuis très-obligé.

LEANDRE.

Et pour vous faire de ſa part les careſſes ordinaires......

ARLEQUIN *donne à Caſſandre des coups de pied au cul.*

Les voilà.

LEANDRE.

Excuſez-moi ſi je ne parle pas François, c'eſt que je ſuis Perſan.

CASSANDRE.

Ne vous gênez pas, Monſieur l'Ambaſſadeur.

LEANDRE.

Je vous apporte une lettre du Sophi qui s'adreſſe t'à vous.

ARLEQUIN.

Allons, mettez-vous en poſture reſpectueuſe pour entendre les ſacrées paroles que le ſacré Ambaſſadeur apporte à votre ſacrée perſonne de la part du ſacré Sophi.

Ici Arlequin fait mettre le bonhomme Caſſandre à quatre pattes, & ſe met à cheval ſur lui, il lui donne de tems en tems des coups de talon dans le ventre & lui fait cent autres niches.

CASSANDRE.

Ahi, ahi, ahi, Monſieur l'Ambaſſadeur, Monſieur l'Ambaſſadeur, faites finir votre maudit Sécretaire.

ARLEQUIN *toujours ſur le bon homme Caſſandre.*

Taiſez-vous pot égueulé, & faites ce que je vous dis, c'eſt moi qui ai le ſecret de l'ambaſſade (*à Leandre*) vous plaît-il de lire, Monſeigneur.

LEANDRE.

Non, parce que je ne ſçai qu'écrire.

ARLEQUIN.

Il préſente la lettre ſous les yeux du bon homme Caſſandre, & toujours ſur ſon dos. Donnez-donc. Allons vieille haridelle, lis.

CASSANDRE *liſant.*

Alla bara, Bambouc.... Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LEANDRE.

Cela veut dire chien de Chrétien, on l'a mis en Perſan pour votre plus grande commodité, cependant le François eſt à côté.

ARLEQUIN *toujours ſur Caſſandre.*

Attendez, puiſque c'eſt du François, le grand bouc n'y entendroit rien, je m'en vais la déchiffrer.

Arlequin touſſe & crache au nez du bon homme Caſſandre, & lit:

„ Chien de Chrétien, Monſieur le bon

„ homme Caſſandre, le bruit exécrable de
„ votre plume d'âne s'eſt répandu du bas
„ de votre impertinence jusqu'au ſommet
„ de notre vigueur ; & pour vous en té-
„ moigner ma rage, j'avois deſſein de m'en-
„ corner de votre vaſte fille : mais dans le
„ dernier combat j'y reçûs un coup de ſabre
„ qui m'a mis à l'uni ; & par cette raiſon,
„ je conçois que la charmante z'Iſabelle ne
„ voudroit plus une place à côté de nos
„ triſtes & dégarnis côtés.

ISABELLE.

Vraiment j'aimerois autant baiſer mon pouce.

ARLEQUIN *continue.*

„ C'eſt pourquoi nous vous envoyons le
„ Marabou ci-joint ; pour ſe conjoindre à
„ votre fille, dont, ſelon l'uſage, nous re-
„ garderons les enfans comme nôtres, vous
„ promettant en faveur de cette alliance,
„ de vous donner dans notre Royaume, la
„ place de premier urinal de l'Empire.

CASSANDRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que le premier urinal de Perſe.

ARLEQUIN.

Ah diable, c'eſt la plus belle Charge... tout le monde a affaire à lui ; il n'y a que lui qui ait le privilége de mener piſſer l'éléphant blanc : c'eſt... mais allons, allons, acceptez tout à l'heure l'honneur que vous fait le Sophi, & recevez pour gendre le puiſſantiſſime Marabou.

CASSANDRE *qui étouffe.*

Parce qu'Arlequin lui preſſe les côtes. Oui, mais... attendez... il faut que je ſçache.... je veux qu'on me diſe....

ARLEQUIN *le tourmentant toujours.*

Comment vieux Ugober, tu refuſe de t'allier au Sophi ?

CASSANDRE.

Ahi, ahi, oui, oui, oui.... j'accepte, j'accepte, je l'aime mieux que d'étouffer.

ARLEQUIN *fait relever le bon homme Caſſandre.*

Ah voilà qui va le mieux du monde *(il met la lettre à ſon cul.)* baiſez maintenant la

lettre du Sophi. A préſent procédons aux cérémonies du mariage.

CASSANDRE.

Encore... oh plus de cérémonies.

ARLEQUIN.

En ce cas pour vous faire plaiſir, nous ferons la nôce, comme ſi le Seigneur Marabou étoit Leandre.

LEANDRE.

Oui, Mamſelle, puiſque Monſeigneur votre pere y conſent, prenez que je ſois Leandre.

ISABELLE.

Je ſuis bien aiſe que Monſieur Leandre ſe ſoit fait Perſan, cela fait toujours un peu de changement.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, & par ce moyen vous ſerez en Perſe ſans ſortir de chez vous.

FIN.

LA POMME DE TURQUIE,

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE.

GILLES.

ARLEQUIN.

LA



LA POMME DE TURQUIE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

MOnſieur ; j'aurois bien des choſes à vous demander.

LEANDRE.

Tu peux parler avec z'hardieſſe, il n'y

a perſonne dans le monde qui puiſſe te mieux répondre.

GILLES.

Cela z'eſt vrai, Monſieur, car vous parlez beaucoup.

LEANDRE.

J'en conviens, mais c'eſt que j'ai tant voyagé.... j'ai été en Turquie, en Perſe, en Normandie.

GILLES.

Dame & moi auſſi. Sçavez-vous bien que je ſuis de Goneſſe, & que je ſuis venu de-là à Paris.

LEANDRE *ſouriant.*

Les grands voyages, mon ami, ſe font ſur la mer.

GILLES.

Et les jolis ſe font ſur la fille. Croyez-vous, Monſieur, que pour n'avoir pas été aux galeres comme vous...:

LEANDRE,

Voyez ſt'inſolent.

GILLES.

Eſt-ce qu'on va ſur la mer autrement qu'en galere ?

LEANDRE.

On ne peut pas être plus ignorant.

GILLES.

Ignorant, Monſieur, vous ne ſçavez ce que vous dites. Voyons, voyons, Monſieur, eſt-ce que vous ne ſçavez pas toutes les merveilles du monde ?

LEANDRE *parlant à l'impromptu de toutes les merveilles moitié hiſtoriques, moitié fauſſes.*

GILLES *l'interrompant.*

Voilà de belles merveilles, celles-là ! écoutez : ſe lever matin, ſe promener à l'air ; vous voyez l'allouette qui s'éleve en faiſant ſon ramage, elle eſt à perte de vûe, & tombe comme une pierre ſans ſe tuer : eh bien cela n'eſt pas beau ?

LEANDRE *d'un air de mépris.*

Sans doute, mais cela z'eſt bien commun.

GILLES.

C'eſt de voir des poiſſons dans la riviere juſqu'au fond ſans ſe noyer.

LEANDRE.

Voilà qui z'eſt bien difficile.

GILLES.

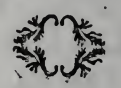
Mordienne faites en autant pour voir: mais voyons l'autre. Notre âne a le trou du cul tout rond, & fait des étrons quarrés, vous ne trouvez pas cela beau.

LEANDRE.

Cela z'eſt admirable.

GILLES.

Oh dame, la derniere me paſſe, de voir une fille qui a le ventre fendu par en bas, & ſes tripes ne ſortent pas.



SCENE II.

LEANDRE, GILLES. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monſieur, voilà une lettre qui vous demande.

LEANDRE.

Voyons ce que c'eſt, c'eſt z'une carte.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, c'eſt une carte de la part du Grand Seigneur.

LEANDRE.

Voyons, c'eſt mon ami, (*il lit*) je vous prie, ſi-tôt la préſente reçûe, de me venir voir, mon cher Leandre.

LE GRAND SEIGNEUR.

Allons il faut que je parte tout-à-l'heure. Ah ça mes amis, je vous laiſſe ma maiſon & tout ce que je puis z'avoir, ayez bien

ſoin de mes intérêts, il y a du bled, du vin, dans le grenier.

ARLEQUIN.

Y a-t'il du fromage ?

LEANDRE.

Toujours il eſt ſoumis à ſa gueule ! deviens donc poli. Mais je n'ai point de tems à perdre : ſoyez bien ſages, je m'en vas.

GILLES.

Ne vous mettez en aucune peine, vous verrez quel ſoin nous aurons de toutes vos béſognes.

ARLEQUIN.

Monſieur apporterez-nous queuque choſe du pays.

LEANDRE.

Oui, mes amis, je vous le promets.

SCENE III.

ARLEQUIN, GILLES,

ARLEQUIN.

OH ça, il faut un peu nous désennuyer pendant l'absence de not' Maître.

GILLES.

Pardienne jouons du vin, & jamais au raquit.

ARLEQUIN.

Je le veux bien, mais c'est donc pour après le retour de Monsieur Leandre, car son vin est joué.

GILLES.

He bien oui, pardienne, de celui-là nous lui en rendrons bon compte.

Ils jouent, ils boivent, ils se chamaillent, ils mettent tout en désordre. Lazi... ils finissent par se disputer, & puis par se battre.

SCENE IV.

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES.

LEANDRE.

J'Ai fait z'un bon voyage, j'arrive de Turquie ; il faut que je cherche mes gens, je ſuis en peine de ſçavoir où ils peuvent être. Ah ! les voici.

ARLEQUIN.

Ah ! voici Monſieur.

GILLES.

Hé bon jour donc, not' maître.

Ils veulent l'embraſſer.

LEANDRE.

Bon jour, bon jour, ſouvenez-vous toujours de la politeſſe ; eſt-ce que vous n'avez jamais lû la Civilité puérile z'et honnête ?

GILLES.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Hé bien je vous en ferai z'un préſent.

ARLEQUIN.

Monſieur vous ſerez bien content de nous, nous n'avons pas ſorti de la maiſon. Vous avez fait bon voyage ?

LEANDRE.

Oh pour ça oui.

ARLEQUIN.

Et nous bon ſéjour.

GILLES.

Dites-nous, avez-vous bien vû des Turcs en Turquie.

LEANDRE.

Je t'en réponds, il y en a tant....

ARLEQUIN.

Et le Grand Turc de quelle taille eſt-il ?

LEANDRE.

Il a ſix pieds.

GILLES.

Et combien de mains ?

LEANDRE.

Il n'en a que deux.

ARLEQUIN.

Monſieur, Monſieur, ſt'animal là n'entend rien, parlez-moi à moi bien plutôt. Qu'avez vous vû & conſidéré dans la Ville de Conſtantinople ?

LEANDRE.

Oh tant de maiſons, & le palais du Grand Seigneur qui eſt ſi grand.... il y a z'une cour...

GILLES.

On y entre je parie par la porte.

LEANDRE.

Non, par la fenêtre. J'ai vû toutes ſes femmes, toutes ſes Sultanes.

ARLEQUIN.

Eh combien en a-t'il ?

LEANDRE.

Trois ou quatre milliers.

GILLES.

Diantre il eſt dont haché comme chair à pâté ?

LEANDRE.

Pourquoi donc cela ?

GILLES.

C'eſt que j'en avois une qui me battoit comme plâtre, ſi toutes celles-là le battent, vous voyez bien....

LEANDRE.

J'ai vû tant de beaux jardins ?

ARLEQUIN.

Vous avez vû, vous avez vû ; mais qu'avez-vous rapporté ?

GILLES.

Dame voilà le hic.

LEANDRE.

Un fruit merveilleux.

GILLES.

Voyons que je le mange.

ARLEQUIN.

Donnez que je l'avale.

LEANDRE.

Tenez le voilà.

GILLES.

Hé! c'eſt une pomme ?

ARLEQUIN.

C'eſt une beccaſſine de Normandie.

LEANDRE.

Oui, mais elle a toutes les qualités poſſibles.

GILLES.

Comment donc ça ?

LEANDRE.

Vous allez chez un Marchand, vous marchandez des ſauciſſes, du boudin, un fromage, des étoffes....

ARLEQUIN.

Je ferois bien tout cela ſans pomme.

LEANDRE.

Attends donc ſi tu veux. Le Marchand vous reçoit à merveilles, vous offre tout ce qu'il a de meilleur, vous le prenez & l'emportez.

ARLEQUIN.

Sans payer ?

GILLES.

Sans rien donner ?

LEANDRE.

Oui mes enfans.

ARLEQUIN.

Mais il court après vous, cela m'eſt bien arrivé.

LEANDRE.

Hé non, il n'y courra pas, la pomme vous rend inviſible, il ne ſçait plus ce qu'on eſt devenu.

ARLEQUIN.

Je m'en vais faire la fortune de tous les Marchands de Paris, donnez, donnez not' maître.

GILLES.

Mais dame auſſi vous vous gauſſez de nous peut-être.

LEANDRE.

Nenni, ma foi; mais pour vous prouver la vérité de ce que je vous dis, voulez-vous voir combien cette pomme a de vertu. Vous demeurerez là tous les deux, vous la

cacherez où vous voudrez, & d'abord je la trouverai.

GILLES.

Pardienne je parie que non.

ARLEQUIN.

J'y mettrai bien mon bourçon.

Lazi. Leandre se retire, Gilles met la pomme sous son chapeau.

GILLES.

C'est fait.

Leandre entre & les salue tous deux le chapeau à la main. Arlequin ôte son chapeau, Gilles tire seulement le pied.

LEANDRE.

En vérité, Monsieur Gilles, cela n'est pas bien de recevoir ainsi votre monde, & je vois bien que je ne vous apprendrai jamais les belles manieres.

GILLES.

Dame, Comment voulez-vous que je fasse?

Leandre lui donne un coup de pied au cul, & lui ôte ſon chapeau, ſous lequel il trouve la pomme.

LEANDRE.

Comme cela, Monſieur Gilles.... oh ça, les enjeux ſont à moi.

GILLES.

Nenni, nenni, nous avons joué pour trois fois.

ARLEQUIN.

Pardié, Monſieur, c'eſt pour trois fois. J'en aurois bien fait autant.

LEANDRE *après quelques diſputes à volonté.*

Allons je le veux bien, il faut bien avoir quelques douceurs pour ſes Domeſtiques.

Il ſort après quelques lazis entre Gilles & Arlequin, Gilles met la pomme dans un de ſes ſabots.

ARLEQUIN.

C'eſt fait, minon minet.

LEANDRE.

Je viens de recevoir z'une lettre d'un de mes amis de Turquie, qui me prie de lui envoyer une paire de ſabots à la mode de France : Gilles, montre-moi les tiens.

Lazi du ſabot. Enfin Leandre trouve la pomme.

GILLES.

Pardienne, il eſt ſorcier.

ARLEQUIN.

Nous avons encore un coup à jouer. Allons, not' Maître, allez vous cacher.

LEANDRE.

Je fais ce que veulent ces drôles-là.

Nouveau lazi qui finit, parce que Gilles mange la pomme.

GILLES.

Qu'il vienne à préſent, il ne la trouvera pardienne que demain.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Allons, Monfieur, venez, pour cette fois nous allons voir beau jeu.

Leandre revient avec une poignée de farine que l'on ne voit point.

GILLES.

Vous l'avez trouvée deux fois, voyons celle-ci.

LEANDRE.

La premiere fois elle étoit dans ton chapeau, la feconde dans ton fabot, il faut à préfent qu'elle foit dans ton jufte-au-corps.

GILLES.

Ah, ouiche, comme vous la trouverez; mais laiffez donc, Monfieur, vous me chatouillez.

LEANDRE.

Tu l'as mife dans ta bouche.

Gilles en riant ouvre la bouche & ferme les yeux.

Il en faut donc faire un bignet.

Dans le même tems Leandre lui jette la farine dans la bouche, ce qui fait la risée.

FIN.

LE COURIER
DE MILAN,
PARADE.

ACTEURS.

ISABELLE.

LEANDRE.

ARLEQUIN.



LE COURIER DE MILAN,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE.



NFIN je suis déterminé z'à prendre z'un valet pour me servir, & z'un Gentishomme ne peut pas décroter ses souliers tout seul, & sur tout quand z'il veut z'envoyer une lettre à z'un ami, il faut bien z'avoir quel-

qu'un pour l'écrire; & si j'en rencontre z'un, je le prendrai.

SCENE II.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

VAlet à vendre, à prêter, à louer, à nourrir, à payer.

LEANDRE.

Il semble que le hazard se mêle de mes affaires.

ARLEQUIN.

Valet à habiller, à dormir, à boire, à rire, &c.

LEANDRE.

Hola zoh! mon ami, êtes-vous hors de maison.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, j'en viens de sortir par la fenêtre.

LEANDRE.

Oh bien, puiſque cela z'eſt ainſi, je vous prens à mon ſervice. Où avez vous ſervi ? car z'enfin z'on ne prend pas z'un valet ſans ſçavoir....

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, j'ai ſervi chez un enfant de cœur, dont je poudrois la perruque, &c....

LEANDRE.

Voilà qui eſt z'à merveille. Mais qu'eſt-ce que vous me prendrez pour être à mon ſervice.

ARLEQUIN.

Oh ne vous mettez point en peine, je ne ſuis pas difficile, je prendrai tout ce qui ſe

LEANDRE.

Je vous demande ſur quel pied vous voulez être à moi ?

ARLEQUIN.

Sur tous les deux, Monſieur.

LEANDRE.

Voilà qui z'eſt bien ; je vois que tu es

d'un caractere très-plaisant, & tu n'as qu'à me bien servir, je te ferai ta fortune. Va t'en, frappe à la porte de Mamselle Isabelle dont je suis amoureux.

Arlequin fait des lazis pour frapper à la porte.

SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *à Arlequin.*

VA-t'en, il n'est pas de la bienséance que tu entende les secrets qui sont entre deux personnes qui z'ont le cœur tendre l'un pour l'autre.

ISABELLE.

Ah! c'est vous, mon cher Leandre; comment vous portez-vous?

LEANDRE.

Mamselle, certainement toujours à votre service, vous pouvez disposer de votre petit serviteur.

ISABELLE.

ISABELLE.

J'ai beaucoup de joye de vous voir quand je vous vois, car je vous ai donné mon cœur.

LEANDRE.

Mamſelle, le cœur d'une perſonne comme vous, eſt très-aſſurément un grand préſent, je ſuis honnête homme, Mamſelle; & quand vous ſeriez ſur un fumier, j'aurois l'honneur que de vous épouſer malgré que je ſois homme de condition.

ISABELLE.

Monſieur, je ſçais l'amour que vous me faites l'honneur de me porter; & quand vous ne m'auriez pas donné un ſol juſqu'aujourd'hui; & quand vous me reprandrïez le lit & le fauteuil que vous m'avez fait préſent, je ne vous en aimerois pas davantage; auſſi pour ce qui eſt de ça, vous avez à faire à z'une honnête fille.

LEANDRE.

Vous me faites rougir, Mamſelle, des petites libéralités que j'ai eu l'honneur de

vous faire, car quand z'un homme a la générosité de donner queuque chose, il ne faut pas qu'il ait là-dessus de la z'indiscrétion; mais c'est qu'il y a bien d'autres brayettes à retourner.

ISABELLE.

Vous me faites peur, adorable Leandre; est-ce qu'il vous seroit arrivé le malheur que vos chausses ne valent plus rien?

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Mamselle, j'en ai encore deux vieilles paires; mais enfin la gloire de Mars m'appelle, & voilà les trompettes qui m'éloignent de vous.

ISABELLE.

Quoi! vous allez à la bataille d'Italie? que vais-je devenir? que je suis malheureuse!

LEANDRE.

Oui, Mamselle, mon parti z'est pris; & je m'en vais servir le Roi qui m'a donné une charge dans l'armée.

ISABELLE.

Charmant Leandre; quoi, les sentimens

de ma paſſion ne pourront rien ſur vous ? & vous me laiſſerez dans l'état où vous me laiſſez ?

LEANDRE.

Mamſelle, vous me mettez dans le déſeſpoir, & je vais me paſſer mon épée z'au travers du corps, ſi vous ne ceſſez des larmes qui me vont faire mourir de chagrin : adieu ; mais je veux auparavant avoir l'honneur de vous préſenter un valet que j'ai pris depuis peu, afin qu'il vous ſerve pendant mon voyage. Viens ici, Arlequin.

ARLEQUIN.

Avez-vous fait, Monſieur ? je n'ai pas regardé.

LEANDRE.

Voilà de quoi eſt la triomphe.

ISABELLE.

Il eſt tout-à-fait bien fait, je ſuis charmée, Monſieur, que vous ayez pris un z'Arlequin à votre ſervice, ils ſont fort alertes.

LEANDRE *à Arlequin.*

Voilà, Mamſelle, de qui j'ai l'honneur d'être z'amoureux, que je te remets dans les mains, pour que tu me la gardes pendant que je ſerai à la guerre de Milan; j'ai z'encore une choſe à te recommander, tu ſçais bien ma valiſe qui eſt la haut dans ma chambre ſous mon lit, j'ai tout mon bien dedans, qui eſt tout ce que je poſſede au monde, que je ſerois réduit à la béſace ſi on me la voloit, ne va pas me la voler; c'eſt tout ce que je te recommande. Adieu, Mamſelle, je parts, je vous recommande de m'être fidele, & d'avoir ſoin de votre fruit.

ISABELLE.

Adieu mon z'adorable Leandre.



SCENE IV.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN.

OR ça, Mamſelle, j'ai ordre de vous garder. On dit qu'il n'y a rien de ſi difficile que de garder un oiſeau de votre eſpece : je compte pourtant ſi bien veiller ſur votre conduite, qu'il n'y manquera pas un poil quand mon Maître reviendra.

ISABELLE.

Comment, mon cher z'Arlequin, tu aurois bien le cœur de faire endéver une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Oui, je ſuis dur de ma nature, & quand vous feriez le diable à quatre...

ISABELLE.

Oh ce n'eſt pas t'ainſi que je veux m'y prendre, au contraire je veux que tu te laiſſes attendrir par mes careſſes.

ARLEQUIN.

Ce feroit bien le diable : attendez que je vous regarde un peu. Allons, fi donc, fi donc, vous me lorgnez, arrêtez-vous, arrêtez-vous donc, la pefte, vous me grillez toute la freffure.

ISABELLE.

Viens ça, Arlequin, je fuis t'une fille raifonnable qui ne fera jamais rien contre la modeftie de mon honneur : mais dame il eft bien fâcheux de ne pouvoir pas prendre le moindre divertiffement, & d'être toujours enfermée comme un pauvre chien à l'attache, & je fuis bien fûre que tu n'auras pas pour moi une rigueur fi rigoureufe, tu z'es trop raifonnable & trop poli pour ça.

ARLEQUIN.

Aye, aye, aye, vous me prenez par le bon bout, Mamfelle, je ne fçaurois plus y tenir ; cependant que mon Maître eft en Italie, je pourrois bien, oui da, voyons...

ISABELLE.

Que dis-tu mon cher z'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Tenez, Mamſelle, il ne faut pas trente livres de beurre pour faire un quarteron, je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir, & un cloux chaſſe l'autre, je vous avoue que l'oignon de vos regards & la moutarde de vos attraits, ont mis mon cœur à la ſauſſe robert.

ISABELLE.

Voilà z'un compliment très-bien tourné; mais que voulez-vous dire; mon cher z'Arlequin?

ARLEQUIN.

Que ſi vous voulez, Mamſelle, je me charge de vous déſennuyer, de vous divertir, de vous.... pendant l'abſence de Monſieur Leandre.

ISABELLE.

Sçavez-vous bien qu'on ne dit pas des mots à double entente à z'une fille raiſonnable. Oui, j'entrevois ce que tu me veux dire; mais mon cher Leandre m'a défendu de lui z'y faire d'infidélité pendant qu'il n'y

ſeroit pas, ainſi je ne le ſçaurois faire ſans ſon conſentement.

ARLEQUIN.

Quoi, vous m'aimeriez s'il vous le permettoit.

ISABELLE.

Oui, ſans doute, je t'aimerai de tout mon cœur s'il y conſent.

ARLEQUIN.

Oh bien, qu'à ça ne tienne, je vais aller en Italie lui en demander la permiſſion.

ISABELLE.

Va donc vîte.

ARLEQUIN.

Je m'en vais partir, n'eſt-ce pas par la premiere rue à gauche ?

ISABELLE.

Je ne ſçais pas bien la route d'Italie, tu devrois ſçavoir le chemin étant un z'Arlequin de Milan.

ARLEQUIN.

En tout cas je prendrai le premier venu,

on m'a toujours dit que tous chemins vont à Rome.

ISABELLE.

Adieu, mon adorable z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Mamſelle z'Iſabelle... mais attendez, je vous gardois pour mon Maître; qu'eſt-ce qui vous gardera pour moi?

ISABELLE.

Bon, cela z'eſt-il néceſſaire?

ARLEQUIN.

La peſte avec votre permiſſion, s'il vous plaît.

Il tire des cordes de ſa poche, & il la lie à la baluſtrade.

Je vous déférai à mon retour.

Il fait pluſieurs lazis.

Vous voilà bien par ici, mais par-là... Adieu, Mamſelle Iſabelle.

ISABELLE *liée.*

Il faut avouer qu'une z'honnête fille eſt bien malheureuſe de ce que tous les hom-

mes qu'elle aime les uns après les autres la ſoupçonnent toujours de mauvaiſe maniere envers leur égard. Ce n'eſt pas tout, ils lui font ſouffrir mort & paſſion pour contenter leur goût & leur fantaiſie, & cependant il faut paſſer par-là ou par la fenêtre. J'adore z'Arlequin après t'avoir z'aimé Leandre. Mais cependant je n'aimerai plus z'Arlequin s'il ne m'apporte pas z'une permiſſion de mon cher Leandre, il ſçait bien que tout le tems qu'il m'a z'aimé, je ne me ſuis jamais donné à perſonne ſans ſon conſentement; mais vla z'un courier qui paroît, & qui me dira ſûrement des nouvelles.

ISABELLE *à Arlequin en courier.*

Courier, courier, z'aimable courier, ne pouvez-vous pas me dire des nouvelles de la guerre du Roi d'Italie?

ARLEQUIN.

Oui, Mamſelle, on dit que le Roi a ordonné que les filles qui auroient la bouche petite, auroient deux maris.

ISABELLE *pinçant sa bouche.*

Cela z'est-il bien vrai ? mais vraiment on z'a très bien fait, & j'en suis ravie : & celles qui l'ont grande, qu'est-ce qu'elles deviendront ?

ARLEQUIN.

Il est ordonné qu'elles en auront trois.

ISABELLE *ouvrant la bouche fort grande.*

Tant mieux, tant mieux, les grandes bouches se prendront.

ARLEQUIN.

Quoi vous ne me reconnoissez pas, Mamselle.

ISABELLE.

Ah ! c'est toi, mon cher z'Arlequin, ôte-moi vîtement de comme cela.

ARLEQUIN *délie Isabelle en faisant plusieurs lazis.*

ISABELLE.

Eh bien, dis-moi promptement des nouvelles de Leandre.

ARLEQUIN.

Premierement, il ne ſe porte pas bien, parce qu'il eſt dans des tranchées abominables.

ISABELLE.

O ciel que me dis-tu ?

ARLEQUIN.

Oh ! ce que je m'en vais vous dire vous ſurprendra bien davantage, ſi vous ſçaviez ce qu'il fait, à la vérité il dit comme ça qu'il ne ſçauroit coucher ailleurs.

ISABELLE.

Acheve donc, tu me mets dans une impatience.

ARLEQUIN.

Il couche avec ſa tante, Mamſelle.

ISABELLE.

Il eſt donc z'infidelle, l'ingrat.

ARLEQUIN.

Bon, bon, ce n'eſt rien que tout cela, il m'a dit de vous dire qu'il ne reviendroit ici que de Milan.

ISABELLE.

Il ne veut donc plus me voir?

ARLEQUIN.

Et voilà une lettre que je vous donne qu'il m'a donnée pour vous donner.

ISABELLE.

Voyons ce que c'eſt. *Elle lit.*

Mamſelle la charmante z'Iſabelle, j'ai toujours l'honneur de vous adorer comme à l'accoutumance; mais j'ai z'une trop grande délicateſſe pour vous demander en grace de reſter dans l'état de fille pendant mon z'abſence, ainſi je vous prie d'épouſer en attendant mon valet z'Arlequin, quoiqu'il ne ſoit pas de la premiere condition, c'eſt toujours un parti z'honorable, dont je vous aurai une obligation ſenſible avec laquelle je ſuis votre très-obéiſſant & très-paſſionné ſerviteur, LEANDRE.

ISABELLE.

Je vois qu'il m'aime toujours, & je conſens à tout ce qu'il veut; mais mon cher

z'Arlequin, tu n'as pas de bien ni moi non plus, comment eſt-ce que nous ferons aller le ménage?

ARLEQUIN.

Nous n'avons qu'à n'en point faire.

ISABELLE.

Oh! il me faut du bien pour z'entretenir ma qualité.

ARLEQUIN.

Attendez, Monſieur Leandre m'a laiſſé une valiſe dans laquelle il a mis ſon tréſor, une maîtreſſe eſt plus chere qu'un tréſor, à ce que j'ai toujours entendu dire; ainſi puiſqu'il m'a donné ſa Maîtreſſe, il me donneroit le tréſor, n'eſt-il pas vrai?

ISABELLE.

Sans doute tu dois bien être reconnoiſſant pour ce Maître-là qui te donne toutes ces choſes-là.

ARLEQUIN.

Auſſi quand il ſera de retour, il ſera tou-

jours le maître de tout ce qu'il m'a donné.

ISABELLE.

Va donc prendre le trésor pour le porter au logis, afin de nous établir tout d'abord.

Arlequin sort, & fait plusieurs lazis pour apporter la valise qu'il met enfin sur le théâtre. Nouveaux lazis pour l'ouvrir. Isabelle lui aide pour voir ce qui est dedans ; il l'ouvre & Leandre en sort.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Comment ! c'est donc ainsi que je suis servi pendant mon absence ; je t'apprendrai, malheureux, à vouloir voler z'un Maître qui te vouloit enrichir.

Il veut battre Arlequin qui s'enfuit avec la valiſe ſur le dos, ſur laquelle Leandre frappe de toute ſa force.

ISABELLE.

Quoi, trop aimable Leandre, vous n'étiez donc point z'en Italie?

LEANDRE.

Non trop z'aimable z'Iſabelle, c'eſt un tour d'adreſſe que je fais à mon valet pour qu'il n'y revienne plus. Allons nous-en conſommer notre z'himenée.

FIN.

LA MERE

LA MERE RIVALE;

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE, *Amant d'Iſabelle.*

ISABELLE.

Madame CASSANDRE, *Mere d'Iſabelle.*

NICOLAS *Maître d'Hôtel d'une grande Maiſon en Gilles.*



LA MERE RIVALE, *PARADE.*

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *arrive, & ſans parler marque ſa ſupriſe de ne point trouver Iſabelle, & s'en va.* ISABELLE *arrive, fait le même lazi & ſort.*

LEANDRE *revient & dit.*

ELle n'y eſt pas.... *Il ſort.*

ISABELLE *de même.*

Il n'y eſt pas, *Elle ſort.*

LEANDRE.

C'eſt dans ſté ſalle-ci qu'eſt notre rendez-vous d'amour, où eſt-ce qu'elle s'eſt fourée? *Il ſort.*

ISABELLE.

Où diable eſt mon Amant, ſe fiche-t'il les airs de me faire attendre.

Elle ſort.

LEANDRE.

Seroit-ce qu'elle ſeroit chez ce Marchand de Biere de Coignac.

Il ſort.

ISABELLE.

Jarni, jarni, je me trouve la premiere au rendez-vous, mon Amant eſt bien groſſier, bien niais, & même imbécile, de n'avoir pas t'ici pris le devant....

Elle ſort.

Ils reviennent par une couliſſe oppoſée, & ſe heurtent.

ISABELLE.

Queu chien de front, queu front abominable avez-vous donc là, Monſieur,

comme il eſt dur, quand vous ſeriez un bélier qui auroit quelques années de mariage.

LEANDRE.

Excuſez, Mamſelle, c'eſt pourtant mon front drès jours paſſés, c'eſt mon front de garçon, il eſt vrai que je l'ai très-dur, à vot' ſervice.

ISABELLE.

Or ça, mon Amant, à propos de dur; quand eſt-ce que nous finirons de nous marier, ne vla-t'il pas t'au jour d'aujourd'hui Madame Caſſandre, ma mere, qui s'y oppoſe, en ſçavez-vous la raiſon.

LEANDRE.

Eſt-ce parce qu'elle croit que je ſuis boiteux (*il marche en boîtant.*) dame tout le monde ne peut pas marcher droit, on ne peut pas avoir tous les talens, & pis ſi elle ſçavoit mon excuſe, ce n'eſt pas un préſent de ma naiſſance, cela me vient d'une chute au moins.

ISABELLE.

Je ne ſçai pas ſi c'eſt votre Gambille qui

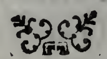
l'arrête ; mais elle ne veut point de vous pour ſon gendre, elle vous le dira.

LEANDRE.

Queu diable faut-il donc à Madame Caſſandre ? peut-elle dire que je n'ai point d'eſprit ? eſt-ce à cauſe que je n'ai pas de bien ; eſt-ce pour que je ſuis très-ſouvent malade ; mais que lui faut-il donc ; en vérité, je ne vois pas ce qu'il lui faut ; quoi lui faut-il un Duc, un commis, un Prince.

ISABELLE.

Tenez, j'entens ma mere qui gronde Janneton, parlez-lui vous-même, auſſi-bien n'ai-je pas déjeuné, j'ai là un reſte de pâté avec deux bouteilles de vin, je ne vous en prie pas, vous avez t'affaire à ma mere, pour moi je m'en vas fluter.



SCENE II.

LEANDRE, Madame CASSANDRE.

LEANDRE.

MAdame Caſſandre, ma chere Madame Caſſandre, je vous dirai ſans m'étendre ſur vous & ſur ce que vous penſez, & ſans vous rien allonger, qu'il eſt bien tems que tout cela finiſſe.

Madame CASSANDRE.

Mais Ciel! barbare, que trouvez-vous donc dans ma fille, elle eſt mal élevée; elle eſt ſéche comme un brandier, noire comme un veſpaſein, point de tetons, point de hanches; en un mot elle n'a point...

LEANDRE.

Mais, Madame, puiſque je l'aime à cette ſauce là.

Madame CASSANDRE.

Mais, Monſieur, elle eſt toujours très-

décolletée, des jupons courts, & d'une immodeſtie à faire venir l'eau à la bouche.

LEANDRE.

Mais, Madame, eſt-ce que cela rompt le marché?

Madame CASSANDRE.

Une fille incorrigible, qui eſt incompatible, imperceptible, inſenſible, incombuſtib'e & impoſſible; vous la trouverez peut-être jolie par le viſage; mais à l'égard de toutes ſes qualités ſpirituelles, je puis bien vous aſſurer, Monſieur, comme ſi c'étoit ma derniere heure, qu'elle aime le jeu & les hommes, & qu'elle eſt fort addonnée au vin ni plus ni moins qu'un Gendarme de la petite écurie.

LEANDRE.

Eh bien, Madame, ne lit-on pas dans l'Hiſtoire Romaine, qu'on a trouvé des Empereurs, même des Ceſars qui aimoient le vin, témoin Titus le cenſeur, dans le tems qu'il fit bâtir la Cathédrale d'Anteuil, il buvoit & ſe ſouloit avec tous les Ouvriers;

cependant

cependant quand à ce qui eſt du vin, je ſçai bien ce que je ferai... oh je la retirerai du vin.

Madame CASSANDRE *vivement.*

Oui, retirez-là du vin, elle boira de l'eau-de-vie.

LEANDRE.

Pardi, Madame, pour une mere vous êtes bien décharnée contre elle.

Madame CASSANDRE.

Pardi vous êtes bien exterminé en ſa faveur; je vous dis en un mot, Monſieur, qu'elle ne ſçait ni lire ni écrire.

LEANDRE.

Tant mieux, Madame, tant mieux, voyez comme on traite les femmes ſçavantes dans le beau monde, ſe fiche-t'on, ne ſe fiche-t'on pas d'elles, voyez comme on accommode les Phiſiciennes de Newton, qui font des Livres de Phyſique, comme Voltaire cet Anglois ſans pareil, ainſi que Maupertuis le Pruchien.

Madame CASSANDRE.

Enfin, Monſieur, dirigez donc toujours ſes défauts en vertus, je vous dis qu'elle eſt ſi fort ambitieuſe & colere, qu'elle a donné un coup de poing au pauvre Nicolas, qui lui avoit dit ſeulement qu'elle avoit les pieds en dedans.

LEANDRE.

Eh bien pardieu elle a bien fait, faut-il venir dire cela à un brave homme comme moi qui ai ſervi; on repouſſe l'injure par l'injure; & n'avez-vous pas lû dans les coliques, ou la Georgienne de Virgile, *& conculavit leonem & dragonem*. Cela ne veut-il pas dire en bon François, qu'il faut avoir du cœur & ſe venger.

Madame CASSANDRE.

Ah cruel & ſanguin Amant, je vois bien que rien ne te peut détacher de ma fille, que la ſeule offre de ma perſonne & de moi-même. Eh bien je ſuis veuve, marions-nous, vois mon fils, vois la blancheur de mes lys, l'incarnation de mon teint...., je t'adore coquin trop aimable.

LEANDRE *d'un ton tragique.*

O Dieux! grands Dieux, la fille m'aime, me voilà adoré de la mere, creves-toi maintenant, voilà le bacquet.

Madame CASSANDRE.

Ce n'eſt pas tout, ingrat, vois juſqu'où va ma paſſion, je te donne en mariage tout mon linge & mes deux vaches, ma batterie de cuiſine, ma taſſe d'argent, mon échope & ma croix d'or, le juſte-au-corps, & enfin généralement tous les ſurtous de mon mari, & par deſſus tout cela (*& tout ce qui me tient le plus à cœur*) je te ſacrifie, mon ami Nicolas, qui ſe déguiſe ſouvent en habit de Gilles pour me venir voir.

LEANDRE.

Tenez, Madame, rien de tout cela ne me tente, je ſuis bien amoureux de Mamſelle votre fille; ſans comparaiſon comme un loup cervier, & vous mettriez avec tout cela encore quatre cens livres en argent comptant, que je vous jure que je lui ſerois fidele.

Madame CASSANDRE.

Eh bien, parjure, parricide, tu n'auras ni moi ni ma fille, ni mon chat ni mon chien, à moins qu'elle ne devienne enceinte de toi. Adieu. *(Elle ſort.)*

SCENE III.

LEANDRE *ſeul.*

QUel coup! quelle mere! quel coup; ô quelle mere, quelle impudicité. Ah dieu quelle impudicité, quelle propoſition de Putiphar, & j'en ſuis le Joſeph. Allons de ce pas droit trouver Nicolas.



SCENE IV.

LEANDRE, NICOLAS *en Gilles.*

LEANDRE.

MAis que vois-je, eſt-ce lui ? N'eſt-ce point lui, ſeroit-ce lui, non ; c'eſt lui, c'eſt lui-même : oh oui, c'eſt lui, c'eſt bien lui, c'eſt Nicolas, le Maître d'Hôtel déguiſé en Gilles.

NICOLAS *d'un air recueili.*

Oſerois-je vous demander, Monſieur, ſi vous revenez de la Halle, & ſi par hazard vous y avez vue de beau poiſſon.

LEANDRE.

Moi.

NICOLAS.

De bonne marée.

LEANDRE.

Il n'y a que du maquereau mon cher, c'eſt

le poiſſon du jour ; mais il ne s'agit point de cela, il faut que vous ſçachiez.....

NICOLAS.

Comment il n'y avoit pas même quelques belles limandes avec quelques carpes de Seine? Ces damnés B.... nous enlevent au marché ce qu'il y a de meilleur ſous les yeux.

LEANDRE.

Eh bien, ſi les B.... vous enlevent le poiſſon, Madame Caſſandre veut aujourd'hui vous enlever autre choſe.

NICOLAS.

Madame Caſſandre veut m'enlever...... Achevez honnête homme que vous êtes, je vous en conjure.

LEANDRE.

Eh bien, Frere, que voulez-vous que je vous diſe, Madame Caſſandre m'aime, m'adore, & m'idolâtre, que dis-je, elle a aſſez de conſideration pour moi pour vouloir m'épouſer & m'emmener avec elle à Marſeille en Champagne.

NICOLAS.

Ventre-de-bouc, je ſuis ruiné; ſainte Jeruſalem! après ce que j'ai fait pour elle tous les jours maigres; quel chien de carême! auroit-elle paſſé ſans moi; ah ſainte marmite! j'ai donc perdu mon tems & mon huile.

LEANDRE.

Eh, de part tous les diables, je n'en veux point moi, je veux ſa fille; allez prendre conſeil de votre Procureur, pour que j'aie ſa fille, & que la mere vous reſte.

NICOLAS.

Cornes de Belzebuth, c'eſt bien penſé; laiſſez-moi faire, allez, je n'aurai point fait jeûner envain tous mes maitres pour elle; croit-elle que je lui aurai donné ma friture & le reſte pour rien; non pas, non pas, *Domine......* non pas, *Domine.....* retirez-vous, je vais par la queue de Satan lui parler. J'ai un ſecret en tout cas, pour la mettre à la fin, en cas de beſoin, à la raiſon.

SCENE V.

NICOLAS *seul.*

SEns-je donc ce que je sens pour rien, est ce à de dignes personnages comme nous que l'on fait des infidélités, après tous les miracles que mon amour m'a fait opérer pour elle : mon habit n'a donc plus ni force ni vertu ; me prend-t-elle pour un petit Duc, ou pour quelque Seigneur ; est-ce ainsi que l'on traite un homme de ma sorte ?

SCENE VI.

Madame CASSANDRE, NICOLAS.

NICOLAS.

MAis la voici cette Princesse ; bon jour ma bonne Dame ; (*à part.*) dissimulons.

Madame CASSANDRE *d'un ton aigre.*

Que diable venez-vous donc faire ici mon

cher, ce n'eſt pas pour vous aujourd'hui jour de ſortie.

NICOLAS.

Il ſera d'entrée & de ſortie ſi vous voulez, ma chere Dame ; allons de la gayeté, de la joie ma belle Reine ; j'ai pris l'habit de Gilles qui eſt mon habit à bonne fortune pour vous venir voir : miel de mon cœur, roſée céleſte, je viens pour vous faire plaiſir, auſſi je ſuis ſorti en cachette.

Madame CASSANDRE.

Je ne veux pas que vous me faſſiez plaiſir aujourd'hui moi.

NICOLAS.

Ecoutez, belle étoile du matin, je viens vous preſſer de conclure le mariage de Liandre avec Iſabelle. Ce Liandre appartient de trop près à un de mes amis, faites-les conſommer. Ces deux petites bonnes gens feront des enfans qui pourront être un jour de fort bons ſujets.

Madame CASSANDRE.

Avez-vous tout dit, chien de greluchon, je ne veux point que ma fille épouſe Liandre.

NICOLAS.

Eh pourquoi, ma tour d'yvoire, & pourquoi donc?

Madame CASSANDRE.

Parce que je l'épouſe moi, & que je défie à Liandre d'épouſer en même tems la mere & la fille, du moins publiquement.

NICOLAS.

Vous ne l'épouſerez pas Ambroiſie Divine.

Madame CASSANDRE.

Je vous dis que je l'épouſerai diable de torcol.

NICOLAS.

Vous ne l'épouſerez point mon petit ſerein.

Madame CASSANDRE.

Je vous dis que je l'épouſerai vilain chenaillon.

NICOLAS.

Vous avez beau me dire des injures, ma

douce amie, je ne mets point en colere moi, cela m'eſt défendu, au contraire je dis tous les jours, *Domine ne in furore*, mais je puis vous aſſurer, vous affirmer, vous jurer que vous n'épouſerez point Leandre, cela eſt certain, ou qu'il n'y ait jamais d'huile en Provence pour moi.

Madame CASSANDRE.

Eh qui m'en empêchera chien de bavard, viſage de Cornichon.

NICOLAS.

C'eſt quelque choſe, Madame, c'eſt quelque choſe..... quand je vous l'aurai montré.

Madame CASSANDRE.

Vous aurez beau me le montrer vilain, je veux épouſer Liandre & je l'épouſerai.

NICOLAS.

Arrêtez miſérable, arrêtez, je vais bientôt vous mettre dans la main la piece qu'il vous faut..... la piece qu'il vous faut voir & manier, pour vous empêcher de faire le mariage; en attendant craignez tout, ap-

préhendez, ſoyez effrayée..... qu'une peur affreuſe & ſalutaire..... Tremblez... fremiſſez.... tremblez.... tremblez.... tremblez....

SCENE VII.

Madame CASSANDRE *ſeule.*

MA foi j'ai peur ; vollà ce que c'eſt que de prendre t'un amant z'éloquent. Pourquoi auſſi ſuis-je ſortie de mon état, eſt ce à moi à avoir un grivois comme Nicolas, pour une Ducheſſe paſſe. Ma foi j'ai peur, Nicolas a trop d'eſprit ; c'eſt bien dommage, il me plairoit aſſez ſans cela..... j'aime pourtant par-deſſus tout Liandre..... ce n'eſt pas que je haiſſe Nicolas.... mais je ſuis dans une bien grande perplexité....

(*Elle rêve.*)



SCENE VIII.

Madame CASSANDRE, LEANDRE *un mouchoir à la main.*

LEANDRE.

HI, hi, hi, hi, Madame Caſſandre, prenez pitié, hi, hi, hi, hi, d'un amant.... hi, hi, hi, hi, qui ne vous aime point.... hi, hi, hi, qui eſt fou de Mamſelle votre fille, hi, hi, hi.

Madame CASSANDRE.

Qu'il eſt beau quand il pleure, mon Dieu la belle douleur, le beau déſeſperé, le beau chagrin, mon Dieu qu'il eſt beau.

LEANDRE *riant.*

Ne me louez donc pas, Madame, vous me faites crever de rire, & cela fera que je manquerai à vous attendrir au ſujet de mon mariage avec vot' fille.

Madame CASSANDRE *tendrement.*

Eh! mais, mon cher Liandre, ſi vous

l'épousez, posez que vous l'épousiez ou bien qu'elle vous épouse, que ferez vous?

LEANDRE.

Madame, ces choses ne se demandent point, & j'ai trop de pudeur pour vous répondre.

Madame CASSANDRE.

Quoi, mon ami, mon fils, je vous demande quelle profession vous exercerez?

LEANDRE.

Madame, je suis au Roi.

Madame CASSANDRE.

Eh! mais, mon fanfan, qu'êtes-vous encore, que ferez-vous? Acheterez-vous une charge de Valet de chiens, de Procureur, de Portecoton au gobelet, de Président & de Langayeur de cochons, ou bien d'Ambassadeur; enfin pour tout conclure qu'êtes-vous au Roi?

LEANDRE.

Madame, Madame, c'est moi qui fais le Monstre dans l'Opéra de Rhodogune, ce

qui me fait boëter d'une chute que j'ai faite dans un vol.

Madame CASSANDRE.

Ah que je suis malheureuse! je vois bien que par toutes sortes de raisons il faut que je vous donne ma fille ; mais la voici, elle est yvre comme un Dindon. Voyez, Monsieur, est-ce que je bois comme ça moi. Ah! cruel, perfide! ah, mon cœur!

SCENE IX.

LES PRECEDENS, ISABELLE *yvre.*

LEANDRE.

EH bien, Madame, si Mamselle a bu; il faut espérer qu'elle ne boira peut-être plus.

ISABELLE.

Il a raison, je ne boirai plus, car je n'ai plus soif.

Madame CASSANDRE.

Mais pour z'une fille de famille, peut-on en vérité s'accommoder comme ça.

ISABELLE.

Oui, j'en conviens, c'eſt z'en vérité un malheur, c'eſt que j'avois mangé un peu trop de croute de pâté & après mon déjeûner, pour me remettre le cœur, j'ai pris dans mon écuelle haut comme cela de ratafiat avec un quarteron de ſucre, & une demie livre de canelle..... (*Elle crache.*)

LEANDRE.

Prenez garde où vous crachez ma chere amie.

Madame CASSANDRE.

Elle ne ſçauroit ſe ſoutenir.

ISABELLE.

Me ſoutenir moi, j'en ſoutiendrois bien un autre encore, n'eſt-il pas vrai M. Liandre ?

Madame CASSANDRE *lui donnant un ſoufflet.*

Tenez coquine, voilà pour vos jeux de mots, pour cela je ſuis toute hors de moi.

LEANDRE *ſe trouvant mal.*

Dieux ! quelle ſueur fraiche, le cœur me

me manque ! ce soufflet donné à mes amours me..... fait.... perdre.... connoissance.... je m'évanouis.

(Il tombe entre les bras d'Isabelle.)

ISABELLE.

Il se meurt, il se meurt.

Madame CASSANDRE.

Ah, mon Dieu ! je suis comme une troublée.

ISABELLE.

Ce n'est rien, Maman, je l'ai vu plusieurs fois comme cela se pâmer entre mes bras.

Madame CASSANDRE.

Eh, mais mon Dieu, où est mon gros flacon, mon sel d'Armenac.... mon chose, mon vinaigre des quatre voleurs, ma boëte de senteur de la providence.

LEANDRE *revenant.*

Voilà qui est passé. (*à Isabelle.*) Comment vous portez-vous, Mamselle ? Dans mon évanouissement je n'ai été inquiet que de vous.

ISABELLE.

J'ai toujours un peu de mal au cœur, comme nous ſommes à la veille de nous marier, ne ſeroit-ce point un commencement de groſſeſſe?

LEANDRE.

Cela ſeroit extraordinaire, le Pays n'eſt point aſſez chaud, les nuits aſſez longues... oh non ce n'eſt point cela, cela z'eſt bon en Dannemarc & en Suede, où les chaleurs ſont toujours très-exceſſives Eté comme Hiver, & où il n'y a preſque point de jour à cauſe de cela.

ISABELLE *les yeux fixés.*

Mais, cher z'Amant, allons t'au fait, tenez, cher Amant, & vous Madame ma mere....

Madame CASSANDRE.

Eh bien, mon Roi, la prendrez-vous pour épouſe après ce que vous voyez là..... n'êtes-vous pas bien plutôt d'avis que nous faſſions entendre raiſon à Nicolas, afin qu'il voye que ce n'eſt pas de ma faute

LEANDRE.

Ah, Madame, au contraire, je l'aime plus que jamais, & j'aſpire à l'heureux moment qui va nous conjoindre l'un auprès de l'autre.

ISABELLE *toujours immobile.*

Oui, cher z'Amant.

LEANDRE.

Je vais donc être aſſez heureux, pour que vos appas....

ISABELLE.

Oui, cher z'Amant.

LEANDRE.

Cela ne tient plus qu'à un petit filet.

ISABELLE.

Qu'à un filet, cher z'Amant.

LEANDRE.

Il ne faut plus qu'un petit bout de conſentement de Madame votre chere mere.

ISABELLE.

Eh bien! eſt-ce que vous ne voulez pas donner votre conſentement à tout ceci, ma chere mere.

LEANDRE.

Ah, Madame.

Madame CASSANDRE.

Non, je ſuis déterminée plus que jamais, z'à épouſer mon cher Liandre, non...

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

LEANDRE.

MAis par bonheur je vois Nicolas qui va ſans doute lui appuyer....

NICOLAS.

Oui, c'eſt Nicolas, bonnes gens, qui vient vous apporter la paix & la concorde.

ISABELLE.

Ma foi il a l'air galant, vaut-il quelque choſe ma chere mere.

NICOLAS.

Je vous apporte, mes amis, un petit bout d'Acte, j'ai fait moi même dreſſer le

contrat de mariage de Leandre & d'Iſabelle.

Madame CASSANDRE.

Mais pour Dieu, Nicolas, je vous répete que je veux t'avoir Liandre en mariage, cela ne nous empêchera pas pour cela d'être toujours bons amis.

LEANDRE.

Ah Madame y penſez-vous, & qu'oſez-vous dire ?

ISABELLE.

Que diable ma mere, ce que vous dites-là ne vous fait aucun honneur au moins, entendez-vous.

NICOLAS.

Malheureuſe fille de Babilone, ſçavez-vous deſſous quels abîmes vous marchez, ne ſentez-vous rien en vous-même qui vous faſſe répugner à l'affreux, à l'horrible mariage que vous voulez faire.

Madame CASSANDRE.

Au contraire, tout mon penchant m'y fait pencher ; eh pourquoi diantre roulez-vous donc tant les yeux, pauvre Nicolas.

NICOLAS.

Quoi vous ne frémiſſez pas, vos cheveux ne ſont point t'émus, vos ſens ne ſont point dreſſés, votre cœur n'eſt point glacé dans votre ſang; ah miſérable, dans l'inſtant z'excécrable où tu médites de te plonger dans un affreux inceſte.

Madame CASSANDRE.

Aye, aye, aye, mon cher, pardon, je n'entends rien à tout ce que vous me dites, & ſi j'ai peur.

ISABELLE.

Je crois que j'ai peur auſſi, dites donc, cher z'Amant.

LEANDRE.

Il ne faut point mentir, moi je tremble de pure frayeur.

NICOLAS *qui ſe démene toujours.*

Tenez, tenez, grande réprouvée, voyez ce que je tiens, voyez, voyez, liſez ces extrait baptiſtaire de Leandre, je n'ai point voulu vous parler ſans avoir auparavant des preuves à la main.

Madame CASSANDRE.

Que vois-je! eſt-il bien poſſible, il eſt votre fils.

NICOLAS.

Je ſuis ſon pere.

LEANDRE *à genoux.*

Ah, mon papa, vous M. Nicolas vous mon papa.

NICOLAS.

Oui, mon cher enfant, & j'aurois toujours caché votre naiſſance, rapport à ce que vous êtes le fils d'une Portiere z'et de moi, n'étoit l'inceſte dont il a fallu guérir M. Caſſandre, qui à la fin vous auroit immanquablement fait donner dedans.

ISABELLE.

Vous êtes fils d'une Portiere, cher z'Amant; & bien ma chere mere, ça finira-t'il.

Madame CASSANDRE.

Eh bien, mes enfans, allons ſigner là-dedans le contrat, je conſens t'à votre mariage. Ah ça, mon cher, du moins me traiterez-vous mieux par la ſuite.

NICOLAS.

Oui, Madame, ma bonne Dame, j'espere que vous ne forcerez plus ma miséricorde à se changer en justice. Je vous promets de ne jamais mettre la main sur un bâton, & de ne vous plus donner des coups de ma corde, que vous ne m'ayez poussé à bout, & n'ayez offensé mon honneur, ou bien moi, entendez-vous.

Madame CASSANDRE.

Ah, mon cher, vivons en paix; mais à propos, apportez-vous ce soir queuque chose pour les nôces de nos enfans.

NICOLAS.

Je n'ai pû avoir qu'un plat de merluche à l'huile, c'est avec bien de la peine que j'ai escamotté deux brochets longs de ça, six carpes laitées, un petit saumon fraix, vingt-quatre limandes, six macreuses, avec trente merlans, trois queues de morue & un goujon; je n'ai pû avoir que cela dame, on ne trouve rien ces jours-ci, mes Maîtres, en vérité mouront de faim.

LEANDRE.

LEANDRE.

Allons, allons manger tout à l'heure tout cela.

ISABELLE.

Je n'ai point de faim moi, mais je boirai bien actuellement, je me ſens d'humeur à mettre tout aujourd'hui en liquide.

Madame CASSANDRE.

Allons, Nicolâs, ſoyez galant, & donnez-moi la main, ſoupons longuement aujourd'hui, s'il eſt trop tard, vous ſçavez bien, mon cher, que vous avez toujours ici un lit, & ma fille, comme moi, nous vous regardons comme le maître de la maiſon.

NICOLAS.

Vrayement j'ai fait ſtipuler ce dernier article dans le contrat de mariage de Leandre & de Mamſelle votre fille. Vous y êtes tous obligés à me nourrir & à me loger quand je voudrai, & qu'il me prendra la fantaiſie de me retirer. Il y a très-long-tems que je voulois avoir comme cela une table avec un lit, fondés quelque part.

Madame CASSANDRE.

Pardi, mon ami, vous nous faites bien de l'honneur, & je vous aſſure que c'eſt de bon cœur.

LEANDRE.

Oh! mon Pere, je vous ai une ſi grande obligation.

ISABELLE.

Oui, oui, il eſt bien juſte après tout que chacun vive.

Fin de la piece.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILE.

Sur l'Air : *Dans la ça, ça, ça, dans la canicule.*

VIvent les gens qui ſont bons,
Vivent les bons drôles,

Les bons cœurs, les bons garçons,
Les bonnes épaules,
Les bons hommes ſont mes gens,
Foin de tous les gens, des gens,
Gentils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes,
Vivent les bons hommes.

LEANDRE.

Par miracle on rend chez vous
Les femmes fertiles;
Par miracle on rend chez nous
Les filles ſtériles,
Et voilà ce qui fera
Que fille préférera
De beaux gens, gens,
Des tils, tils des Gentils,
De beaux Gentilshommes
A tous vos bons hommes.

ISABELLE.

Je ſerai fidéle moi
A ces Gentilshommes;
Mais s'ils me manquent de foi,
Alors je cours aux bons hommes.

Les bons hommes ſont mes gens,
Des maris ſont tous des gens,
Foin de tous les gens,
Des tils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes,
Vivent les bons hommes.

Madame CASSANDRE,

Les gens du monde ſont ceux
Que moins je déſire,
On ne trouve point chez eux
Aſſez de quoi frire,
Les bons hommes ſont mes gens,
Tous les maris ſont des gens,
Foin de tous les gens,
Des Gens, tils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes
Vivent les bons hommes.

NICOLAS.

Sans onction un époux
Vous quitte & décampe;
Mais jamais l'huile chez nous
Ne manque à la lampe,

Les bons hommes ſont vos gens,
Tous les maris ſont des Gens
Foin de tous les Gens,
Des Gens, Gens, tils, tils, des Gentils,
Foin des Gentilshommes,
Vivent les bons hommes.

LEANDRE.

L'huile que vous nous vantez
Mon pauvre imbécile,
Fait que vous êtes traitez
De Meſſieurs à l'huile,
Fait qu'on vous traite de gens,
De gens lognes, de vrais gens,
De gens faits, faits, faits
A la raillerie
Sur la confrairie,
Ou ſur ſte drôlerie.

NICOLAS.

Il nous faut prendre, Meſſieurs;
Tout comme nous ſommes,
Applaudiſſez à nos jeux,
Devenez bons hommes,
Les bons hommes ſont nos gens,

Les critiques ſont des gens,
Des gens ſu, ſu, ſu,
Des gens ſu,
Des gens ſu,
Des gens trop ſublimes,
Qu'ils s'aillent faire......

FIN.

LEANDRE
GROSSE,
PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *Vieux Marin, Pere d'Iſabelle.*

ISABELLE, *Fille de Caſſandre, Amante de Leandre.*

LEANDRE, *Amant d'Iſabelle.*

GILLES, *Ami de Caſſandre dont il veut faire ſon Gendre.*



LEANDRE GROSSE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *en femme avec les habits d'Isabelle.*

ISABELLE *en pet-en-l'air & en cornette de nuit.*

LEANDRE.



Ais encore une fois, charmante z'Isabelle, à quoi bon me charger de ces ameublemens de femmes qui me conviennent comme un tablier à une Vache Espagnole.

ISABELLE *vivement.*

Mais mordienne, Monſieur de Liandre, vous me feriez jurer à la fin ; faut-il vous dire cent fois la même choſe, ventredié ne voyez-vous point que ſuivant ce que nous en ſommes demeurés d'accord, ce n'eſt que par le moyen du ſtratagême d'un double déguiſement que nous pouvons bien amolir, mon cher Pere, à l'effet de donner ſon conſentement à notre hymenée.

LEANDRE.

J'ai à peu près compris tout cela confuſément ; mais, ma Mignone, ne ſeroit-il pas plus court, puiſque Monſieur votre Pere arrive dans une heure de l'Amérique avec toutes ſes richeſſes, d'aller l'attendre paiſiblement dans la cour, & de lui dire tout ſimplement que je ſuisGentilshomme, que vous êtes groſſe de moi, & que malgré tout cela je veux bien avoir la bonne maniere de vous épouſer publiquement.

ISABELLE *s'impatientant.*

Jarni, mordi, chien d'homme que vous

êtes; Dieu que vous m'impatientez, je vous dis que vous ne connoiſſez point du tout mon ch' Pere.

LÉANDRE *froidement.*

Belle nouvelle, Mamour, ni vous non plus, puiſque nous ne l'avons jamais vu ni l'un ni l'autre.

ISABELLE *trepignant.*

Palſamblen, ce n'eſt pas là ce que je veux dire, apparemment que je le ſçais bien, que je ne connois ni ne ſuis connue de mon ch' Pere, puiſque je n'avois que quatre ans, lorſqu'il ſingla des deux dans l'Amérique.

LEANDRE.

Que voulez-vous donc dire, ma Moutonne, en vérité je ne ſuis pas ſorcier moi.

ISABELLE.

Quand je vous dis que vous ne connoiſſez pas mon ch' Pere, c'eſt de ſon temperamment dont je vous parle.

LEANDRE.

Ah, ah, m'y voilà.

ISABELLE.

Dame, c'eſt que mon ch' Pere eſt un vieux Marin, qui eſt plus dur qu'un clou; Colombine ma gouvernante qui lui a ſervi à tout dans le commencement de ſon veuvage, vous le dira elle-même.

LEANDRE.

Eh bien, mon bel Ange, ſans m'échauffer; moi, je parierai un Caſtor, que fut-il auſſi barbare qu'un Tropoſage, vous l'attendririez au ſeul récit que vous lui ferez de la maniere dont nous élevons les trois enfans que j'ai z'eu de vous, depuis près de deux ans que nous attendons ſon conſentement.

ISABELLE *très-vivement.*

Pardi c'eſt bien raiſonné, je connois mon Pere comme ſi je l'avois fait; je vous dis qu'il ne s'attendrira pas, je vous dis qu'il me tueroit ſu le carreau ſi je lui avouois que je ſuis groſſe, quand bien même je lui prouverois qu'il n'y auroit pas de ma faute, entendez-vous butor.

LEANDRE.

La, la, la, la, Moutonne, un peu plus de tranquillité ; ſi vous continuez vos vivacités, vous feriez certainement z'une fauſſe couche.

ISABELLE *plus vivement.*

Eh mais non, c'eſt que cela z'eſt vrai auſſi, cet animal-là me fiche malheur, quand je vous dis, grand niguedouille, que mon ch' Pere eſt plus dur qu'un Turc, c'eſt à vous de me croire ou d'y aller voir ; & tenez pour preuve de cela, écoutez une hiſtoire de lui..... Un beau jour..... *(Ici Leandre baille.)* ..... Un beau jour.....

LEANDRE *baille plus fort.*

Allons, ma petite Maman, puiſqu'il en faut paſſer par-là, voyons, écoutons votre hiſtoire.

ISABELLE *en colere.*

Voilà un pleutre bien poli ; ça écoutez-moi donc, c'eſt qu'un beau jour bon œuvre que ma ch' mere étoit prête d'accoucher de moi, & que la Garde l'avoit déja

mise dans le travail ; & comme z'elle souffroit beaucoup des mouches, elle dit comme ça à mon ch' Pere, que ce fut l'Accoucheur des Filles à Thomas qui la délivrât.

LEANDRE *ricannant.*

L'Accoucheux des Filles à Thomas.

ISABELLE *impatientée.*

Je vous dis qui demeuroit dans la rue des Filles Saint Thomas. Pardi voilà un sot enfant, je ne sçais plus où j'en suis; ah m'y voilà, elle demandoit donc st'Accoucheux-là, & mon ch' Pere n'en voulut jamais, disant avec des juremens horribles (car il ne dit jamais un mot sans jurer & sacrer), que cela n'étoit point propre qu'un Accoucheur vit z'une honnête femme en st'état-là, & que c'étoit plutôt le jeu que ce fut une femme sage ; en un mot il n'en voulut point démordre, & crac vla ma ch' Mere qui meurt en me mettant au monde ; attrape, je me souviens de cela comme si j'y étois encore.

LEANDRE.

Après ce trait-là, ma Délicieuse, je ne sçaurois mettre un mot devant l'autre, & je ferai tout ce qu'il vous plaira.

ISABELLE.

Ah voilà un bon garçon cela ; ah ça, mon cher z'Amant, vous voyez bien qu'à celle fin de cacher ma grossesse à mon Pere, à celle fin de nous épouser en plain, il faut que vous passiez près de mon ch' Pere pour Isabelle, & moi que je passe pour le Liandre.

LEANDRE.

Oh Dame, mon Rat, cela sera un peu difficile ; je ne ferai pas la fille aussi bien que vous, mon Chat.

ISABELLE.

Tout z'au contraire, vous contreferez la fille bien mieux que moi, puisque vous n'êtes point grosse que je sçache, mon cher Monsieur Liandre.

LEANDRE.

Oh non !. je n'ai rien du tout à me reprocher de ce côté-là.

ISABELLE.

Oh ça, quand vous ferez bien affublé près de mon ch' Pere comme la fille de la maison, je viendrai habillé en homme, & sous le nom de Liandre, pour demander à mon ch' Pere sa fille en mariage.

LEANDRE *ricannant.*

S'il vous l'accorde, vous ne l'irez pas chercher bien loin, Maman.

ISABELLE.

Ecoutez donc, je serai un Liandre un peu ventru; mais qu'est-ce que cela dit, il vaut mieux que mon ch' Pere trouve à Monsieur Liandre un ventre un peu gros, que de le trouver à sa fille, & qu'à cause de cela il auroit peut-être l'esprit de me croire enceinte.

LEANDRE.

Sérieusement, c'est fort bien, bien imaginé, ma Bellotte, & vous dites que vous

vous

vous habillerez en Liandre pour me demander en mariage en qualité d'Isabelle ; cela est spirituel vraiment.

ISABELLE.

Oh oui ! Et comme de tous les tems mon Pere connoît la famille & les biens de Messieurs Liandres, je suis bien sûre qu'il ne me laissera point échapper de la main un si gros parti.

LEANDRE.

Pardi, Mourette, vous me flattez, vous sçavez bien qu'il n'y a pas dequoi se récrier.

ISABELLE.

Oh ça donc, quand mon ch' Pere vous aura donné son consentement, cela vous menera tout droit à l'Eglise, & puis fouette cocher ; & puis quand z'une fois le Marieux aura lâché les gros mots, nous nous découvrirons.

LEANDRE.

Cela est ingenieux.

ISABELLE.

Oh oui, il y a de l'esprit ; & vous direz

alors que vous êtes Monſieur Liandre, & moi je dirai que je ſuis Mamſelle Iſabelle qui ſuis groſſe de vous ; & comme le mariage aura été conſommé cheux le Notaire deſſous nos noms, mon ch' Pere ne pourra plus s'en dedire.

LEANDRE.

A merveille, j'entens à préſent la fineſſe de tout cela. En ſortant, ſitôt que nous ſerons arrivés cheux nous, nous reprendrons chacun nos habits, à celle fin que ce ne ſoit pas l'homme qui accouche dans le mariage, & de ne point changer l'ancien uſage. Tout cela eſt fort bien inventé, & avec beaucoup d'eſprit certainement ma petite mere.

ISABELLE.

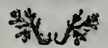
J'entens ce me ſemble un mulet dans la cour, ne ſeroit-ce point mon ch' Pere qui rentre de l'Amérique ? Je me ſauve par le jardin. Pour Dieu, mon cher z'Amant, ſongez à bien jouer votre rôle ; ne ſoyez point embarraſſé du mien, je vais me préparer

toute ſeule à le faire devant mon ch' Pere, & devant le public.

SCENE II.

LEANDRE *ſeul.*

ALlons, ſongeons à bien faire la fille de famille, & prenons garde que notre ſeſque ne traperce par à travers nos habits, comme tout cela peut z'arriver ſans miraque; penſons, & repenſons, que nous voilà, Mamſelle Iſabelle; ne jurons point, & ne lâchons point quelques fichaiſes trop ſalées, comme il m'eſt aſſez ordinaire d'habitude & à tous les Gentilshommes; mais apparemment que voilà Monſieur Caſſandre, que le bigre eſt laid.



SCENE III.

LEANDRE, GILLES, CASSANDRE.

LEANDRE *ſe jettant aux genoux de Caſſandre.*

PErmettez qu'un Gentilshomme, (*en ſe reprenant.*) ſouffrez, mon ch' Pere, que je baiſe vos genoux, & que votre chere enfant....

CASSANDRE *le relevant.*

Queux fichu chienne de cérémonie : oh pargieu viens ma fille, viens de pargieu mon enfant, embraſſes-moi.

LEANDRE *lui prenant les mains.*

Ah je ſuis plus ſpectueux, mon Pere, j'embraſſerai vos mains, s'il vous plaît ; & les larmes..... de votre fille...... de joie....... mouilleront.

CASSANDRE.

Eh non depart cinq cens diables baiſes

moi au viſage, ventrebieu c'eſt-là qu'on baiſe ſon Pere. Morbieu,

GILLES.

Allons, dépêchez-vous pere Caſſandre, baiſez, baiſez-la vite, j'entens que vous ayez fait pour la baiſer auſſi par moi-même.

(Il veut l'embraſſer.)

LEANDRE *le battant.*

Qui eſt-ce Bec blanc, mon ch'Pere, qui crois que je baiſe les garçons, & pour qui me prend-t-il, il a bien trouvé ſon homme? Ah ouiche, j'aime beaucoup ces ordures-là moi.

GILLES.

Marguienne je n'en puis plus, il ne fait tetigoi pas bon de tomber ſous ſa patte, c'eſt une épaule de mouton ſur votre reſpect.

CASSANDRE.

Corbieu, Gilles mon ami, je l'aurois t'aſſommée, ſi elle ne ſe fût point défendue; & où ſeroit donc un peu la ſageſſe morbieu?

GILLES.

Parguienne c'eſt faire une très-belle différence, que de répondre à toutes mes civilités à coups de pieds dans le ventre, il ne lui reſtera plus de politeſſe à me faire quand je ſerai ſon mari.

LEANDRE.

Comment ſon mari! Qu'eſt-ce que veux donc dire ce Mitron-là, mon ch' Pere?

CASSANDRE.

Il veut dire ce qu'il dit; Gilles que tu vois eſt mon ami, il m'a aidé à faire fortune en Amérique, en volant le Roi de concert avec moi, cela mérite récompenſe; & ſanſgieu tu as beau être ébahie, je veux que tu l'épouſes corbieu, je veux enfin qu'il devienne ton homme.

LEANDRE.

Ah! certes, mon ch' Pere, ſi vous connoiſſiez bien mon caractere depuis les pieds juſqu'à la tête, vous ne me propoſeriez point un homme: un homme! cela me fait fremir, les cheveux qui me dreſſent.

GILLES *à part.*

Tetigoi que j'aurai de plaisir, comme ça est neuf.

CASSANDRE.

Et à qui diable veux-tu que je te marie, à une fille, à un élephant ? Quand je te présente un honnête homme..... de probité..... un homme qui.....

LEANDRE.

Un homme par où, comment, pourquoi, par quel endroit voulez-vous que je prenne un homme moi. *(à part.)* Contrefaisons la fille, faisons le semblant d'avoir de la pudeur ; ah sainte Barbe! un homme, mon ch' Pere, de la délicatesse dont je suis..... à peine suis-je encore formée....., ça me tuera, mon papa. ... une jeunesse comme moi..... je n'en releverai jamais..... est-ce que vous me prenez pour un corps de fer.

CASSANDRE.

Voilà une belle pudeur de chien, voilà de belles fichues pestes de simagrées, voilà

le vrai portrait de ſa mere, tenez, les premiers jours de not' mariage, elle fit toutes ces petites mines-là; eh bien, mon gendre futur, trois ſemaines après je fus cocu, mais cocu bien correctement, avec la ſauce rien n'y manqua.

GILLES.

Parguenne, beau-pere, vous ne m'ôtez pas toute eſpérance, vous m'en faites venir l'eau à la bouche d'avance: eh mais..... votre fille pleure.

LEANDRE.

Ah, ah, ah, mon papa, me ſacrifierez-vous, ouh, ouh, ouh, ſi, hi, hi, hi, je ne me retenois, je m'évanouirois tout à cette heure, ah, ah, ah!

CASSANDRE *durement.*

Pauvretés que tout cela; corbieu rien ne m'attendris moi, je jure que tu épouſeras Gilles, morte ou vive, & reviens-en ſi tu veux, cela m'eſt fort égal morbleu.

GILLES.

La, là, doucement Patron, ne vous mettez

mettez point en colere, laissez-nous seule, je m'en vais lui faire entendre raison par la voie de la douceur, prêtez-moi seulement une demie aune d'oreille de ce cotterai, je lui dirai..... (*il lui parle à l'oreille.*)

CASSANDRE *après avoir entendu.*

Oui, oui, de par tous les diables oui.

LEANDRE *sans entendre.*

Oh pour cela non, oh pour cela non.

GILLES.

Je lui insinuerai.... (*il lui parle à l'oreille.*)

CASSANDRE.

Fort bien cela, fort bien, morbleu.

LEANDRE.

Il n'a qu'à y venir, il sera fort bien reçu.

GILLES.

Je lui montrerai.

CASSANDRE.

Cela doit faire effet.

LEANDRE.

Ah vuiche, voilà des gens qui me connoissent bien.

GILLES.

Je lui mettrai.... & lui remettrai devant les yeux....

CASSANDRE.

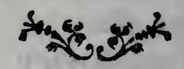
Vous ne pouvez jamais aſſez lui répéter corbleu.

GILLES.

Bref tant y a, laiſſez-moi faire, ſi je ne réuſſis point, je conſens d'être nommé Gilles le niais.

CASSANDRE.

Je vous laiſſe faire, vous avez de l'eſprit, donnez lui en corbieu, donnez lui en ſans gieu; ramenez-la à l'obéiſſance ſacrée de ſon Pere, où je me recommande à cent mille légions de diables, ſi je ne vous la conduis à coup de barres à la Paroiſſe pour vous épouſer. Je deſcends un moment dans ma cave pour me repoſer & me rafraîchir.



SCENE IV.

LEANDRE, GILLES.

LEANDRE.

OH! que je ſuis malheureuſe dans mon malheur! Qui eſt-ce qui m'a embâté d'un plat fermateur de Pere comme celui-là? Mon Dieu la vilaine drogue qu'un Pere.

GILLES.

Vous avez tort de vous plaindre de lui, Mamſelle, eſt-ce vous écorcher ſi fort, que de vouloir que je vous épouſe, moi qui ſuis tombé ſi ſubitement amoureux.

LEANDRE.

Pardi voilà un Monſieur qui eſt bien libre avec les Demoiſelles, eſt-ce qu'on parle d'amour à une fille de famille qui eſt ſeule; Colombine, ah!.... Colombine, où eſt-ce qu'eſt ma Gouvernante?

GILLES.

Mais, ma chere Demoiselle, quand l'amour donne à plein fouet dans le mariage, il n'y a point de mal à cela, parguienne le mariage n'est point un péché mortel; & quand je vous le propose...

LEANDRE.

Il me propose un péché mortel... Colombine, Colombine.... où est-ce qu'est ma Gouvernante, vîte allons la chercher.......

(Il sort par une coulisse.)

GILLES *le suivant par la même coulisse.*

Mamselle, Mamselle, écoutez, vous entendez des cornes.

LEANDRE *rentrant par une autre coulisse.*

Colombine est sortie, ah, ah! que vais-je devenir, c'est un enragé.

(Il sort par une coulisse.

GILLES *rentrant.*

Seroit-elle rentrée là-dedans.

(Il rentre par la coulisse, par laquelle Leandre est sorti, le rencontre,

ils se choquent & tombent chacun de leur côté.

Elle n'y est pas. *(en tombant)* Je suis mort.

LEANDRE.

Tant mieux, moi je n'ai rien, je suis tombé fort heureusement, je suis tombé sur le cul.

GILLES.

Ah la Mamselle, je courrois après vous pour vous. Ahi, ahi, ahi, j'ai le scorpion... pour vous faire entendre raison.

LEANDRE.

Et moi je reviens pour cela, écoutez-moi, comme je vous crois honnête homme, il faut que je vous lâche une confidence.

GILLES.

Volontiers, Mamselle, ouvrez-vous à moi que j'entre dans votre confidence.

LEANDRE.

Oh! mais ne parlez donc pas toujours, c'est qu'il est bon avant tout mon cher Monsieur, que vous sçachiez que je vous haïs à la mort.

GILLES.

Ouf, ouf, Mamſelle, vous me rendez tout ſtupefeſſe.

LEANDRE.

Paix donc, paix donc, écoutez, voilà bien le meilleur, c'eſt que ſi d'un côté je vous déteſte, il faut que je vous avoue que de l'autre côté le drôle c'eſt que je ſuis amoureuſe à la fureur d'un Gentilshomme nommé Leandre.

GILLES.

Leandre, je le connois.

LEANDRE.

Vous le connoiſſez, c'eſt un bel & bon Gentishomme.

GILLES.

Oh oui, bon Gentishomme, à telles enſeignes que je lui donnai un jour un ſoufflet en danſant enſemble aux Porcherons.

LEANDRE.

Vous en avez menti *(il lui donne un ſoufflet)* mais en tout cas le voilà rendu, donnez-lui quittance.

GILLES.

Morguienne, Mamſelle, ſçavez-vous bien que ſi vous étiez un homme, je vous... je vous ferois aſſigner.

LEANDRE *froidement.*

Je vous diſois, Monſieur, avant ce ſoufflet, que j'adorois ce Monſieur Leandre; nous avons commencé à nous faire l'amour vers la mi-ou mil ſept cens cinquante quatre Ainſi vous voyez qu'il y a près de deux ans que nous le faiſons enſemble.

GILLES.

Mais, Mamſelle, comment diable voulez-vous que j'avale ici cette confidence-là, en vérité cela n'eſt pas potable.

LEANDRE.

Avalez cela, avalez cela en galant homme, Monſieur, c'eſt-à-dire en vous prêtant le premier à faire défaire le mariage qui eſt propoſé avec vous, & en me le faiſant faire vous-même par généroſité avec Monſieur Leandre.

GILLES.

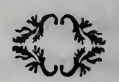
Voilà une petite proportion bien propre en vérité, Mamſelle, je n'ai qu'un mot à vous dire, je ſuis trop amoureux de vous pour cela.

LEANDRE.

Et moi, je n'ai qu'un mot à vous répondre, c'eſt que ſi vous m'épouſez, je vous jure, foi de fille d'honneur, de vous faire cornard, autrement dit cocu, c'eſt vous qui me faites lâcher la parole.

GILLES.

On ne dit point de ſaletés comme ſtella à ſon futur, je m'en vais tout conter à Monſieur votre pere, s'il ne vous tue pas dans ſa colere, je le prierai de vous défendre de me faire cocu.... & parguienne allez, allez, Mamſelle, morguienne... je vous baiſe les mains notre prétendue.



SCENE V.

LEANDRE *ſeul.*

ET moi je te baiſe... pardi quand j'y penſe j'ai été bien ſot de croire bonnement que Gilles deviendroit généreux, cela n'eſt pas comme moi Gentishomme, mais d'ailleurs je ſuis bien malheureux d'avoir autant de beauté qu'une Demoiſelle, ſans cela il ne ſeroit point devenu ſi amoureux de moi, foin de mes appas, auſſi cela devient trop fort.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE *habillée en Leandre.*

LEANDRE.

MAis qu'eſt ce jeune homme là, ah! ah! c'eſt Iſabelle déguiſée en Leandre; eh

bien ma toute bonne, ſçavez-vous les merveilles qui ſe paſſent.

ISABELLE.

Oui pardi, je ſçais tout, Gilles a tout dit à Colombine, Colombine vient de me tout dire, & de là je conclue que tout eſt fichu.

LEANDRE.

Dans cette conjoncture-ci, ſource de ma joie, vous voyez bien que ſi je ne vous épouſe point tout-à-fait, manque de bénédiction nuptiale, ce n'eſt pas de ma faute, je me ſuis prêté à tout, quoique vous ſoyez groſſe, délices de ma vie, & que je ſçache bien que notre mariage ne me fera rien voir de nouveau, c'eſt aſſez gracieux pour vous, charme de mes jours, que je ne ſois pas du tout dégouté.... &...

ISABELLE.

Ah, mon cher z'Amant, il n'eſt point queſtion de me dire ici des tendreſſes de cœur, il s'agiroit plutôt de pouvoir attendrir mon enragé de pere, je penſe l'entendre qui

monte la montée, laiſſez-moi faire une derniere tentatiſe ſur ſon eſprit, retirez-vous.

LEANDRE.

Mais ame de mon ame, ſi je reſtois pour bien parler à l'appui de la boule.

ISABELLE.

Mordi, Monſieur, retirez-vous, vous dis-je, retirez-vous.

LEANDRE.

Mais volupté de ma vie.

ISABELLE *vivement.*

Mais retirez-vous donc, retirez-vous donc, cela fait tout le malheur de ma vie ; quoi vous ne voulez pas vous retirer quand je vous en ai prié cent mille fois, en vérité c'eſt être bien incorrigible.

LEANDRE.

Là, là, point d'impatience, donnez-moi le tems, ma moutonne, & je me retire.

ISABELLE.

Il eſt bien tems à préſent, je crains,

comme le feu, que mon ch' pere ne nous ait vû ensemble; mais le voici, l'on n'a pas plutôt parlé du loup qu'on en voit la queue, allons, contrefaisons Leandre, à celle fin que mon ch' pere me marie à moi-même.

SCENE VII.

CASSANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

Monsieur Cassandre, je ne sçais si j'ai l'honneur d'être connue de vous, si vous m'avez jamais vû, la... queuque part.

CASSANDRE.

Non, Monsieur, je ne vous ai jamais vû; mais je vous trouve bien maigre pardieu.

ISABELLE.

Monsieur... les fatigues de la guerre ne laissent pas... quoique je suis cependant toujours restée à Paris... cela use.... & d'ailleurs.

CASSANDRE.

Oseroit-on vous demander de pargieu chez quel Marchand vous vous êtes fourni d'un visage aussi maigre, afin de ne pas aller dans cette boutique là.

ISABELLE.

Brisons là-dessus, Monsieur Cassandre, je suis maigre, mais je suis votre serviteur, un péché efface l'autre, voulez-vous sçavoir ce qui m'amene ici, Monsieur.

CASSANDRE.

Volontiers *(à part.)* Voyons ce qu'il y a pour le service des Trépassés. Que diable cet homme-là fait semblant de vivre, il veut me tromper.

ISABELLE.

Monsieur, il m'est revenu que vous connoissiez la famille des Leandres.

CASSANDRE.

Oh de tous les tems, Monsieur, en l'an quatre-vingt-deux, oui pardienne en quatre-vingt-deux, j'ai connu le bon homme Leandre, qui s'appelloit je crois Palentien Leandre, qui se donna les

airs de mourir d'une bonne indigeſtion comme un Chanoine, nous fimes ſon enterrement qui n'étoit point vilain pargieu, belle tenture pargieu, belle tenture, du reſte un petit convoi bien trouſſé.

ISABELLE.

Eh bien, Monſieur, en ce cas-là....

CASSANDRE.

Que je vous acheve donc, corbieu ; le Potentien avoit deux garçons qui ont été tous deux mes amis, pargieu ; l'aîné mourut en quatre-vingt treize, on ne ſçait point trop de quoi, il y avoit de la galanterie à tout cela, on prétendoit qu'il s'étoit battu pour une fille ; mais que diable il étoit Marguillier dès quatre-vingt ſeize, un homme en Charge.

ISABELLE.

Puiſque vous les connoiſſez ſi bien, Monſieur, je...

CASSANDRE.

Attendez-donc, qu'eſt-ce qui vous preſſe pardienne, le cadet qui s'appelloit... oui, qui s'appelloit Ignace Leandre, ſe maria

en quatre-vingt-quatorze. Attendez, attendez... je ne me ſouviens plus du nom de ſa femme... Mamſelle...

ISABELLE.

Cela ne fait en rien, à ce que je veux vous dire.

CASSANDRE.

Pardonnez-moi corbieu, & ça fait tout, c'eſt que j'ai beaucoup connu ſa femme qui étoit fille d'un bon Peintre, d'un Peintre à l'huile; écoutez donc corbieu, c'eſt qu'un beau jour nous penſâmes y être pris, nous entendîmes frapper à la porte, que nous avions pargieu fermée au verrouil de peur d'être pincés, c'étoit la ſervante, car ils ont toujours eu une ſervante, ç'a toujours été une fort bonne maiſon que celle-là.

ISABELLE.

Dès que vous connoiſſez ſi bien les Meſſieurs Leandre, je vous dirai donc, Monſieur, ſans tant tergiverſer au tour du pot, que je vous viens demander Mamſelle votre fille en mariage, pour le fils de cet Ignace Leandre.

CASSANDRE.

Ah parſangieu, Monſieur, vous me faites mourir de chagrin, la famille & les biens de Meſſieurs Leandre me convenoient extrêmement, je les regarde tous comme mes enfans, j'étois ſi fort ami de leur mere, que....

ISABELLE.

Eh bien, Monſieur.

CASSANDRE.

Eh bien; j'ai promis ma diable de fille à un autre, ils n'y perdent pas grand choſe au reſte, car dans le vrai ma fille eſt une aſſez ſotte bête, je ne ſçai ſi vous ne la connoiſſez pas.

ISABELLE.

Ah, Monſieur Caſſandre, ſera-t'il en vous de tenir parole, & ne ſerez-vous point touché d'attendriſſement en voyant à vos pieds le pauvre enfant de cette Ignace Leandre, dont vous aviez tant de reſpect pour la mere.

CASSANDRE,

CASSANDRE.

Comment, ventregieu, c'eſt vous qui êtes ce Leandre.

ISABELLE.

Oui, mon ch' pere, c'eſt moi qui le ſuis, c'eſt moi qui adore Mamſelle votre fille, oui mon ch' pere, oui mon ch' pere... (*à part.*) je m'embarbouille.

CASSANDRE.

Alte-là d'abord, je ne ſçaurois devenir votre pere, ſi je le ſuis d'ailleurs je n'en ſçais rien, ce que je ſçais bien pargieu, c'eſt que j'ai donné ma parole, & que cent diables ne me la feroient point retracter ; mais d'un autre côté corbieu, vous êtes pâle, maigre, blaſphême, avec cela un ventre exhorbitant ; pour tout l'or du monde, je ne voudrois point d'un gendre hydropique, un hydropique corbieu ; ſçavez-vous que c'eſt ma bête d'averſion.

ISABELLE.

Mais mon cher Monſieur, ſi ce n'étoit que le ventre qui vous embaraſſât dans ce

mariage là, il y a des remedes à tout hors à la mort.

CASSANDRE.

Au diable Monſieur, au diable, votre grand pere & votre pere n'étoient pas faits comme cela au moins, & puis tétudieu j'ai donné ma parole; mais voyez-vous, indépendamment de cela, votre ventre ſeul eſt rebutant, ce n'eſt pas là le ventre d'un futur époux au moins, croyez-moi.

ISABELLE.

Mais Monſieur, mon très-cher Monſieur, on n'a jamais rompu un mariage pour cela; & puis d'ailleurs ſi je vous le fais applattir avant qu'il ſoit deux mois (*à part*) pardi je ſuis à la fin de mon huit, voilà que j'entre dans mon neuf.

CASSANDRE.

Fichaiſés de tout cela, Monſieur, fichaiſés avec votre ventre, allons donc, on diroit dans le quartier que ce ſeroit vous qui accoucheriez pour ma fille, cela ne me conviendroit pargieu point, je veux ſanſgieu

que tout ſe paſſe dans les régles, je prétens & j'entens ventrebleu que ma fille accouche par elle même.

ISABELLE.

Mais ce ſera votre fille qui accouchera; ne vous en mettez point en peine, je vous en donne ma parole mon doux Monſieur, &...

CASSANDRE.

Mais mon petit Monſieur, je ne veux plus rien entendre, finiſſons morbieu, finiſſons, vous m'avez demandé ma fille, je vous la refuſe net, vous commencez à m'importuner, paſſez-moi la porte, car afin que vous le ſçachiez, quoique vous ſoyez le fils de mon meilleur ami; ſi vous dites encore une ſillabe, je vous jette par les fenêtres.

(Iſabelle le ſalue & ſort.)

Oh ça je ſuis ſans façon comme vous voyez, je ne vous reconduits point.



SCENE VIII.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

PArgieu cet homme-là, c'eſt comme dit l'autre, *ventrem omnipotentem.*

GILLES *avec vivacité.*

Ah, ſçachez Monſieur Caſſandre, ſans vous l'allonger.

CASSANDRE *l'interrompant.*

Apprens Gilles, mon ami, pour te le couper court...

GILLES *l'interrompant.*

Que pendant votre abſence j'ai fait à votre fille...

CASSANDRE *l'interrompant.*

Que pendant que tu n'y étois pas on m'a voulu mettre...

GILLES *l'interrompant.*

Des propoſitions de mariage, mais elle s'eſt fourée.

CASSANDRE *l'interrompant.*

Dedans l'embarras, c'eſt un certain Leandre qui a un gros...

GILLES *l'interrompant.*

Dans l'eſprit d'épouſer un Monſieur Leandre qui lui a déja fait...

CASSANDRE *l'interrompant.*

Un gros ventre qui empêcheroit que...

GILLES *l'interrompant.*

L'amour depuis deux ans; mais j'ai eu beau en douceur lui couler...

CASSANDRE *l'interrompant.*

Cet hydrolique ne vint jamais à bout d'entrer....

GILLES.

Que je m'en plaindrois à vous ; mais écoutez-moi.

CASSANDRE.

Dans ma famille, mais de par tous les diables entendez-moi.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Très-volontiers, très-volontiers.

[*Un moment de ſilence.*]

ENSEMBLE.

Ne parlons pas tous deux enſemble.

(Un moment de ſilence.)

ENSEMBLE.

C'eſt bien dit, parlons l'un après l'autre.

[Un moment de ſilence.]

ENSEMBLE.

C'eſt le moyen de s'entendre parfaitement.

CASSANDRE.

Quoique nous ayons tous deux parlé en même-tems, je t'ai pourtant pardieu fort bien entendu.

GILLES.

Et moi, Monſieur, je vous ai entendu fort bien.

CASSANDRE.

En ce cas-là, ventre-de-bouc, Gilles mon ami, jures moi le ſerment de n'épouſer jamais que ma fille, & moi je te jure de te la donner à toi directement ou indirectement.

GILLES.

Parguienne, Monſieur, vous ne jurerez

pas cela tout ſeul, je jure moi comme un poſſédé, comme un chartier, comme un Payen, je jure pourtant ce qu'on peut jurer au monde, je jure par a. par b. par f. par toutes les lettres de l'alphabet, de n'épouſer jamais d'autre perſonne de quel ſexe qu'elle ſoit, que la perſonne de Cunegonde Iſabelle, fille unique de Monſieur Martin Caſſandre.

CASSANDRE.

C'eſt bien juré, morbieu, je ſuis très-content de cela, tes ſermens m'ont fait venir la chair de poule, & ſi je jure comme un autre.



SCENE IX.

CASSANDRE, LEANDRE, GILLES.

LEANDRE *un mouchoir à la main.*

CIel! ô Ciel! ne pourrai-je émouvoir & branler la tendresse d'un pere paternelle. Je vous conjure mon cher pere, de ne me point violer dessus ma volonté: quand à l'égard du mariage de Gilles, faites-moi plutôt, Monsieur, embrasser un Convent.

CASSANDRE *en fureur.*

Un Convent ventrebieu, infâme, toi grande prostituée, un Convent. Il faut que je t'assomme...

(Il tombe en voulant lui donner un coup de canne.

GILLES *l'aidant à se relever.*

Un Convent, qu'allez-vous aussi lui proposer, Mamselle, ignorez-vous que dans

son

ſon voyage de l'Amérique, votre pere eſt devenu Hérétique tout comme une Huguenotte.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE *en femme avec les mêmes habits que Leandre.*

Et les précédens Acteurs.

ISABELLE *ſe jettant aux pieds de Caſſandre.*

AH, mon ch' Pere, très-ch' Pere, il ne ſert plus à rien de vous le diſſimuler.

LEANDRE *ſe mettant de l'autre côté aux genoux de Caſſandre.*

Une deuxieme fois, quand vous devriez me battre, m'écraſer mes os, & me renvoyer *ad patres*....

CASSANDRE *les regardant tous deux, & laiſſant tomber ſes mains & ſa canne de ſurpriſe.*

Que vois-je, grand Dieu, que vois-je !

GILLES, LEANDRE & ISABELLE *enſemble.*

Vous voyez..... vous voyez.

CASSANDRE *en frayeur.*

Ah teſte ! ah mort ! ah ventre ! ah ſang ! *(Se mordant.)* Allons, prenons ſur nous, ne tuons perſonne ; mais, hola Colombine, qu'on m'aille chercher un bon Commiſſaire qui ſçache donner la queſtion, pour la faire avaller à celle qu'a l'inſolence d'être ma ſeconde fille, tandis que je n'en ai jamais eu qu'une qui eſt unique.

ISABELLE.

Ah de grace, mon ch' Pere, écoutez-moi.

CASSANDRE *les regardant tous deux, dit d'un ton tragique.*

Oh Ciel ! oh double Ciel ! Dieux ! ô

Dieux! grands Dieux! justes Dieux! comment deviner laquelle est ma véritable fille, comment démêler mon sang.

GILLES *montrant Leandre.*

Ne voyez-vous pas bien que voilà votre fille, celle-ci est un soldat aux Gardes déguisée.

ISABELLE *ménaçant Gilles.*

Sçais-tu bien croquant que... (*à Cassandre*) souffrez un moment mon ch' pere, que...

CASSANDRE *à Isabelle.*

Retires-toi impure, ce n'est point en ta faveur que la nature me parle.

[*Se tournant vers Leandre.*]

Le sang s'explique plutôt pour...

LEANDRE.

Eh; mais il faut que vous appreniez que je ne suis pas...

ISABELLE.

Eh ; mais apprenez, apprenez que je ſuis...

GILLES *l'interrompant.*

Eh ; mais il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LEANDRE & *les trois autres Acteurs, parlent & diſent chacun leur couplet en même-tems.*

Monſieur, c'étoit la veille de Saint Roch & de ſon chien.

ISABELLE.

Oui c'étoit le jour de la Conſomtion.

GILLES.

Queux tiſſus de menſonges & de fauſſetés.

CASSANDRE.

Colombine m'a-t'elle été chercher un Commiſſaire ; morbieu allons donc un Commiſſaire.

ISABELLE.

Expédié avant qu'il arrive, écoutez-moi

mon ch' pere, ou je vous tuerai, j'en passerai ma fantaisie.

GILLES *empêchant Cassandre de battre Isabelle.*

Tout doux, pere Cassandre, morguienne écoutons-là pour rire, nous la ferons toujours bien pendre & écarteler après, nous avons du tems devant nous.

CASSANDRE *en fureur.*

Eh bien de l'entendre, qu'est-ce que cela produira corbieu ?

ISABELLE *avec plus de fureur.*

Eh corbieu mon pere, cent fois corbieu cela produira que vous sçaurez que je suis votre fille, que je me déclare grosse des œuvres de votre autre fille.

CASSANDRE.

De mon autre fille.

ISABELLE.

Eh oui corbieu, de votre autre fille qui n'est qu'un garçon déguisé qui se nomme l'Ignace de Leandre.

CASSANDRE *en fureur.*

Cent diables ; comment ſe peut-il ?

Pendant qu'Iſabelle parle à Caſſandre, il eſt tourné de ſon côté, ce qui donne le tems à Leandre de quitter ſon habit de femme, & de paroître au naturel, telle qu'étoit Iſabelle en ſe traveſtiſſant, de ſorte que Caſſandre ſe retournant, & voyant Leandre, dit.

Cent diables il ſe peut.

GILLES *regardant Leandre.*

Terre, mer, air, j'aurois été amoureux d'un garçon ; quel inſecte.

LEANDRE.

Eh bien, Monſieur, voilà l'énigme, je ſuis Leandre, vous me connoiſſez, Mamſelle votre fille me connoît, & je la connois auſſi moi, puiſqu'elle eſt auſſi groſſe de moi ; tout cela fait que cela fait un état dans lequel on ne refuſe gueres ſa fille en mariage... ainſi ma demande...

CASSANDRE.

Eh bien moi, Monſieur, en attendant que je la tue, je vous la refuſe morbieu.

LEANDRE.

Comment Monſieur.

ISABELLE.

Comment mon pere.

CASSANDRE.

Ecoutez Gilles mon ami; ſi je n'aſſomme pas cette impudique là, c'eſt que j'en veux faire votre femme; ce n'eſt pas par rapport z'à ſon fruit au moins.

GILLES.

Ah tuez-là ſans façon, Monſieur, que je ne vous gêne point dans ce fait-là, moi je n'y prens ni n'y mets.

LEANDRE.

Je le crois bien.

ISABELLE.

Apparemment.

CASSANDRE.

Je le sçais bien, mais je vous ai juré que vous épouseriez ma fille, corbieu je suis homme d'honneur, grosse ou non, vous l'épouserez.

GILLES.

Ecoutez la raison, pere Cassandre, je ne suis point niais, depuis que je vois que Mamselle votre fille est grosse, dame il me vient de terribles soupçons sur sa sagesse, & je ne l'épouserai pas.

CASSANDRE.

Par la sangieu vous l'épouserez, ou vous serez un malhonnête homme, vous avez parbieu juré.

GILLES.

Eh bien je déjure.

CASSANDRE.

Comment, morbieu, comment ventre-

bieu ; mais c'eſt être un coquin de parjureux.

GILLES *lui criant aux oreilles.*

Mais la groſſeſſe, la groſſeſſe... que diable, quand on vous met le nez deſſus...... deſſus mes raiſons.

CASSANDRE.

Vos raiſons ſont plattes comme l'épée de Charlemagne ; morbieu n'épouſeriez-vous pas bien une veuve qui ſeroit demeurée enceinte d'une apoſthume.

GILLES.

Mais il y a bien de la différence, une fille n'eſt pas dans l'obligation d'être groſſe comme une veuve.

LEANDRE.

Je crois que cela eſt vrai.

ISABELLE.

Pardi cela eſt bien ſenſible.

CASSANDRE.

Voilà de beaux chiens de raiſonnemens; eſt-ce que tant qu'Iſabelle a été fille, elle a eu aucun compte à vous rendre de ſes actions, morbieu elle auroit été groſſe douze fois par jour, que vous n'aviez rien à y voir.

GILLES.

Je conviens de cela; mais imaginez donc que c'eſt ma ſeule répugnance d'épouſer une groſſeſſe la premiere nuit de mes nôces.

LEANDRE.

C'eſt avoir du cœur.

ISABELLE.

C'eſt avoir de l'eſprit.

CASSANDRE.

Eh bien corbieu ne l'épouſez qu'après ſes couches.

GILLES.

Ma foi pere, touchez là-dedans j'aime mieux n'être jamais cocu, que de l'épouser.

ISABELLE.

C'eſt un honnête homme, il tient bon.

CASSANDRE.

Retires-toi donc coquin, à qui une bagatelle de minutie fait briſer les ſerments les plus authentiques ; ne parois jamais devant mes yeux, vous Leandre épouſez ma fille ; pour vous punir je vous donne ſon conſentement & ma malédiction morbieu, mais vous n'aurez que cela de dot...

Il ſort.

ISABELLE.

Allons tâchez de l'appaiſer pour le faire cracher au baſſin, avant de paſſer notre mariage en face du Notaire.

LEANDRE.

Venez ma céleste, venez, je ne me soucie gueres de son bien, j'ai toujours au-dessus de ma tête deux bonnes cent livres de rentes viageres qui ne sçauroient manquer à nos enfans.

FIN.

LE MAUVAIS EXEMPLE.

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

Madame GILLES.



LE MAUVAIS EXEMPLE.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

GILLES, Madame GILLES.

GILLES.

JE ne fus pas plutôt marié que j'eus une femme. N'eſt-ce pas vrai, not' Minagere ?

Madame GILLES.

Que ç'a eſt drôle ! eſt-ce que je n'eus pas un homme, moi ?

GILLES.

Ah oui : mais ça n'eſt bien drôle qu'au commencement, n'eſt-ce pas ?

Madame GILLES.

Fi donc, que cela eſt vilain, tu penſes toujours à la gaudriole.

GILLES.

Quelle bête eſt-ce ça, Madame Gilles, que la gaudriole ?

Madame GILLES.

Voyez le grand benêt, qui fait les choſes ſans le ſçavoir. Mais je commence à m'appercevoir que tu te négliges à mon endroit ; je t'aſſure que je te ferai marcher droit.

GILLES.

Oh dame, je vaîs droit tant que je puis ; quand je boite, pardienne, ce n'eſt pas ma faute. Mais not' Minagere, à propos, je n'y penſois pas, vous le prenez bien haut, ſçavez-vous bien que la quenouille va mal, quand la barbe n'a pas le deſſus.

Madame GILLES.

Ah oui, ta barbe, je t'en réponds; ce que tu dis n'eſt pas toujours vrai. Mais dans les affaires de la vie, il y feroit beau voir; eſt-ce que la jupe ne vaut pas mieux que la culotte? demande plutôt à ces Meſſieurs.

GILLES.

Il y en a peut-être d'uns & d'autres, mais enfin dans la culotte eſt la force, la culotte a toujours le deſſus.

Madame GILLES.

Je te dis moi que ſous la jupe eſt la force, & que toi ni d'autres ne lui donneront jamais ſon reſte.

GILLES.

Il faut convenir, Madame Gilles, que vous avez un joli bec.

Madame GILLES.

Pour ç'a oui, je l'ai meilleur que toi.

GILLES.

Pardienne, ç'a eſt drôle, je ne puis m'empêcher d'en rire; elle appelle un bec....

ah, ah, ha, c'eſt, comme dit l'autre qui diſoit à l'autre, voyez l'inſolent, qui appelle la quille de mon pere un bec. Ah, ah....

Madame GILLES *lui arrachant ſon jerome.*

Ah! je t'apprendrai à rire. (*elle le frappe.*)

GILLLES.

Madame Gilles, vous me faites tort, vous prenez mon droit, je ſoutiens que c'eſt à moi qu'il appartient de battre dans le ménage.

Madame GILLES.

Tu vois bien que c'eſt à toi qu'il appartient d'être battu. Prends garde tant ſeulement à ce que tu diras. Vois moi tenir ce Jerôme, vois comme je m'en aide ; eſt-il trop gros pour ma main ?

GILLES *criant.*

Ah, ah, ce n'eſt pas ç'a que j'y voudrois voir.

Madame GILLES.

Eh bien ! la jupe eſt-elle la plus forte à ſtheure ?

GILLES.

Pardienne oui, quand alle eſt accompagné d'un gros jerôme.

Madame GILLES.

Je te dis qu'elle l'eſt toujours. (*elle le frappe.*)

GILLES.

Au feu, au feu.

Madame GILLES.

Pourquoi cries-tu au feu ?

GILLES.

C'eſt pour qu'on vienne plus vîte. Au feu, au feu.



SCENE II.

CASSANDRE, GILLES, Madame GILLES.

CASSANDRE.

QU'eſt-ce donc, mes enfans, qu'eſt-ce qui brule ?

GILLES.

Pardienne, not' Maître, c'eſt moi qu'on bat.

CASSANDRE.

Ah ! ce n'eſt rien ; ce ſont petites privautés d'amour, qui font la paix d'un heureux mariage.

GILLES.

Pardienne, voilà de drôles de pets. J'en fais qui ne font pas tant de mal que ç'a.

CASSANDRE.

Va, mon ami, quand tu feras plus ſage, tu connoîtras la ſageſſe, voici cinq ſols &

demi de monnoye pour m'aller acheter...... mais non, je consens de t'en faire un présent en pur don pour aller boire à ma santé.

GILLES.

Pardienne, c'est mieux dit que ce que vous contez ordinairement. Allez, laissez-moi faire, je vais faire une bonne comparaison avec une pinte de vin.

CASSANDRE.

Eh bien oui, va te rafraîchir : & moi je vais pendant ce tems faire ta paix.

GILLES.

Oh petez tant qu'il vous plaira ; mais je n'entends pas que vous petiez pour moi.

CASSANDRE.

Tien, prends ton jerôme.

GILLES.

Mordienne, je n'en veux point, il m'a battu..... Eh bien si fait, donnes-le, not' minagere, il me servira peut-être à prendre ma revanche. (*il sort.*)

CASSANDRE.

Vous voyez, ma mignonne, comment l'amour rend libéral.

GILLES *revenant.*

Eh, not' Maître ?

CASSANDRE.

Plaît-il ?

GILLES.

Boirai-je du vin ?

CASSANDRE.

Eh pourquoi non ? ç'a eſt fort du vin, ç'a réjouit le cœur.

GILLES.

C'eſt que ſi je buvois de la bierre, j'en boirois davantage pour vot' argent.

CASSANDRE.

Eh mais la bierre eſt bonne, ç'a rafraîchit, & n'eſt pas ſi cher.

GILLES.

Du vin, de la bierre, &c. [*à volonté.*]

SCENE III.

CASSANDRE, Madame GILLES.

CASSANDRE.

ENfin donc le voilà parti, mais ce n'eſt pas ſans peine.

Madame GILLES.

Ces vilains hommes ſont comme ç'a toujours ſur la boiſſon, au lieu de leur femme.

CASSANDRE.

Vous voyez, ma pouponne, tout ce qu'il m'en coûte pour le faire partir.

Madame GILLES.

S'il pouvoit s'en aller pour ne pas revenir, dame, ce ſeroit ç'a qui ſeroit bon ; car voyez-vous, Monſieur Caſſandre, ç'a eſt bien incommode un mari.

CASSANDRE.

Oui, d'une incommodité certainement incommodante, & ſur-tout un manan comme

celui-là, qui maltraite toujours ſa petite femme.

Madame GILLES.

Hélas ! vous avez vu vous-même à quelles extrêmités je ſuis contrainte avec lui, je crois que ſi je ne l'avois battu, moi à qui on a donné pour ſurnom de Guerre, *la Douceur*, je crois, mon cher Monſieur Caſſandre, qu'il m'auroit aſſommé.

CASSANDRE.

Allez, mon adorable, vous êtes charmante, & je ne connois point de douceur plus douce que la vôtre.

Madame GILLES.

Si je ne vous avois pas pour me conſoler dans mon affliction, je ne ſçais ce que je ne deviendrois pas, mais vous m'en empêchez.

CASSANDRE.

C'eſt vous qui me rendez les jours de ma vie d'un bonheur enchanté. Le petit trognon !

Madame

Madame GILLES.

Faites donc queuque choſe pour moi, Monſieur Caſſandre.

CASSANDRE.

Eh oui, mon adorable, ſois perſuadée que je le ferai tant que je pourrai. Par exemple, je vais bien vîte chercher quatre livres dix ſols qui me ſont dues bien légitimement par un de mes comperes, & je reviens au plutôt profiter de l'abſence de Gilles, & te carreſſer, te baiſer, te....

Madame GILLES.

Allez, allez, mon bon Monſieur, mais n'oubliez pas d'apporter en revenant, une quarte de bierre, & des échaudés ; car vous ſçavez bien qu'il faut toujours baffrer, & qu'après la panſe vient la danſe.

CASSANDRE.

J'y cours, ma toute charmante.

SCENE IV.

Madame GILLES *seule.*

LE vieux fou avec sa bierre ! ce n'est pardienne pas celle-là qu'il lui faudroit, je n'en peux pas tirer grand' chose, j'en conviens, mais c'est toujours un amoureux en attendant mieux. Comment donc ! le voilà déja de retour ? il vient ici ? à qui diable en a-t-il ?

SCENE V.

CASSANDRE, ISABELLE, Madame GILLES.

CASSANDRE *à Isabelle.*

JE veux sçavoir où vous alliez comme ç'a toute seule ?

ISABELLE.

Hélas, mon cher papa, j'allois faire un tour sur le Boulevard.

CASSANDRE.

Faites-le dans vot' chambre. Vraiment! c'eſt bien là le promenoir d'une fille toute ſeule.

ISABELLE.

Je vous aſſure qu'il z'y en a beaucoup, & de fort agriables ; mais ſi vous ne voulez pas que j'y aille, vous n'avez rien tant qu'à dire, & je ne vous quitterai pas toute la journée.

(*Elle regarde Madame Gilles.*)

CASSANDRE.

Je ne dis pas cela. Il faut bien qu'une fille ait un peu de liberté : ſans cela, le diable a bien de la malice.

ISABELLE.

Ah, mon papa, je ne ſçais point de malice. Comment cela eſt-il fait de la malice? c'eſt-il bien gros, c'eſt-il bien long?

CASSANDRE.

Voilà qui eſt véritablement admirable.

Attends, la malice, c'eſt.... mais je ſuis bien bon. Ce n'eſt point z'à moi à te le montrer, c'eſt à moi tout au contraire à te conſeiller de garder ton honneur.

ISABELLE.

Eſt-ce qu'on le peut emporter, mon papa?

CASSANDRE.

Voilà certes une petite fille plus embarraſſante avec ces queſtions, que tout ce que je connois d'embarraſſant. Que l'on ſe taiſe, & que l'on ſoit ſage comme moi.

ISABELLE.

Je n'y manquerai pas, mon papa, & je tâcherai de vous imiter.

CASSANDRE.

Vous ferez fort bien; autrement.... je ſors, & quand je reviendrai, que je ne vous trouve pas ici.

ISABELLE.

Oui, mon papa, irai-je ſur le Boulevard?

CASSANDRE.

Oui, oui, c'eſt fort bien fait. C'eſt aujourd'hui le beau jour, tu y verras la fille à Madame Grate-cul la Revendeuſe, qui a un équipage fait par Lancry, le plus brillant du monde. La femme de M. Pillardin, Procureur, qui joue le rôle de petite Ducheſſe avec ſon Clerc, à qui elle a fait mettre un plumet pour qu'il aye l'air d'un Marquis, & tout le beau monde qui revient des Porcherons, c'a eſt gaillard, ç'a divertit. Ma foi ç'a fait une promenade bien compoſée.

SCENE VI.

ISABELLE *ſeule.*

DItes-moi ma penſée, ce que fait à préſent mon cher Liandre au jour d'aujourd'hui qu'il n'eſt point ici, je ſuis comme une branche ſans l'oiſeau deſſus. Que ferai-je ſur le Boulevard, où tous les autres ſont deux à deux ? J'y ferai toute ſeule, & je

ne me laisserois pas raccrocher par un Prince quand il voudroit me mener en Fiacre au bois de Boulogne ; car jamais je n'ai z'eu d'Amant qui fût tant à mon gré que stui-là. Stapendant il est bien long-tems dehors, quatre jours me sont aussi longs comme des jours sans pain, & z'une fille est z'un corps sans ame, quand elle n'a pas son Monsieur. Ah, que je voudrois bien faire comme Monsieur Cassandre me l'a dit, il ne m'envoye promener que pour demeurer avec not' servante, & pour travailler au bonet de Monsieur Gilles. Il s'imagine, le bon homme, que je ne vois pas plus long que son nez, je lui en veux donner z'un pied, & demeurer pour le faire z'endever. Mais on dit qu'il faut laisser faire le monde en paix. Allons donc me promener, dame, il est bien triste aussi de le faire tout seule. Mais peut-être trouverai-je mon cher Liandre ; il aime la bonne compagnie, & elle se trouve au Boulevard.

SCENE VII.

ISABELLE, Madame GILLES.

Madame GILLES.

ENfin, ma chere Maîtreſſe, le vieux penard eſt donc détalé, & je vous ai laiſſé tout le tems de ruminer z'à part vous, vot' amour.

ISABELLE.

Je te puis t'aſſurer que j'aurois tué z'un Mercier pour un peigne, tant il m'a z'ennuyé, en me ſarmonant de la maniere. Mais que veux-tu ? Quand z'une fille z'eſt ſage, il faut bien qu'elle broute où elle eſt liée.

Madame GILLES.

Ce n'eſt que trop vrai, ſans cela je parie bien que vous iriez drès tout à ſtheure par-delà Senlis.

ISABELLE.

J'irois de bon cœur chercher mon ado-

dorable Monſieur Liandre, & quand nous devrions coucher dans les bleds, j'en ſerois toujours bien contente, car c'eſt la belle ſaiſon pour ç'a.

Madame GILLES.

Mais eſt-il là pour un grand tems ?

ISABELLE.

Il y eſt allé pour demander au Roi de l'emploi, mais je n'entends rien à toutes ces fichaiſes là, & je m'ennuye de ne point avoir mon Amant.

Madame GILLES.

Voulez-vous, pendant qu'il n'y eſt pas, que je faſſe comme il feroit ?

ISABELLE.

A ce qui z'eſt de moi, je n'aime point ce qui eſt incivil, & rien n'eſt ſi mal poli que deux femmes qui ſe reluquent.

Madame GILLES.

Je ne prétends pardi pas vous rien faire,

je voudrois tant ſeulement pour vous diſſiper vot' ennui, vous parler un moment comme ſi c'étoit Monſieur Liandre, & jouer, comme on fait la Comédie, ç'a nous déſennuira peut-être; car des femmes ſeules, quoique d'autres en diſent, ç'a n'eſt pas trop amuſant.

ISABELLE.

Eh bien, voyons ç'a.

Madame GILLES.

Dame, je n'ai rien à vous montrer. Mais écoutez toujours. Eh bien, ma charmante, comment ç'a va-t-il?

ISABELLE.

Fort bien, mon cher Liandre, quand vous m'aurez conſolée de vot' chere abſence.

Madame GILLES.

C'eſt ce que nous verrons tout à ſtheure. (*Elle fait ſemblant de raper ſous ſon tablier.*) Mon adorable, en voulez-vous?

ISABELLE *levant le tablier.*

Oui, quoi, bon! ce n'eſt que du tabac;

Madame GILLES.

Je ne vous montre que ce bout là, parce que les paſſans m'empêchent de vous faire autant d'amitié que je ferois s'il étoit nuit.

ISABELLE.

C'eſt qu'il y a long-tems, mon cher Liandre, que vous me manquez : & vot' voyage s'eſt-il bien porté ?

Madame GILLES.

Fort bien. Stapendant, ma chere z'Iſabelle, ma penſée a été toujours droite z'à votre intention, & je ſentois une dureté bien dure ſi éloigné de vous, & de ne pouvoir vous dire à genoux, que vous êtes une z'Iſabelle comme il n'y en a point.... Laiſſez-moi vous baiſer.

ISABELLE.

Fort peu de ç'a, s'il vous plaît, vous iriez m'échauffer la tête, & puis ce ne ſeroit toujours qu'une femme. O, mon cher Liandre, que n'eſt-ce vous qui me parlez

de la maniere, comme je vous embrasserois.

(*Elle embrasse Madame Gilles.*)

Madame GILLES.

Fort peu de ça, s'il vous plaît, vous iriez m'échauffer la tête, & puis ce ne seroit toujours qu'une femme.

ISABELLE.

Ah vraiment, tu as bien de la raison : mais c'est que l'emportement m'emporte, & tu fais si justement comme lui. Mais ne crains point que je m'y fie, car je n'aime pas ç'a comme ç'a, ç'a est si plat, & j'ai toujours en tête la différence qu'il y a d'une cornette z'à un chapeau.

Madame GILLES.

Pardi je le crois bien, mais à propos de ç'a, vous en coulez de bonnes avec not' Monsieur Cassandre.

ISABELLE.

Ne veux-tu pas que je lui dise de quoi z'il retourne, il m'empêcheroit peut-être de

mettre les enjeux, & pis je vois à part moi comment tu en donnes à garder à Gilles, comme ç'a je mets tout à profit, & je pourrai faire de même à mon cher Liandre, quand z'il ſera mon mari.

Madame GILLES.

Ah dame, pour un mari, comment pourroit-on faire, ſi l'on ne l'y donnoit du galbanum. Il faudroit n'entendre pas le jar.

ISABELLE.

Mais quoi! je m'amuſe ici à la moutarde. Il eſt vrai que ce ſera toujours de même pour moi dans l'abſence de mon cher Liandre. Mon pere va venir, il ne faut pas qu'il me trouve ici. Adieu.

Madame GILLES.

Adieu, not' Maîtreſſe, je boirai un coup à vot' ſanté; mais je crains bien que Monſieur Caſſandre ne puiſſe aller à la pinte, & il faudra me contenter de la chopine.

ISABELLE.

Tu z'es plus heureux qu'un enfant légitime

de boire comme ç'a avec un homme qui t'en veut : ç'a me fait venir l'eau z'à la bouche, & je m'en vais à ſtintention là toute ſeule amuſer ma triſteſſe.

SCENE VIII.

Madame GILLES *ſeule.*

VLà ce qu'on appelle une fille ; dame, ç'a vous eſt ſage, ç'a vous a mis ſon affection z'à z'une perſonne, ç'a n'entreroit pas dans un Cabaret avec un autre quand il voudroit faire un écot d'un écu ; mais patience, ç'a eſt jeune, ç'a ſe corrigera, la vie du monde lui dira comme il faut faire. Mais voici mon vieil amoureux.



SCENE IX.

Madame GILLES, CASSANDRE.

(Caſſandre porte de la bierre & des échaudés dans ſon mouchoir.)

CASSANDRE.

MA fille eſt-elle partie, ma charmante z'amour ?

Madame GILLES.

Oui, Monſieur, elle s'en eſt allée ſe promener ?

CASSANDRE.

Elle a bien fait : car, voyez-vous, il ne faut pas faire de certaines choſes devant la jeuneſſe, ç'a leur apprendroit bien vîte....

Madame GILLES.

Ah! Monſieur, je crois qu'Iſabelle verroit tout ſans rien apprendre, elle eſt ſi ſage, cet enfant là. C'eſt ce que je diſois à part moi.

CASSANDRE.

Ah pour ç'a oui, elle eſt auſſi ſage que feue ſa mere, mais auſſi je vous l'ai élevée.... Ah ç'a, c'eſt aſſez parler d'autres choſes: vous voyez, mon adorable, que j'ai tout mis par écuelles, & que mes libéralités pleines de largeſſes, nous donnent queuques momens d'une liberté bien libres. Commencerons-nous par boire ?

Madame GILLES.

J'en ſuis d'avis, car le tems eſt aujourd'hui ſalé.

CASSANDRE.

Vous avez toujours comme ç'a le mot pour rire. Je m'en vais tirer.

Madame GILLES.

Oui, cette table, n'eſt-ce pas ? & puis z'après nous irons dans la maiſon, nous fermerons la porte, & nous ſerons comme des Papes Colas.

Ils ſe mettent à table, & boivent. Caſſandre embraſſent Madame Gilles.

SCENE X.

CASSANDRE, Madame GILLES, GILLES.

GILLES.

AH pardienne cela va bien, à vot' aiſe, mais je vois bien qu'il faut vous ſéparer, vous êtes trop mal enſemble. Allons, allons, maître Jerôme, ma revanche.

(Il les frappe tous deux.)

CASSANDRE.

Aye, aye.

(Quand Gilles a bien battu, il boit un coup, & s'évente.)

Madame GILLES.

Mon cher mari, je vous demande pardon, vous avez tort.

GILLES.

Ah ç'a, Monſieur, mon congé & mes gages.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Comment tes gages ? je viens de te les payer.

GILLES.

Quoi ! ce ſont là mes gages ? Oh pardienne, je vais mettre vot' maiſon ſur le grand pied. [*Il le frappe encore.*)

CASSANDRE.

Eh bien, comptons.

GILLES.

Dame, je les ai donnés ſans compter : recommençons donc.

CASSANDRE.

Eh non de par le diable qui te fracaſſe, combien veux-tu d'argent ?

GILLES.

Je veux cent ſols.

CASSANDRE.

Comment cent ſols ! il n'y pas huit jours que je t'ai pris à mon ſervice, & cent ſols ſont au moins les gages de trois mois. Mais

faisons mieux, veux-tu quinze sols ? nous n'avons point fait de marché.

GILLES.

Comment quinze sols! par la jarnichou.

Madame GILLES.

Eh, mon cher mari!

GILLES.

Ote-toi de là.

CASSANDRE.

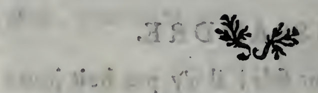
Eh bien, ne te fâche plus, je vais t'en donner dix-huit pour boire à ma santé, mais à condition que tu ne sortiras point de mon service.

GILLES.

Pardienne, j'y consens.

CASSANDRE *en comptant la monnoye.*

Tout ce que l'amour fait faire! quelle dépense!



SCENE XI.

GILLES, Madame GILLES.

GILLES.

Je me ſuis douté de ſa manigance, & cela m'a mordié bien réuſſi.

Madame GILLES.

Quoi ! vous croyez, Monſieur le malpeigné que Monſieur m'a .... & vous ferez comme ç'a du tort à mon honneur ....

GILLES.

Eh pardienne, je n'y touche pas. (*il boit.*)

(*Pendant qu'il boit, Madame Gilles lui prend ſon jerôme, le bat, le fait mettre à genoux, & ſe fait donner l'argent.*)

GILLES.

Je vais me plaindre à Monſieur Liandre.

Madame GILLES.

Va te plaindre au diable, ſi tu veux. Mais où eſt-il Monſieur Liandre?

GILLES.

Il eſt ſur le rempart dans un Cabaret, avec not' Demoiſelle, au premier étage; il occupe le devant. Elle a profité de l'exemple Mamſelle z'Iſabelle.

Madame GILLES.

Va, va, je m'en vais les y trouver. Mais crois-moi, ſois ſage, ou....

SCENE DERNIERE.

GILLES *ſeul.*

Et moi, par-deſſus le Marché, je vais dans la maiſon boire ceci, & manger cela: mais pardienne j'ai là une femme plus ſage que je ne croyois pas, il faut que je la faſſe recevoir à S. Côme.

FIN.

LE MUET,

AVEUGLE, SOURD,

ET MANCHOT.

PARADE.

ACTEURS.

LE MAITRE.

GILLES.

LE FILOU.



LE MUET, *AVEUGLE, SOURD,* ET MANCHOT.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LE MAITRE, GILLES.

LE MAITRE.



HOLA, Gilles! hola! il faut toujours s'égosiller quand on a besoin de ce Coquin là. Gilles, Gilles.

GILLES *arrive tout doucement, & lui dit d'un ton très-haut à l'oreille.*

Me voici, Monſieur.

LE MAITRE.

Peſte ſoit du Coquin, qui m'a penſé faire mourir de frayeur.

GILLES.

Dame auſſi, Monſieur, vous criez comme un bâton qui a perdu ſon Aveugle.

LE MAITRE.

Et que ne viens-tu quand on t'appelle?

GILLES.

Monſieur, chacun a ſes affaires : j'étois en circonférence avec le Facteur : il vient de m'apporter une Lettre, & je le priois de me la lire, quand vous m'avez appellé.

LE MAITRE.

Te l'a-t-il lue?

GILLES.

Vous ne m'en avez pas donné le tems.

LE MAITRE,

LE MAITRE.

D'où vient-elle cette Lettre ?

GILLES.

Je n'en ſçais rien, vous dis-je, à peine ai-je eu le tems de la décacheter.

LE MAITRE.

Voyons.

GILLES.

Tenez, Monſieur, la voilà.

LE MAITRE *lit.*

Du pays... quel pays ?

GILLES.

De Limoges apparemment.

LE MAITRE.

Il faut donc le dire.

GILLES.

Oh! l'on n'en ſçait pas tant à Limoges : continuez de lire, s'il vous plaît.

LE MAITRE *lit.*

Mon Couſin Gilles, je vous donne avis que ma Tante, vot' mere, z'eſt morte.

GILLES *pleurant.*

Ma mere eſt morte ! Ah ! Monſieur, me voilà donc orphelin. Qu'eſt-ce qui aura à préſent ſoin de moi ?

LE MAITRE.

Eh ! tu es grand comme pere & mere ; je ſuis charmé de ton bon naturel pour ta mere, mais nous ſommes tous mortels, pourſuivons la lecture de la Lettre. (*il lit.*) Elle vous a laiſſé cinquante écus.

GILLES.

Ma mere m'a laiſſé cinquante écus ? voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Monſieur, cet article eſt-il bien vrai ?

LE MAITRE.

Très-vrai : mais il me paroît que tu es bientôt conſolé de la perte de ta mere ?

GILLES.

Oh, elle étoit bien vieille !

LE MAITRE.

Fort bien. (*il lit.*) Je vous apprends que

vot' petite sœur Catin est fille de joye....

GILLES.

Ma sœur Catin fille de joye! (*il pleure.*) Monsieur, j'étriperai cette coquine là : j'aime cent fois mieux l'honneur que la réputation.

LE MAITRE.

Là, là, console-toi.

GILLES.

Non, Monsieur, je n'en ferai rien.

LE MAITRE.

Ecoute. (*il lit.*) En quatre mois qu'elle a mené cette joyeuse vie, elle a amassé six cens livres.

GILLES *se met à rire.*

Six cens livres! cela est bon : oh! ma sœur Catin étoit œconome, & se faisoit apparemment bien payer.

LE MAITRE.

Il y a apparence. (*il lit.*) Vous sçaurez,

Coufin, qu'ayant eu querelle il y a quinze jours avec un Bréteur, elle en a reçu fur le vifage une balafre, qui l'a rendue horriblement difforme.

GILLES *pleurant.*

Ah! la pauvre petite Catin, que je te plains : elle ne pourra plus faire fon métier auffi joliment. Hélas! voilà le fort de prefque toutes fes femblables.

LE MAITRE.

Attendez, mon ami. *(il lit.)* Comme le coup étoit dangereux, elle a fait fon teftament, & vous y avez bonne part.

GILLES.

C'eft un bon cœur de fille.

LE MAITRE *lit.*

Et enfuite elle eft décédée.

GILLES.

Ah! Monfieur, le cœur me fend.

LE MAITRE *lit.*

Par ce teftament elle vous laiffe une maifon des mieux garnies.

GILLES *en riant très-fort.*

Une maiſon des mieux garnies ! C'eſt fort bien fait à elle. Pardienne voilà une bonne créature, & une bien honnête fille.

LE MAITRE.

Une honnête fille ?

GILLES.

Mais oui, à mon égard, Monſieur, me voilà bien riche au moins. Cinquante écus de ma mere, une maiſon garnie de ma ſœur.

LE MAITRE.

N'eſt-il pas vrai, Gilles, que le pauvre Orphelin n'eſt plus à plaindre ?

GILLES.

Au contraire, il eſt bien content. Voyons le reſte, il y aura peut-être encore queuque bonne choſe pour moi.

LE MAITRE *lit.*

Voyons. Mais, mon cher Couſin, il eſt ſurvenu un très-grand malheur, le feu ayant

pris à cette maiſon, elle a été conſumée avec tous les meubles, l'on a pillé tout ce qui n'a pas été brûlé, & vos cinquante écus vous ont été volés.

GILLES.

Au feu ! aux voleurs ! ah ! Monſieur, je ſuis ruiné, & vîte, écrivez au pays, que l'on ait recours aux ſceaux de la ville, & que l'on jette toute l'eau poſſible ſur ce feu-là.

LE MAITRE.

Eh ! mon pauvre Gilles, la tête te tourne. Avant que la Lettre fût arrivée, le feu auroit conſommé toute la ville.

GILLES.

Ah ! Monſieur, voilà qui eſt fait ! je ne veux plus ſurvivre à un tel malheur : ma mere eſt morte, ma pauvre ſœur Catin décédée, il faut auſſi que je meure.

LE MAITRE.

Allons, allons, Gilles, un peu de courage, rentrons ; viens boire un coup, en-

ſuite je t'enverrai porter trente piſtoles à mon Procureur.

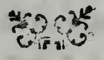
GILLES.

Ah ! Monſieur, les forces me manquent. (*Le Maitre l'emmene.*)

SCENE II.

LE FILOU.

LA réſolution de Monſieur Parlaventre-bleu me réjouit fort, s'il eſt aſſez dupe pour remettre à ſon valet Gilles les trente piſtoles dont il vient de parler, il ne ſe paſſera pas beaucoup de tems ſans que je m'en empare, juſtement j'ai ici près un habit de Soldat : voilà mon affaire. (*il ſort.*)



SCENE III.

LE MAITRE.

CE pauvre miſérable Gilles m'a fait pitié, il pleure comme un enfant ; mais c'eſt moins ſa mere & ſa ſœur que la ſucceſſion ſur laquelle il comptoit. Quelques verres de vin étourdiront ſa douleur : mais je l'apperçois.

SCENE IV.

LE MAITRE, GILLES.

LE MAITRE.

ALlons, mon ami, un peu de gayeté, tu te laiſſes abbatre pour un rien.

GILLES.

Oh ! Monſieur, l'affaire eſt faite, & j'ai pris mon parti.

LE MAITRE.

Tu as pris ton parti, que veux-tu dire ?

GILLES.

Cela veut dire, Monſieur, que comme je vous aime, je veux mourir entre vos bras.

LE MAITRE.

Mourir, entre mes bras !

GILLES.

Oui, Monſieur, je n'ai pas encore deux heures à vivre.

LE MAITRE.

Et mon ami, tu es fou.

GILLES.

Non, Monſieur, je viens de m'empoiſonner.

LE MAITRE.

Miſéricorde !

GILLES.

Oui, Monſieur, vous ſçavez bien que l'année derniere on vous envoya de Rouen

ſix pots blancs de fayance que je prenois pour des confitures.

LE MAITRE.

Oui, je m'en ſouviens à merveille.

GILLES.

Et que vous me dites que c'étoit du poiſſon, que je me gardaſſe bien d'y toucher : & que ſi j'en mangeois ſeulement la valeur d'une cuillerée, c'étoit fait de moi, & que j'étois un homme mort.

LE MAITRE.

Oui, je me rappelle tout cela.

GILLES.

Eh bien, Monſieur, pour aller plutôt rejoindre ma mere & ma petite ſœur Catin, je viens d'avaler tout ce qui étoit dans deux de ces pots.

LE MAITRE.

Ah ! miſérable, c'étoit de la gelée de pommes.

GILLES.

Je l'ai bien connu, Monſieur, & ce

poiſon là n'eſt point déſagréable à prendre :
mais je ſens bien qu'il fait déja ſon effet.
Ah! Monſieur, je me meurs....

LE MAITRE.

Oh Ciel! ſe peut-il ?

GILLES.

Ne m'attendriſſez pas, Monſieur, je vous prie, recevez mes derniers adieux.

LE MAITRE.

Tes derniers adieux !

GILLES.

Oui, Monſieur, faites mes complimens à Jacqueline.

LE MAITRE.

Eh! bête que tu es.

GILLES.

Ah! Monſieur, il y a de l'inhumanité à me traiter ainſi, je brule....

LE MAITRE.

Je le croyois bien, vraiment, manger ainſi deux pots de confitures.

CILLES.

Empoiſonnées, c'eſt-là le diable : ſoutenez-moi, Monſieur mon cher Maître ; adieu ; vous perdez un valet qui vous eſt bien affectionné.

LE MAITRE.

Il faut avouer que je ſuis bien la dupe de cet animal. Je connois ſa gourmandiſe ; pour l'empêcher de manger mes confitures, je lui fis accroire que c'étoit du poiſon, pendant que c'eſt de belle & bonne gelée de pommes de Rouen, & ce ſot en mange deux pots croyant ſe donner la mort.

GILLES.

Comment, Monſieur, ce n'étoit pas du poiſon ?

LE MAITRE.

Non, butord, & ſi tu n'as pas d'autre ſujet de craindre la mort, tu peux te raſſurer, & j'en ſuis quitte encore à bon marché.

GILLES.

Ma foi, je l'ai vue de bien près ; mais puiſque vous m'aſſurez que je n'en mourrai pas. *Vivat* Gilles. Je n'ai pas regret de ce que j'ai avalé, car je trouvois ce poiſon là bien doux.

LE MAITRE.

Je le crois bien, or ç'a à préſent que te voilà bien raſſuré, auras-tu aſſez d'eſprit pour porter à mon Procureur, Monſieur Vuidegouſſet, les trente piſtoles qui ſont dans cette bourſe ?

GILLES.

Oh! Monſieur, vous pouvez compter ſur ma fidélité.

LE MAITRE.

Ce n'eſt pas de ta fidélité dont je ſuis en doute, c'eſt ta balourdiſe qui me fait craindre qu'on ne t'eſcamote ces trente piſtoles.

GILLES.

Allez, Monſieur, ne craignez rien.

LE MAITRE.

Eh bien! les voici dans cette bourſe. Pendant que tu iras les porter, je vais faire un tour de rempart. (*il ſort.*)

GILLES.

Allez, parbleu, ſi j'ai jamais cru aller mourir, c'eſt dans ce moment. Mais auſſi c'eſt la faute de mon Maître; de quoi s'aviſe-t'il de me dire que c'eſt-là du poiſon? Mais à qui en veut ce drôle là?



SCENE V.

GILLES, LE FILOU.

LE FILOU.

AYez compaſſion, Monſeigneur, d'un pauvre Gentishomme, qui eſt dans une extrême pauvreté, & qui ne peut pas demander ſa vie.

GILLES.

Et pourquoi, mon ami, ne pouvez-vous pas demander vot' vie ?

LE FILOU.

C'eſt, Monſieur, que je ſuis muet depuis trois ans.

GILLES.

Vous êtes muet depuis trois ans ?

LE FILOU.

Oui, Monſeigneur.

GILLES.

Et par quel accident cela vous eſt-il arrivé ?

LE FILOU.

C'eſt que comme pour mon plaiſir je portois l'oiſeau dans un bâtiment où j'étois Manœuvre, un échellon ayant caſſé ſous moi, je me ſuis donné du menton ſur celui d'en-haut, & cela m'a coupé la langue tout net.

GILLES.

Vous avez la langue coupée ?

LE FILOU.

Oui, Monſieur, voilà ce qui m'en reſte.

GILLES.

Diable, vous l'aviez donc bien longue ?

LE FILOU.

Oui, Monſieur, on m'a toujours dit que j'avois la langue trop longue.

GILLES.

GILLES.

Et combien vous en refte-t'il encore ?

LE FILOU.

Environ long comme cela.

GILLES.

Ah ! cela eft bien honnête pour un Manœuvre, & depuis ce tems-là vous ne parlez plus ?

LE FILOU.

Non, Monfieur.

GILLES.

Et à préfent, qu'eft-ce donc que vous faites ?

LE FILOU.

Rien, Monfieur.

GILLES.

Comment rien ? mais vous parlez comme un pie borgne.

LE FILOU.

Ah ! Monfieur, je n'ai pas ouvert la bouche.

GILLES.

Mais il y a un quart d'heure que vous parlez avec moi.

LE FILOU.

Ah ! oui, cela eſt vrai, mais ce n'eſt que pour demander mes néceſſités.

GILLES.

Mais c'eſt toujours parler.

LE FILOU.

Il faut vous expliquer cela. C'eſt qu'un habile Opérateur m'a entrepris, & a promis de me guérir, mais ſeulement pour demander ma vie : il m'a dit qu'il ne pouvoit rien faire davantage pour moi, & qu'il me falloit attendre trois mois, pour que l'opération eût lieu.

GILLES.

Et combien y a-t'il que vous avez pris de ſes remedes ?

LE FILOU.

Pour qui me prenez-vous, Monſieur ? je n'en ai pas pris.

GILLES.

Vous n'en avez pas pris ?

LE FILOU.

Non, Monſieur, c'eſt lui qui me les a donnés.

GILLES.

Cela revient au même.

LE FILOU.

En ce cas, Monſieur, il peut bien y avoir douze ſemaines.

GILLES.

Et combien cela fait-il de mois ?

LE FILOU.

Je crois que cela en fait trois.

GILLES.

Oh ! je ne m'en étonne plus : ce ſont ces

drogues qui vous ont rendu l'ufage de la parole.

LE FILOU.

Vous croyez donc que je parle, Monfieur ?

GILLES.

Si je le crois, cela eft certain, vous parlez, & vous parlez fort diftinctement.

LE FILOU.

Ah ! tant mieux, Monfieur, j'en fuis très-aife. *(Il pleure.)*

GILLES.

Vous en êtes bien-aife, & vous pleurez, qu'eft-ce que cela veut dire ?

LE FILOU.

C'eft que pendant que l'Opérateur étoit en train de me guérir, j'ai oublié de lui demander un remede pour la vue.

GILLES.

Eft-ce que vous avez la vue mauvaife ?

LE FILOU.

Oh! très-mauvaiſe, Monſieur, je ſuis aveugle.

GILLES.

Aveugle! cela n'eſt pas poſſible.

LE FILOU.

Cela n'eſt que trop vrai, Monſieur, & cela m'eſt arrivé encore par un accident comique & ſingulier.

GILLES.

Racontez-moi donc cela?

LE FILOU.

Le voici, Monſieur. Une groſſe fille de de not' Village avoit une fiſtule lacrymale au derriere. Il falloit avec un gros chalumeau de paille, lui ſouffler dans la playe une poudre corroſive, c'eſt-à-dire, très-brulante. Perſonne ne vouloit faire cette fonction, de peur en reſpirant d'avaler cette poudre : j'acceptai cet emploi par charité, moyennant un écu de ſix livres. Je ſoufflai la poudre ; mais cette fille s'étant miſe à rire

au moment de l'opération, elle fit un pet si terrible, qu'elle m'envoya une partie de cette poudre dans les yeux, & sur le champ je fus privé de la vue.

GILLES.

Effectivement, voilà un événement bien particulier : depuis ce tems là vous ne voyez donc plus clair ?

LE FILOU.

Non, Monsieur.

GILLES.

Je vais voir s'il me trompe. J'ai heureusement sur moi une piece de vingt-quatre sols & quelques liards. Tiens, mon ami. *(Il lui présente d'une main vingt-quatre sols & de l'autre un liard ; le Filou examine les deux pieces, prend les vingt-quatre sols.)*

LE FILOU.

Monsieur, je vous remercie.

GILLES.

Mais vous choisissez la piece de vingt-quatre sols ?

LE FILOU.

Oui, Monſieur, j'ai bien vu qu'elle valloit mieux qu'un liard. Il ne m'eſt reſté que cette faculté de la vue.

GILLES.

Vous m'avez bien l'air d'un fourbe & d'un fripon.

LE FILOU.

Ah! Monſieur, vous avez tort de m'inſulter, & vous êtes bienheureux que je ſois ſourd, car ſi j'avois entendu ce que vous venez de dire.....

GILLES.

Quoi?

LE FILOU.

Que j'ai l'air d'un fourbe & d'un fripon!

GILLES.

Vous avez entendu cela? vous n'êtes donc pas ſourd?

LE FILOU.

Excuſez-moi, Monſieur, je n'entends

rien que lorſque l'on me dit des ſottiſes, ou tiens, mon ami.

GILLES.

Cela eſt bien merveilleux.

LE FILOU.

Il eſt vrai, mais tout cela ne ſeroit rien, ſi j'avois l'uſage du bras gauche qui eſt tout retiré, & ſi un boulet de canon ne m'avoit pas emporté l'autre.

GILLES.

Il me paroît pourtant qu'il ſe ſert bien du bras gauche. (*il lui préſente de l'argent, & il allonge le bras.*) Vous allongez cependant bien le bras.

LE FILOU.

Oui, Monſieur, lorſque l'on me donne quelque choſe.

GILLES.

Et où avez-vous perdu le bras?

LE FILOU.

A Port-Mahon.

GILLES.

Aviez-vous alors cet habit?

LE FILOU.

Oui, Monſieur, c'eſt mon habit d'ordonnance.

GILLES *à part.*

Oh! je te tiens pour le coup. (*haut.*) Mais comment le boulet de canon a t'il emporté le bras & laiſſé la manche?

LE FILOU *à part.*

Je ſuis pris comme un ſot...... (*haut.*) Monſieur, n'avez-vous jamais entendu dire que le tonnerre fondoit une épée dans ſon fourreau, ſans endommager le fourreau?

GILLES.

Non.

LE FILOU.

Cela eſt pourtant certain. Eh bien, c'eſt à peu près la même choſe : le boulet de canon a paſſé à travers les pores du drap de la manche de mon juſte-au-corps.

GILLES.

Sans l'endommager?

LE FILOU.

Oui, Monſieur.

GILLES.

Parguenne, cela eſt bien étonnant! que j'examine un peu cette manche.

LE FILOU.

Voyez; Monſieur. (*Pendant ce tems il fouille dans la poche de Gilles qui lui arrête la main.*

GILLES.

Ah! ah! Monſieur, le fripon, vous dites que vous avez perdu vot' bras, & le voilà.

LE FILOU.

Quoi, Monſieur?

GILLES.

Vot' bras?

LE FILOU.

Mon bras, cela n'eſt pas poſſible.

GILLES.

Et je le tiens.

LE FILOU.

Vous le tenez, ah ! Monſieur, que je vous ai d'obligation !

GILLES.

Et de quoi ?

LE FILOU.

Ce fripon de Chirurgien qui m'a panſé pendant trois mois, en m'aſſurant que je l'avois perdu : mais voilà un grand maraud !

GILLES.

Vous faites l'innocent, mais je ne prétends pas être vot' dupe.

LE FILOU.

Oh ! je ſuis de bonne foi, & je vous ai bien de l'obligation de m'avoir retrouvé mon bras.

GILLES.

Je ne donne pas dans ce godan, vous êtes un fripon, vous dis-je, ... un voleur...

LE FILOU.

Un fripon? c'est vous-même qui êtes un fripon.

GILLES.

Moi?

LE FILOU.

Oui, un fripon, un voleur : c'est vous qui m'aviez volé mon bras & ma main.

GILLES.

En voici bien d'un autre.

LE FILOU.

Ma main n'étoit-elle pas dans vot' poche?

GILLES.

Oui, ventrebille elle y étoit.

LE FILOU.

La main ne tenoit-elle pas au bras?

GILLES.

Sans doute.

LE FILOU.

Eh bien donc, c'étoit vous qui l'y aviez mise, & qui me la cachiez avec le bras depuis si long-tems. J'en vais rendre plainte, & je vous ferez pendre, entendez-vous?

GILLES.

Diable, ceci devient sérieux.

LE FILOU.

Très-sérieux. Il y a à la suite de l'armée une infinité de fripons comme vous, qui emportent ainsi nos bras & nos jambes: not' Général en a fait brancher une douzaine à la derniere campagne, & vous m'avez tout l'air de faire aujourd'hui le treizieme. Allons, en prison.

GILLES.

En prison?

LE FILOU.

Oui, en prison, & dans vingt-quatre heures votre affaire sera faite.

GILLES.

Mais je prouverai que je n'ai jamais été à Berg-op-zoom.

LE FILOU.

Et moi je fournirai vingt témoins qui ſoutiendront le contraire. Allons, marchez en priſon.

GILLES.

Attendez donc! n'y a-t'il pas moyen d'accommoder cette affaire ?

LE FILOU.

Comment l'accommoder ? Depuis la derniere campagne que vous m'avez volé mon bras, je n'ai pû travailler, & j'aurois gagné plus de cinquante piſtoles.

GILLES.

Dame, pour cinquante piſtoles je ne les ai pas, mais en voilà trente dans cette bourſe que j'allois porter au Procureur de mon Maître. Seriez-vous content de cette ſomme ?

LE FILOU.

C'eſt bien peu, & j'y perds, mais je ne ſuis pas méchant, & je veux bien me contenter d'une ſomme auſſi modique : mais que cela ne vous arrive pas davantage : malepeſte, un bras volé de cette maniere, cela eſt d'une extrême conſéquence.

GILLES.

Je le crois bien, mais en vérité, ce n'eſt pas moi qui vous l'avois pris.

LE FILOU.

Comment donc s'eſt-il trouvé dans votre poche ?

GILLES.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

LE FILOU.

Adieu, juſqu'au revoir : la premiere fois que nous nous rencontrerons, je payerai bouteille.

GILLES *ſeul.*

Volontiers. Parguenne, je ſuis encore

bienheureux d'en être quitte à ſi bon marché : not' Maître ſe fâchera s'il veut, mais j'aime encore mieux donner ſes trente piſtoles, que de me laiſſer traîner en priſon.

(Le Maître revient de la promenade ; il demande à Gilles s'il a trouvé ſon Procureur, Gilles lui raconte ce qui vient de lui arriver, s'embrouille dans ſon récit, impatiente le Maître qui le roſſe, & le chaſſe. Cela finit la Parade.)

F I N.

LE CHAPEAU DE FORTUNATUS,

PARADE.

Rédigée par M. FOURNIER *en 1712. Il eſt mort Conſeiller de la Cour des Monnoyes.*

ACTEURS.

LE MAISTRE.
GILLES.
DIVERTISSANT.
SANS-QUARTIER.



LE CHAPEAU DE FORTUNATUS, *PARADE.*

SCENE PREMIERE.

LE MAISTRE, *ſeul.*



AR la morbleu, il faut que je ſois le Gentilhomme de France le plus malheureux ! J'avois ſix beaux chevaux barbes que je faiſois atteler à ma Caleche quand j'allois à toutes

jambes me rendre au petit coucher, & il vient de m'en mourir trois. Ah! malheur des malheurs ! accident des accidens! je donnerois les cent mille meilleures piſtoles que j'aie jamais eu, pour r'avoir ces trois chevaux ; il faut pourtant rétablir mon équipage ; car il n'eſt pas cenſé naturel qu'un Seigneur de ma qualité aille comme un ſimple Gentilhomme, faire ſa Cour au Roi. Il ne s'agit que de déterminer qui je dois envoyer en Hollande pour m'en acheter trois autres. Sera-ce mon Ecuyer ? Non : ce coquin, parce qu'il eſt Gentilhomme & qu'il m'appartient, veut trancher du grand Seigneur, & s'amuſeroit par toutes les Villes à faire des fêtes galantes, & à donner le bal aux Dames, & pourroit bien dépenſer les trois mille piſtoles que je lui donnerois pour m'acheter des chevaux. Sera-ce mon Intendant ? Non : ce miſerable là eſt accoutumé à me voler, & pourroit bien gagner plus de deux mille piſtoles ſur le marché. Sera-ce un de mes valets de chambre ? Non : ces marauts-là ſont des yvrognes qui ſont

accoutumés à boire mes vins de Champagne & mes vins de liqueur, & qui s'enyvreroient tous les jours à mes dépens. Sera-ce un de mes Pages? Non: ces petits animaux n'ont pas plus de chose qu'un enfant, & n'auroient pas l'esprit de faire une emplette de si grande importance. Qui sera-ce donc morbleu. Il me vient en pensée d'y envoyer mon valet Gilles. C'est un coquin, qui tout niais & tout butord qu'il paroisse, a cependant du bon sens & beaucoup de fidélité. Il me fera bien mon affaire, & je vais pour cet effet l'appeller Gilles... Gilles... Gilles... Ce maraut là se fait toujours appeller trois ou quatre fois. Je parie qu'il est à présent dans mes offices à manger ces pâtés, ces faisans, ces tourtes, ces ortolans qu'on a tantôt déservi de ma table. Gilles... Gilles...



SCENE II.

LE MAISTRE, GILLES *arrive hardiment & renverse son Maître.*

GILLES.

EH bien, Gilles, Gilles, Gilles.

LE MAISTRE.

Mais voyez un peu cet animal, il a failli de m'enfoncer sa tête dans l'œil.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, qu'est ce que vous me voulez ?

LE MAISTRE.

Mais brutal, est-ce qu'il faut qu'un valet comme vous se fasse appeller pendant une heure.

GILLES.

Pardi, Monsieur, j'étois avec Françoise à tirer un coup de vinaigre à la cave. Monsieur, parlez donc, c'est une drôle de fille au moins, elle m'a dit comme ça ; Gilles, veux-tu venir avec moi à la cave ? Pardi

oui, lui ai-je dit. Oh dame, Monſieur, quand nous avons été à la cave, elle m'a dit : ah ça, Gilles, il ne s'agit pas de cela, c'eſt qu'il faut tirer un coup de vinaigre. Pardi, Monſieur, je n'ai été ni fou ni étourdi, j'en ai tiré juſqu'à ce qu'elle m'aye dit hola. Vous avez là une drole de créature ma foi.

LE MAISTRE *à part.*

Il faut malgré moi retenir ma colere : j'ai beſoin de ce coquin là... ah ça, Gilles, je t'ai choiſi parmi tous mes valets...

GILLES *à part.*

Oh! je le crois bien, car il n'a que moi; les autres s'en ſont en allés, parce qu'il les battoit & qu'il ne les payoit pas.

LE MAISTRE.

Pour t'envoyer en Hollande.

GILLES.

En Hollande?

LE MAISTRE.

Oui.

GILLES *s'en allant.*

Oh! voilà qui eſt fait.

LE MAISTRE.

Eh où vas-tu butord ?

GILLES.

Pardi, Monſieur, je m'en vais en Hollande.

LE MAISTRE.

Mais, animal, eſt-ce que l'on part comme cela ſans ſçavoir pourquoi l'on va.

GILLES.

Ah ! oui, Monſieur, vous avez raiſon.

LE MAISTRE.

Je veux que tu aille en Hollande pour en acheter des chevaux.

GILLES.

Ma foi j'avois tort d'aller en Hollande comme un ſol, ſans ſçavoir pourquoi l'on m'y envoyoit. Monſieur il faut donc aller en Hollande pour vous acheter des chevaux.

LE MAISTRE.

Oui, mon ami.

GILLES.

Cela vaut fait, adieu, Monſieur.

LE MAISTRE.

LE MAISTRE.

Mais animal, ne vois-tu pas encore que tu n'es qu'une bête.

GILLES.

Oh! pardi, Monſieur, pour le coup vous êtes la bête vous-même, & je ſuis un homme d'eſprit; car je ne vas pas en Hollande comme un étourdi, je vas pour y acheter des chevaux.

LE MAISTRE.

Oh butord! animal que tu es! où trouveras-tu de l'argent pour les acheter.

GILLES.

Ma foi, Monſieur, vous avez raiſon. Dame on ne penſe pas à tout quand on part.

LE MAISTRE.

Tu vois bien que tu ne ſeras jamais qu'une bête? Tiens voilà une bourſe dans laquelle il y a trois mille piſtoles pour m'acheter les trois chevaux barbes dont j'ai beſoin; & voici une lettre d'adreſſe pour Monſieur Ampouiſſe, mon Marchand ordinaire.

GILLES.

Voilà trois mille piſtoles pour acheter des chevaux. Mais pour ma dépenſe il n'y a encore rien. Ah ! ah ! qui eſt à préſent la bête de nous deux ?

LE MAISTRE.

Tu es trop vif, je veux que tu te nourriſſe bien le long du chemin, que tu faſſes bonne chere. Tiens voilà deux louis pour ta dépenſe.

GILLES.

Deux louis !

LE MAISTRE.

Oui, mon ami, je ne t'oblige pas à dépenſer tout : tu n'as qu'à te ménager honnêtement, & ce qui te reſtera à ton retour ce ſera pour toi.

GILLES.

Ce ſera pour moi. J'entens cela : les trois mille piſtoles ſont pour ma dépenſe, & les deux louis pour acheter des chevaux.

LE MAISTRE.

Mais brutal, crois-tu que je donnerois à un miſerable comme toi trois mille piſtoles pour ſa dépenſe! non, non, les piſtoles ſont pour l'emplette des trois chevaux, entens-tu bien, & les deux louis pour ta dépenſe; non, non, les piſtoles ſont pour l'emplette des trois chevaux, entens-tu bien? & les deux louis pour ta dépenſe: ne t'inquiettes pas. Au reſte, ſi ce n'eſt pas aſſez, je t'en ferai toucher en route.

GILLES.

Oh! voilà qui va bien.

LE MAISTRE.

Ah ça, mon ami Gilles, comment m'emmenera-tu ces trois chevaux?

GILLES.

Pardi, Monſieur, rien n'eſt plus aiſé; ils ne ſont pas des bêtes, une fois je leur dirai de me ſuivre, & nous viendrons de compagnie.

LE MAISTRE.

Comment de compagnie; ſçais-tu bien,

coquin, qu'ils s'enfuiroient & s'en retourneroient en Hollande.

GILLES.

Monſieur, je ne leur donnerai pas d'argent pour payer à l'Auberge ; mais il me vient une bonne penſée ; pour les amener tous trois ſans qu'ils puiſſent s'enfuir, je mettrai le ſecond ſur le premier, le troiſiéme ſur le ſecond ; je me mettrai par deſſus tous. Oh dame, ils ne s'enfuiront pas comme cela, & moi je n'aurai pas peur des crottes.

LE MAISTRE.

Oh animal ! ne vois-tu pas que cela ne ſe peut faire, & que bien-tôt ils tomberoient par terre avec toi ; il faut attacher le troiſiéme à la queue du ſecond, le ſecond la queue du premier, ſur lequel tu monteras.

GILLES.

Pardi, Monſieur, vous avez plus d'eſprit que moi, quoique vous n'en ayez guéres.

LE MAISTRE.

Ah ça, Gilles, où les mettra tu coucher ?

GILLES.

Diable, voilà qui eſt fin. Eſt-ce qu'il n'y a pas de lit dans les hôtelleries? Pour éviter la dépenſe, il n'en faudra que deux pour nous quatre.

LE MAISTRE.

Que dis-tu? deux lits; eſt-ce que tu penſes butord, que les chevaux couchent dans ſes lits: paſſe pour toi; mais pour eux ils coucheront ſur la litiere.

GILLES.

Sur la laitiere! oh parguienne, Monſieur, qu'ils prennent les lits, je coucherai moi ſur la laitiere (*Il rit & ſe chatouille.*) m'eſt avis que j'y ſuis.... ſur la laitiere.

LE MAISTRE.

Morbleu, je pers ici mon tems à faire entendre raiſon à cet animal-là. Viens là-dedans boire un coup avant que de partir, & je te donnerai mes intentions ſur le tout.

(*Il ſort.*)

GILLES.

Monſieur, Monſieur, ſi j'en buvois deux, car il y a loin d'ici en Hollande.

LE MAISTRE.

Eh bien tu en boiras ſix ; viens.

GILLES *en s'en allant.*

Six coups ! ſix coups !

SCENE III.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

DIVERTISSANT.

MAis, morbleu, mon ami, où te fourre-tu donc, il y a une bonne heure que je te cherche par tous les coins imaginables du monde ſans pouvoir te trouver, & il s'agit en ce moment d'une affaire d'honneur, & de la derniere conſéquence.

SANS-QUARTIER.

Je n'étois pas loin pourtant, j'étranglois une pinte ici proche.

DIVERTISSANT.

Tu t'amuſes toujours à gobeloter au ca-

baret, & tu ne ſonges pas à ce qui ſe paſſe : miſerable ! tu n'as non plus d'eſprit que ſi tu ne me fréquentois pas. Sçais-tu ce qu'il y a de nouveau ?

SANS-QUARTIER.

Non, eſt-ce que tu ſçais quelque choſe ?

DIVERTISSANT.

Mon ami, c'eſt aujourd'hui la plus belle occaſion du monde pour faire voir que nous ſommes des gens d'eſprit, & pour attrapper trois mille piſtoles.

SANS-QUARTIER.

Trois mille piſtoles !

DIVERTISSANT.

Tout autant. Apprens, mon ami, que M. de Parlamorbleu, Maître de Gilles, envoye aujourd'hui cet imbécille en Hollande pour lui acheter des chevaux, & qu'il lui a donné trois mille piſtoles pour cette emplette.

SANS-QUARTIER.

Eh bien, qu'eſt-ce que cela nous fait ?

DIVERTISSANT.

Oh l'animal! oh le cheval! & tu ne conçois pas brutal, que si nous sommes gens d'esprit, il nous faut attraper ces trois mille pistoles.

SANS-QUARTIER.

Ah! j'entens: nous irons l'attendre sur la route, nous l'assommerons, &...

DIVERTISSANT.

Morbleu, coquin, tu ne vaudras jamais rien, miserable! est-ce que j'ai l'air d'un assassin? d'un voleur? je suis un homme d'honneur.

SANS-QUARTIER.

Oui, qui ne vit que de filouter.

DIVERTISSANT.

C'est une autre chose. Il s'agit seulement par adresse de faire passer cet argent dans nos mains. Ecoutes, voilà comme je prétens avoir ces trois mille pistoles. Vois-tu ce petit chapeau? Quand Gilles paroitra, je lui dirai que c'est le chapeau de Fortunatus. Mais je l'apperçois, rentrons, je t'instruirai de ce qu'il faut que tu fasses.

SCENE

SCENE IV.

GILLES, DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

(Arrivent peu de tems après.)

GILLES *ſortant de chez ſon Maître & regardant dans la couliſſe.*

AH ça, Monſieur, je m'en vais donc en Hollande : j'ai pourtant regret de vous quitter, car je ſuis fait à vous, & nous nous aimons comme cochons. Hi, hi, hi... voilà un drôle de corps que mon Maître, il croit que je ſuis fâché de m'en aller.

DIVERTISSANT & SANS-QUARTIER *poſent à terre un méchant chapeau, & s'écrient avec admiration.*

Ah chapeau des chapeaux !

(Et continuent juſqu'à ce que Gilles les interroge.)

GILLES.

Pardi, voilà deux drôles de corps ceux-là avec leur chapeau. Il m'a bien la mine en effet d'être le chapeau des chapeaux, car je crois qu'il n'eſt fait que de pieces & de morceaux. Je m'en vais les aborder pour voir un peu ce que c'eſt. Je crois ma foi qu'ils ſont fous. C'eſt peut être quelques déniaiſeurs ; mais ils n'ont mardi pas trouvé leur dupe. Je veux un peu rire à leurs dépens.

GILLES *s'approche d'eux, ſe met auſſi à genoux, & s'écrie :*

Ah chapeau des chapeaux ! (*& veut le prendre.*)

DIVERTISSANT.

Comment, miſerable payſan, vous avez la hardieſſe, l'effronterie de porter votre main ſale ſur la forme de ce chapeau merveilleux, de ce chapeau des chapeaux ?

GILLES.

Oh! oh! [*à part.*] pardi voilà deux drôles de corps.

DIVERTISSANT.

Mais faquin, que tu es, veux-tu bien te retirer.

GILLES.

Ne voilà-t'il pas des gens bien mis pour traiter ainſi les autres avec leur chapeau; Meſſieurs, je ne ſuis pas ici pour vous faire de la peine, faites-moi une amitié, mon Maître m'envoye en Hollande, enſeignez-moi par quelle rue il faut tourner pour y aller.

SANS-QUARTIER.

Pour aller en Hollande?

DIVERTISSANT.

Le chemin d'Hollande? d'Hollande?

GILLES.

Et oui, d'Hollande en Hollande.

DIVERTISSANT.

Nous en arrivons tout à l'heure.

GILLES.

Tant mieux, y a-t'il bien loin, Meſſieurs?

SANS-QUARTIER.

Mon ami, il y a trois mille, mille lieues.

GILLES.

Comment diable, ſi loin ?

DIVERTISSANT.

Mais qu'allez-vous faire dans ce pays-là ;

GILLES.

Acheter des chevaux.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

Des chevaux ? des chevaux ? Ah! ah! ah!

GILLES.

Eh oui des chevaux : il n'y a pas là le mot pour rire.

DIVERTISSANT.

Tu vas donc querir des chevaux en Hollande ?

GILLES.

Oui da, & je les payerai bien, car j'ai trois mille piſtoles.

SANS-QUARTIER.

Quand tu en aurois dix mille, tu n'y pourrois pas trouver un ſeul cheval.

GILLES.

Diable ! ils ſont donc bien chers ?

DIVERTISSANT.

Ce n'eſt pas cela, c'eſt qu'il n'y en a plus.

SANS-QUARTIER.

Nous les avons tous achetés pour remonter la Cavalerie de l'Armée navale du Grand Turc.

GILLES.

Ça vous a donc diablement couté.

DIVERTISSANT.

Pas un ſol.

GILLES.

Meſſieurs enſeignez-moi ces Marchands-là.

DIVERTISSANT.

Si tu ſçavois notre ſecret, le merveilleux tréſor que nous poſſédons, tu baiſerois la pouſſiere de nos ſouliers, & tu demanderois à mains jointes de t'en faire part.... Vois-tu ce chapeau.

GILLES.

Oui, il n'a pas été mauvais dans ſon tems.

DIVERTISSANT.

Comment gredin, tu oſes encore mettre tes mains profanes deſſus.

GILLES.

Je les mettrois bien dedans, car il eſt plein de trous.

SANS-QUARTIER.

Sçais-tu que ce chapeau eſt un tréſor ?

DIVERTISSANT.

Qu'il eſt d'un prix ineſtimable ?

SANS-QUARTIER.

Qu'il vaut toutes les richeſſes du monde.

DIVERTISSANT.

Que le Sophi de Perſe nous a voulu céder ſes Etats pour l'avoir.

SANS-QUARTIER.

Que nous ſommes en pourparler pour le troquer contre l'Europe.

GILLES *en admiration s'écrie :*

Houlas ! [*Puis il dit.*]

Meſſieurs, ces gens-là ſont des fous, j'en aurois autant pour cinq ſols ſous le pe-

tit Châtelet, encore j'y voudrois une ganſe.

DIVERTISSANT.

Camarade allons nous-en, & laiſſons ce maraut dans ſon ignorance craſſe.

GILLES.

Mais, Meſſieurs, ſans vous fâcher, dites-moi franchement ce que ce chapeau a de ſi merveilleux.

DIVERTISSANT.

Regardes le bien.

GILLES.

Oh volontiers. Je vois le jour à travers, tant il eſt percé.

DIVERTISSANT *en ſe découvrant.*

C'eſt le chapeau de Fortunatus. Ah! chapeau des chapeaux.

GILLES.

Mais à quoi ſert-il, ce chapeau?

DIVERTISSANT.

Il ſert à vous rendre inviſible.

GILLES.

Inviſible.

DIVERTISSANT.

Oui, mon ami, nous n'avons qu'à le mettre sur notre tête, aussi-tôt on ne nous voit plus. Nous allions en Hollande chez les Marchands de chevaux, nous choisissions les plus beaux, ensuite les tenans par la bride ou le par licol, nous mettions sur notre tête le chapeau, & nous sortions sans que l'on nous vît, ni les chevaux non plus.

GILLES.

Cela est-il possible ?

SANS-QUARTIER.

Nous allions dans la meilleure hôtellerie ; nous demandions un repas magnifique, ortolans, faisans, perdrix, &c. vins de Bourgogne, &c. nous mangions comme des affamés ; & quand il falloit payer, en mettant le chapeau sur notre tête, nous sortions sans être vûs & sans payer un sol.

GILLES.

Sans être vûs & sans payer un sol ?

DIVERTISSANT.

Si nous passons devant un Pâtissier, nous

entrons dans ſa boutique, nous mangeons des brioches, des gateaux, des pâtés; & quand il faut payer, nous ſortons ſans être vû.

GILLES.

Sans être vû & ſans payer.

SANS-QUARTIER.

Chez un Confiſeur, nous mangeons tout ce qu'il y a de plus exquis: nous prenons des dragées; des pralines, des marons glacés, & nous ſortons ſans être vûs & ſans payer.

GILLES.

Sans être vû & ſans payer?

DIVERTISSANT.

Avons-nous beſoin d'argent, nous entrons chez un Banquier....

GILLES.

Tenez, Meſſieurs, je ne crois pas un mot de tout cela.

DIVERTISSANT.

J'allois me rendre inviſible; pour t'en convaincre, mais miſerable que tu es, tu n'en vaut pas la peine. Allons nous-en camarade.

GILLES *à part.*

Que diable, ſi cela étoit dans le fond, & que je puſſe m'emparer de ce chapeau, ma fortune ſeroit faite : ils ne me paroiſſent pas de grands ſorciers. (*haut.*) Meſſieurs, quand ce chapeau vous a rendu inviſible, on ne vous voit donc plus ?

SANS-QUARTIER.

Non, ni tout ce que nous tenons.

DIVERTISSANT.

Quoi ! tu parles encore à ce bélitre là ?

SANS-QUARTIER.

Ma foi je ne ſçais pas pourquoi; mais ſa phiſionomie me plaît, je voudrois lui faire plaiſir.

GILLES.

Tenez, ſi vous voulez que je vous croye, rendez-vous inviſible devant moi, ſi je ne vous vois pas, il faut que vous ſoyez bien cachés.

DIVERTISSANT.

Soit, regardes moi bien, tu me vois ?

GILLES.

Eh oui, je vous vois.

DIVERTISSANT.

Tu me vois?

GILLES.

Sans doute.

DIVERTISSANT.

Regardes bien, tu ne me vois plus.

(En disant cela il met le chapeau sur sa tête, passe derriere Gilles, & s'y tient toujours, soit qu'il marche ou qu'il s'arrête.)

GILLES *à part.*

Ma foi cela est vrai au moins.

SANS-QUARTIER.

Mon ami, pendant que tu le cherches, il est peut-être là.

(Divertissant derriere Gilles lui donne des soufflets d'un côté pendant qu'il regarde de l'autre.)

GILLES.

Pardi voilà qui eſt drôle, je ne voudrois ma foi pas qu'il eût ma bourſe. Monſieur faites le revenir, & dites lui qu'il ſe faſſe voir.

DIVERTISSANT *paroît à côté de Gilles ſon chapeau à la main, & lui fait une horrible grimace. Gilles ſe met à trembler.*

SANS-QUARTIER.

Je crois que vous avez peur ?

GILLES.

Eh non ; mais ne ſentez-vous rien ?

DIVERTISSANT.

Non.

GILLES.

J'ai pourtant fait une groſſe veſſe.

DIVERTISSANT.

Eh bien, doutes-tu à préſent de la vertu de notre chapeau ? J'ai pourtant paſſé trois fois devant toi.

GILLES.

Eh vous n'aviez pas les mains dans vos poches; & si je mettois ce chapeau, cela me rendroit-il aussi invisible.

SANS-QUARTIER.

Tout comme nous.

GILLES *à part.*

Ah je m'en vais bien les attraper. (*haut.*) Messieurs, faites-moi l'amitié de le poser un peu sur ma tête.

DIVERTISSANT.

Oh le gros fin, il s'en iroit bien-tôt.

GILLES.

Oh je suis homme d'honneur, tenez je vais vous laisser le mien pour sûreté.

DIVERTISSANT.

Quand tu nous donnerois des millions.

GILLES.

Ecoutez-moi, Messieurs, pour des millions je n'en ai pas seulement un; mais mon Maître m'a donné trois mille pistoles pour

lui acheter des chevaux, & deux louis pour ma dépenſe, prenez le tout en gage, & mettez-moi votre chapeau, mais vous ne vous eu irez pas au moins?

DIVERTISSANT.

Mais tu t'en iras peut-être toi, & nous ſerons ruinés.

GILLES.

Oh je ſuis honnête homme, je ne ſortirai pas d'ici?

SANS-QUARTIER *à Divertiſſant.*

Parlez donc, frere, ſeriez-vous aſſez fou de haſarder notre chapeau pour trois mille piſtoles?

GILLES.

Et mon chapeau, & mes deux louis, n'eſt-ce donc rien?

DIVERTISSANT.

Mon camarade, vous avez raiſon, mais auſſi refuſer cette grace à ce gros garçon qui nous en prie, & qui veut bien nous laiſſer en gage tout ce qu'il poſſéde, cela

eſt bien dur. D'ailleurs notre fortune eſt faite, nous avons aſſez de bien, il ne nous fera pas tort.

SANS-QUARTIER.

Puiſque vous le voulez j'y conſens, donne-nous donc ta bourſe ?

GILLES.

Tenez, Monſieur, la voilà, & les trois mille piſtoles. [*à part.*] Oh les benets, ils ne me demandent ni mon chapeau ni mes deux louis.

SANS-QUARTIER.

Mais ce n'eſt pas le tout.

GILLES.

Voilà bien le diable.

DIVERTISSANT.

Il faut que vous nous diſiez votre nom; c'eſt ce que vouloit dire mon camarade, afin que nous puiſſions vous appeller.

GILLES.

Meſſieurs, je m'appelle Gilles Bambinois.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER.

Ah! Monſieur Gilles Bambinois, nous ſommes vos très-humbles ſerviteurs; mais pourquoi donc nous tenez-vous par la manche?

GILLES.

C'eſt pour me raſſurer, parce que j'ai peur des eſprits.

DIVERTISSANT.

Ah ça Gilles, voilà le chapeau.

GILLES.

Je n'ai donc qu'à le mettre ſur ma tête, & vous ne me verrez plus.

DIVERTISSANT.

Dans le moment vous ſerez inviſible.

GILLES.

Oui; mais vous verrai-je moi?

DIVERTISSANT.

Aſſurément.

GILLES.

Vous me voyez. (*il met le chapeau.*) Vous ne me voyez plus.

Ils tournent autour de lui, & veulent s'enfuir en

en criant, M. Gilles, M. Gilles.

Gilles s'oppoſe à leur paſſage, & leur donne des ſoufflets : il ôte ſon chapeau.

SANS-QUARTIER.

Ah ! le voilà.

GILLES *contreſaiſant leur voix.*

M. Gilles, M. Gilles, mais vous vouliez toujours gagner le large.

DIVERTISSANT.

Ne te voyant point ici, nous voulions courir après toi.

GILLES.

Quoi ! véritablement vous ne me voyiez pas ?

DIVERTISSANT.

Non vraiment.

GILLES.

Eh bien, Meſſieurs, je n'ai pas quitté cette place.

DIVERTISSANT.

Ah ça, Gilles, rendez-nous le chapeau.

GILLES.

Volontiers, mais la bourſe.

DIVERTISSANT.

Ah ! mon ami, la voilà, nous sommes gens d'honneur.

GILLES *à part.*

Je crois qu'ils disent vrai. (*haut.*) Messieurs, ne pourriez-vous pas me le prêter pour deux heures ? pendant ce tems je ferois ma fortune : tenez je vous laisserai ma bourse en gage.

SANS-QUARTIER.

Ah ! faisons-lui ce plaisir. Tiens, voilà le chapeau, mais dans deux heures rapporte-le ici.

GILLES.

Oh ! je n'y manquerai pas. (*Il met son chapeau, les Filoux appellent Gilles, & se sauvent.*)

SCENE V.

GILLES *seul.*

ILs ne me voyent pas, il ne tiendroit qu'à moi de leur jouer un bon tour, & de m'en

aller avec le chapeau. Ils feroient bien attrapés. Mais où diable font-ils donc ; (*il fe découvre.*) Meffieurs, me voilà, me voilà, ils courent après moi. Oh ! les nigauds ; mais j'apperçois mon Maître, je vais me divertir à fes dépens. (*Il met fon chapeau.*)

SCENE VI.

LE MAITRE, GILLES.

LE MAITRE.

ON m'a dit que mon valet Gilles n'étoit pas encore parti ; j'ai peur que ce maraud là ne fe foit amufé à boire, & qu'on ne lui ait volé mon argent.

GILLES.

Il ne me voit pas. Hi, hi, hi.

LE MAITRE.

Je crois que je l'apperçois.

GILLES.

Oui-dà, c'eft qu'il croit que je n'ai pas mis le chapeau fur ma tête.

LE MAITRE.

Que fais-tu là, coquin?

GILLES.

Je ſuis inviſible.

LE MAITRE.

Qu'eſt-ce à dire, inviſible?

GILLES.

C'eſt-à-dire, que vous ne me voyez pas; & ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que ce chapeau, vous ſçauriez que vous ne me voyez pas.

LE MAITRE *le ſoufflette.*

Comment, coquin, je ne te vois pas, tiens, tiens.

GILLES.

S'il ne me voit pas, il m'attrape bien, c'eſt apparamment que j'ai mal mis le chapeau : allons, mettons-le de l'autre côté. (*Il ôte ſon chapeau, le Maître le jette à terre : Gilles le ramaſſe, & dit.*) Oh! le gros ſorcier, il me voit à préſent, parce que je n'ai pas le chapeau ſur la tête. (*Il le met.*) Eh bien, me voyez-vous à préſent?

Le Maître ſe met en colere, Gilles lui raconte toute l'aventure, le Maître lui demande ſon argent.

GILLES.

Votre argent ?

LE MAITRE.

Oui, mon argent, où eſt-il ?

GILLES.

Avec la bourſe ?

LE MAITRE.

Et la bourſe.

GILLES.

La bourſe ? avec l'argent.

LE MAITRE.

Où ſont-ils tous deux ?

GILLES.

Ils ſont enſemble.

LE MAITRE.

Ah ! miſérable, je vois bien que l'on t'a volé mes trois mille piſtoles. (*Il veut le tuer.*)

GILLES.

Ah ! Monſieur, ne me tuez pas ; ils m'ont promis de me rapporter la bourſe & l'ar-

gent dans deux heures. Mais, chut ! je les apperçois ; retirons-nous ?

Ils se retirent chacun de leur côté. Les Filoux reviennent, se félicitent de leur fourberie, & se proposent de partager la bourse. Divertissant dit qu'il en veut les deux tiers : Sans-Quartier prétend en avoir la moitié ; ils se battent, le Maître & Gilles se jettent sur eux, appellent les voisins à leur secours ; ils s'emparent de la bourse, & battent les Filoux qui se sauvent, poursuivis par les voisins. Gilles animé de colere, ne s'en apperçoit pas, il se jette sur son Maître qui tient la bourse, la lui veut arracher, l'assomme de coups. Le Maître crie au secours, les voisins l'arrachent des mains de Gilles, qui rosse & son Maître & tous les voisins : Après s'être bien battus, ils se reconnoissent, s'embrassent & finissent ainsi la Parade.

Fin du troisieme Volume.





